This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

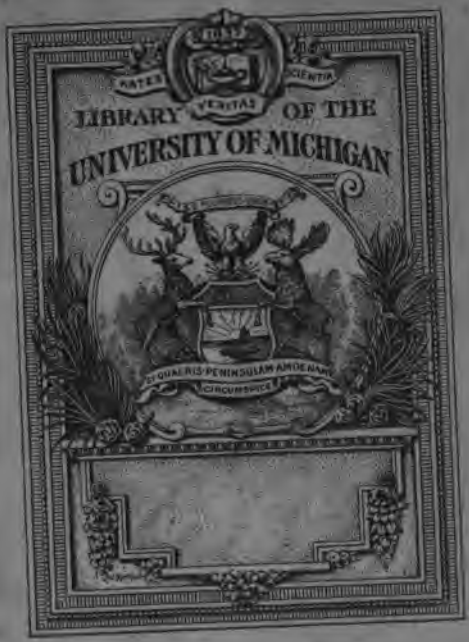
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 937,382



1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
D88 Gp
1872

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys . . . 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental . . . 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais, 1
Le Comte de Monte-Cristo . . . 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Compagnons de Jéhu 3
Les Confessions de la marquise . 2
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Le Drame de 93 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
La Femme au collier de velours . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Les Garibaldiens 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
Les Hommes de fer 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence . . . 1
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France . . . 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï . . . 1
— En Russie 4
— Le Speronare 2
— Le Véloce 2
— La Villa Palmieri 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 1
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution . . 2
Les Louves de Machecoul . . . 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes . . . 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie . . . 2
Parisiens et Provinciaux 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
Le Prince des Voleurs 2
La Princesse de Monaco 3
La Princesse Flora 2
Les Quarante-Cinq 1
La Régence 1
La Reine Margot 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes 1
Le Salteador 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). 3
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
La Terreur prussienne 2
Le Testament de M. Chauvelin . . 1
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne . . . 6
La Vie au Désert 2
Une Vie d'artiste 1

LA

TERREUR

PRUSSIENNE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Droits de reproduction et de traduction réservés

LA

TERREUR PRUSSIENNE

I

La promenade des Tilleuls à Berlin

Berlin est, comme chacun le sait, une de ces villes régulières que leurs fondateurs semblent avoir tirées au cordeau pour en faire les antipodes du pittoresque et les capitales de l'ennui.

Vue du haut de sa cathédrale, c'est-à-dire de son monument le plus élevé, Berlin présente l'aspect d'un vaste échiquier dont les pièces principales seraient représentées par la porte de Brandebourg, par le théâtre, par l'arsenal, par le grand palais, par le Dôme, par l'Opéra, par le Muséum, par l'église catholique, par le petit palais et par l'église française.

De même que Paris est coupé en deux par la Seine

Berlin est séparé en deux parties à peu près égales par la Sprée. Seulement, au lieu que cette rivière forme en ouvrant ses deux bras une île comme celle de la Cité, deux canaux creusés de main d'homme, pareils aux deux anses d'une aiguière, se détachent, l'un de sa rive droite, l'autre de sa rive gauche, et forment au cœur de la ville deux îles d'inégale grandeur. L'une de ces deux îles, privilégiée elle-même comme pour prouver que Berlin est la capitale du privilége, l'une de ces deux îles renferme le grand palais, l'église cathédrale, le Muséum, la Bourse et une vingtaine de maisons qu'à Turin, ce Berlin du Midi, on appellerait des palais. L'autre, qui n'a rien de remarquable, correspond à notre rue Saint-Jacques et à notre quartier Saint-André-des-Arts.

Le beau Berlin, le Berlin aristocratique, s'élève tout entier à la droite et à la gauche de la rue Friederich, qui s'étend dans toute la longueur de la ville, depuis la place de Belle-Alliance, par laquelle on entre dans Berlin, jusqu'à celle d'Oranienburger, par laquelle on en sort.

Elle est coupée en croix aux deux tiers de sa longueur par l'allée des Tilleuls, seule promenade de la ville qui, en traversant le quartier élégant, s'étend de la place d'Armes au grand palais. Elle doit son nom à deux magnifiques rangées de tilleuls, formant, à la droite et à la gauche de la chaussée destinée aux voitures et aux cavaliers, une charmante promenade pour les piétons.

La rue, des deux côtés, l'été surtout, est bordée de cafés et de brasseries qui dégorgent leurs buveurs sur la voie publique et qui donnent un grand mouvement à la promenade, sans que ce mouvement aille jusqu'à la gaieté et jusqu'au tapage. Les Prussiens s'amusent à la sourdine et sont gais en dedans.

Mais, le 7 juin 1866, vers six heures de l'après-midi, par une aussi belle soirée qu'il en peut faire à Berlin, la promenade des Tilleuls offrait le spectacle d'une véritable agitation. Cette agitation était due d'abord à la situation de plus en plus hostile que prenait la Prusse vis-à-vis de l'Autriche, en refusant de laisser s'assembler les états du Holstein pour l'élection du duc d'Augustenbourg; aux armements qui se faisaient de tous côtés; aux bruits qui couraient de la mobilisation prochaine de la landwehr et de la dissolution de la Chambre; et ensuite à des nouvelles télégraphiques qui étaient, disait-on, arrivées de France et qui contenaient des paroles de menace contre la Prusse, paroles de menace sorties de la bouche même de l'empereur des Français.

Quiconque n'a pas voyagé en Prusse ne peut se faire une idée de la haine que les Prussiens professent à notre égard. C'est une espèce de monomanie qui trouble les esprits les plus limpides. On ne devient ministre populaire, à Berlin, qu'à la condition qu'on laissera entrevoir qu'un jour ou l'autre on déclarera la guerre à la France. On n'est orateur qu'à la condition que, chaque fois que l'on monte à la tribune, on décochera

contre la France quelques-unes de ces fines épigrammes ou de ces spirituelles équivoques que manient si légèrement les Allemands du Nord. On n'est poëte enfin qu'à la condition que l'on aura fait ou que l'on fera contre la France quelque iambe intitulé *le Rhin*, *Leipzig* ou *Waterloo*.

Cette haine contre la France, haine profonde, invétérée, indestructible, est inhérente au sol, on la sent flotter dans l'air.

D'où vient-elle ? Nous l'ignorons. Peut-être du temps où une légion gauloise, faisant l'avant-garde des armées romaines, entra en Germanie.

Il nous est difficile de dire d'où vient cette haine séculaire des Prussiens contre nous, à moins qu'abandonnant l'hypothèse de la légion gauloise, nous ne la fassions remonter à la bataille de Rosbach, ce qui prouverait tout simplement qu'ils ont un bien mauvais caractère, puisqu'ils nous y ont battus. Ce serait un sentiment facile à expliquer en consultant des dates plus modernes : elle tiendrait, dans ce cas, à l'infériorité militaire dont les élèves du grand Frédéric ont fait preuve vis-à-vis de nous depuis le fameux manifeste dans lequel le duc de Brunswick menaçait la France de ne pas laisser pierre sur pierre à Paris.

Et, en effet, en 1792, une seule bataille, celle de Valmy, suffit à chasser les Prussiens de France. En 1806, une seule bataille, celle d'Iéna, suffit à nous ouvrir les portes de Berlin. Il est vrai de dire qu'à ces deux dates triomphantes, nos ennemis, — nous nous

trompons, nos rivaux, — opposent les noms de Leipzig et de Waterloo.

Mais Leipzig, que les Allemands eux-mêmes ont appelée la *bataille des peuples*, n'a été pour les Prussiens qu'un quart de victoire, puisqu'ils avaient avec eux les Autrichiens, les Russes, les Suédois, sans compter les Saxons, qui méritent cependant qu'on ne les oublie pas. Quant à Waterloo, ce n'est pour eux qu'une demi-victoire, puisque Napoléon, maître de la journée à leur arrivée, s'était déjà épuisé dans une lutte de six heures contre les Anglais.

Avec cette disposition héréditaire des esprits contre nous en Prusse, disposition au reste que les Prussiens ont toujours la franchise de ne point nous cacher, on ne doit pas s'étonner de l'agitation produite par cette nouvelle, non encore officielle, mais déjà répandue et affirmée même, que la France pourrait bien se jeter l'épée à la main dans la lutte qui se préparait.

Mais beaucoup niaient cette nouvelle, dont le *Saats Anzeiger* n'avait pas dit le moindre mot le matin. Berlin a, comme Paris, ses fidèles au *Moniteur* et ses dévots au gouvernement, lesquels estiment *le Moniteur* incapable de mentir, et le gouvernement trop sincère pour cacher, pendant vingt-quatre heures, une nouvelle intéressante à la bonne population qui croit en lui. A ceux-là se ralliaient les lecteurs du *Tages Telegraphe*, c'est-à-dire du télégraphe du jour, lesquels prétendaient que leur feuille favorite était trop jalouse de justifier son titre, pour avoir permis qu'une dépêche,

quelle qu'elle fût, passât en d'autres mains avant d'avoir été ouverte par les siennes.

De leur côté, les abonnés à la *Kreutz Zeitung*, et ils étaient nombreux, attendu que la *Gazette de la Croix* est non-seulement celle de la noblesse, mais encore celle du premier ministre; de leur côté, disons-le, les abonnés de la *Gazette de la Croix* déclaraient qu'ils ne croiraient à une nouvelle de cette importance que s'ils la lisaient dans le journal qui passait, à bon droit, il faut l'avouer, pour un des journaux les mieux informés de Berlin. Mais, outre ces noms que nous venons de citer, on entendait encore prononcer dans la foule ceux de vingt autres journaux qui paraissent soit quotidiennement, soit hebdomadairement, tels que la *Bürger Zeitung* ou la *Gazette des Bourgeois*, le *National Zeitung* et la *Volks Zeitung*.

Mais tout à coup la rumeur générale fut dominée par la voix de deux ou trois crieurs qui hurlaient en faisant invasion sur la promenade :

— *Franzœsische Nachrichten ! Telegraphische Depesche ! — Ein Kreutzer.*

Ce qui signifiait : « Nouvelles de France. Dépêche télégraphique. — Un kreutzer. »

On comprend l'effet que produisit une telle annonce sur les esprits préoccupés d'un tel événement. Malgré l'avarice proverbiale des Prussiens, chacun mit la main à la poche et en tira un kreutzer en achetant un des précieux carrés de papier contenant la nouvelle inattendue ou plutôt si longtemps attendue.

Il est vrai de dire que son importance rachetait bien le temps qu'elle avait mis à paraître.

Et, en effet, voici mot à mot le texte de cette dépêche :

« Aujourd'hui, 6 juin 1866, Sa Majesté l'empereur Napoléon III, se rendant de Paris à Auxerre pour assister au concours régional, a été arrêté aux portes de la ville par le maire, qui lui a présenté ses hommages et ceux des habitants de la ville, dans un discours auquel Sa Majesté a répondu par les paroles suivantes, que nous n'avons pas besoin de recommander à la perspicacité de nos compatriotes. — L'énigme est assez claire pour que chacun puisse la deviner :

« Je vois avec bonheur que les souvenirs du premier » empire ne sont point effacés de votre mémoire. « Croyez que, de mon côté, j'ai hérité des sentiments du » chef de notre famille pour ces populations énergiques » et patriotes qui ont soutenu l'empereur dans la » bonne comme dans la mauvaise fortune. J'ai, d'ailleurs, envers ce département de l'Yonne, une dette » de reconnaissance à acquitter. Il a été un des premiers » à me donner le suffrage en 1848. C'est qu'il » savait, comme la majorité du peuple français, que ses » intérêts étaient les miens, et que je détestais comme » lui ces traités de 1815 dont on veut faire aujourd'hui l'unique base de notre politique extérieure. »

La dépêche se terminait là. Celui qui l'avait transmise n'avait pas jugé qu'après la manifestation de ses sentiments sur les traités de 1815, le reste du discours

de l'empereur Napoléon méritât la peine d'être imprimé.

Il est vrai de dire que l'omission des quatre ou cinq dernières lignes n'ôtait rien à sa clarté.

Cependant, si claire que fût la dépêche, il fallut un certain temps à ses nombreux lecteurs pour qu'elle pénétrât dans leur esprit et y éveillât les sentiments de haine qu'elle était appelée à y soulever.

Mais, du moment qu'ils commencèrent à comprendre, ce qu'ils virent d'abord dans ce discours, c'était la main du neveu de Napoléon Ier étendue sur le Rhin.

Aussi s'éleva-t-il tout à coup, d'un bout à l'autre de la promenade, une telle tempête de menaces, de hurlements, de hourras, que l'on eût cru, pour nous servir de l'énergique expression de Schiller, dans *les Brigands*, que tous les cercles du tonneau du ciel allaient éclater. — Les poings levés, les imprécations, les toasts vengeurs n'épargnèrent pas notre pauvre France. Et un étudiant de Gœttingue, sautant sur une table, commença de réciter, avec l'emphase allemande, une des poésies les plus féroces de Frédéric Ruckker, ayant pour titre *le Retour*.

Comme on pourrait croire, à cause de la haine qui éclate dans cette poésie, qu'elle a été composée pour les besoins de la cause, nous renvoyons les lecteurs curieux de comparer notre traduction à l'original, au volume intitulé *Sonnets cuirassés*.

Un soldat prussien rentre dans ses foyers, désarmé par la paix, et déplore le mal qu'il n'a pu faire :

Marchez plus lentement, mes pieds; c'est la frontière.
Je te revois, patrie, avec joie et douleur.
De ton sein maternel j'arrache cette pierre ;
Aussi loin que je puis, je la jette en arrière ;
Puisse-t-elle en tombant écraser une fleur!

Une fleur, sur le sol de cette France infâme,
Qui gardera du moins ce souvenir de moi!
Et puis je te dirai, la colère dans l'âme,
Tout ce qu'à l'avenir ma vengeance réclame
De ce peuple orgueilleux, insolent et sans foi!

Qu'il ait, pendant vingt ans, le rire sur la bouche,
Mère, sucé le sang le plus pur de ton cœur!
Qu'il ait vingt ans traîné nos vierges sur sa couche,
Ce qu'il en a flétri de son amour farouche,
O mère, tu le sais seule avec le Seigneur!

Aussi, quand se leva l'aurore vengeresse,
Qu'un cri de mort sortit de la Bérésina,
Que, dans sa coupe d'or, inconstante déesse,
La Victoire, à son tour, nous eut versé l'ivresse,
Que Leipzig eut brisé les chaînes d'Iéna,

M'élançant aussitôt dans la mêlée obscure,
Je ne demandai rien qu'à mourir triomphant,
Et, m'abreuvant du sang de cette race impure,
Dans mes bras, comme l'aigle à la large envergure,
Étouffer et le père, et la mère, et l'enfant.

Quand je touchais au but, qui m'a volé ma gloire,
Qui m'arracha mon glaive et m'en perça le flanc?
Quand, la hache à la main, ivre de ma victoire,
J'approchais du bûcher la flamme expiatoire,
Qui l'éteignit dans l'eau quand je voulais du sang?

La paix! Et de quel droit, malgré nous l'a-t-on faite?
Nous demandions vengeance, on nous donna la paix;
Nous marchions en avant, on sonna la retraite.
Nous tenions dans nos dents Paris, notre conquête;
On nous dit : « Le Français est ton ami. » Jamais!

Mon ami? le Français? Qui dit cela s'abuse.
Jamais dans les palais, jamais dans les cachots,
Je ne serai l'ami du Français plein de ruse,
Lorsque je sens qu'il est, tout haut je l'en accuse,
L'ennemi de mon sang, de ma chair, de mes os!

Si je touche le seuil de cet ami de France,
A peine reconnu, la haine au même instant,
Hôtesse au cœur aigri, de tous les coins s'élance;
Le verre qu'elle m'offre a mon nom sur son anse,
Et sa main a frappé mon père en combattant!

Si, fuyant la maison, je marche dans la rue,
Suis-je plus heureux? Non! je regarde, je lis,
Et par mes yeux ma haine incessamment accrue
Peut voir, en se heurtant du pont à la statue,
Sur la statue : « Iéna! » sur le pont : « Austerlitz! »

Tout à coup, à mes pieds, surgit une colonne
Qui monte dans les airs, comme une tour d'airain;
La guerre échevelée à ses flancs tourbillonne,
Et, sur son piédestal, où la victoire tonne,
Elle tient enchaînés le Danube et le Rhin!

Si mes vœux exaucés me changeaient en tempête;
Si mon souffle était foudre, et mon regard éclair,
Comme de cette tour je briserais la tête!
Comme statue et pont, souvenirs de défaite,
Rouleraient dans le fleuve et du fleuve à la mer!

Plus noble fut ton cœur, à toi, clémente mère;
Tu voulus pardonner quand tu pouvais punir !
Mais, moi, buveur haineux, vers la vengeance amère
Je tends incessamment et mon bras et mon verre,
Et du passé menteur j'appelle à l'avenir.

Nous reverrons et pont et colonne et statue ;
Nous les renverserons, ô Seine, dans ton eau,
Et viendrons cette fois à la France abattue,
Avec le feu qui brûle, avec le fer qui tue,
Faire payer les frais d'un autre Waterloo !

Il ne faut point demander si cette poésie, si populaire dans toute l'Allemagne et particulièrement en Prusse, où elle exprime si bien la haine du peuple contre nous, excita l'enthousiasme des auditeurs. Les hourras, les bravos, les applaudissements, les cris « Vive le roi Guillaume! Vive la Prusse! Mort aux Français! » avaient formé un accompagnement dont rien n'avait dérangé l'accord, et qui sans doute continua aux pièces suivantes, car le déclamateur annonça qu'il allait dire une pièce tirée du recueil de Kœrner, intitulée *la Lyre et l'Épée*.

Cette annonce fut accueillie par des trépignements de joie.

Mais ce n'était pas le seul point où l'enthousiasme se manifestât, et il fallait plus d'une soupape de sûreté pour laisser fuir la vapeur émanée d'une telle foule chauffée à blanc.

Toujours sur la même promenade, mais un peu plus loin, au coin de la rue Friederich, on avait reconnu un

chanteur venant de faire sa répétition au Grand-Théâtre, et, comme une fois, dans un théâtre, il avait eu l'idée de chanter la fameuse chanson de Becker : *le Libre Rhin allemand !* quelqu'un, qui la lui avait entendu chanter, jugea que c'était le moment de faire entendre une seconde fois le morceau patriotique et se mit à crier : « Heinrich, *le Rhin allemand ! le Libre Rhin allemand !* »

Et, à ce cri, le chanteur avait été reconnu, entouré, et, comme il avait une très-belle voix et chantait très-bien le morceau qui lui avait été demandé, il ne se fit pas prier.

La rue était donc entièrement interceptée, et *der Hérr Heinrich* chantait de sa voix la plus étendue la chanson dont notre traduction, plus fidèle qu'élégante, va essayer de donner une idée :

Corbeaux avides qui croassent,
Sur tous les tons le réclamant,
Ils ne l'auront pas, quoi qu'ils fassent,
Notre libre Rhin allemand !

Tant que de sa robe verdâtre
Ses longs plis suivront le courant ;
Tant qu'on verra l'esquif abattre
Ses avirons en murmurant ;

Tant qu'à son vin rempli de flamme
Les bons cœurs boiront largement,
Ils ne l'auront pas, sur mon âme
Notre libre Rhin allemand !

Tant que dans la vapeur perdue
La Loreley, sur son rocher,
Fera de sa main étendue
Signe au pêcheur de s'approcher;

Tant qu'un roc aux flancs granitiques
Dominera son cours surpris,
Que nos cathédrales gothiques
Y refléteront leurs débris,

Ils n'auront point, quoi qu'il arrive,
Notre libre Rhin allemand,
Du dernier Germain, sur la rive,
Vit-on le dernier ossement!

Si la première pièce de poésie que nous avons citée avait eu du succès, celle-ci dépassa l'enthousiasme et fit fureur. — Mais tout à coup, et au moment où certes on s'y attendait le moins, dominant tous les signes d'approbation, un splendide coup de sifflet qu'on eût cru parti du larynx d'une locomotive, vint protester contre l'enthousiasme des auditeurs et fouetter, pour ainsi dire, le chanteur au visage.

Un obus tombé au milieu de la foule n'eût pas produit un plus sinistre effet; un grondement sourd, pareil à ceux qui précèdent l'orage, se fit entendre, et tous les yeux se tournèrent aussitôt du côté d'où venait la protestation.

On vit alors à une table isolée un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans; blond de cheveux, blanc de peau, plutôt délicat que vigoureux, portant la royale

et fine moustache de Van Dyck, avec lequel il avait quelque ressemblance, tant pour le visage que pour le costume.

Il tenait à la main un verre de vin de Champagne, tiré d'une bouteille fraîchement débouchée.

Sans s'inquiéter des intentions malveillantes dont il était l'objet, des regards menaçants qui se fixaient sur lui, des poings qui s'étendaient dans sa direction, il se dressa, mit un pied sur sa chaise, et, levant son verre au-dessus de sa tête :

— Vive la France ! dit-il.

Et, abaissant le verre au niveau de sa bouche, il avala d'un seul trait le vin qu'il contenait.

II

La maison de Hohenzollern

Il y eut alors dans le cercle immense qui s'était formé autour du jeune Français un moment de stupéfaction. Beaucoup, qui ne savaient pas notre langue, n'avaient pas compris le toast. D'autres l'avaient compris. Mais, appréciant ce qu'il y avait de courage à braver cette foule irritée, ils regardaient le coupable avec plus d'étonnement que de colère. — Ceux enfin qui avaient compris et qui se disaient qu'il y avait insulte dans l'intention et dans le fait, et que de cette double insulte il fallait tirer vengeance, ceux-là, avec la lenteur que les Allemands mettent à prendre leurs ré-

solutions, lui eussent donné le temps de s'échapper s'il en eût eu la moindre envie; mais, au contraire, son attitude attestait qu'il attendait le résultat de son toast et que, quel que fût ce résultat, il était prêt à lui faire face.

Et, comme, en attendant l'attaque plus sérieuse qui se préparait contre lui, le mot *Franzose!* voltigeait déjà comme une menace:

— Oui, dit-il dans le meilleur saxon qui se parle de Thionville à Mémel, oui, je suis Français. Je me nomme Bénédict Turpin. Je pourrais vous dire que je suis Allemand, attendu que je parle allemand aussi bien que vous, et même mieux que vous, ayant fait mon éducation à Heidelberg. Je tire la rapière, le pistolet, le bâton, l'épée, le sabre, la savate, ou toute autre arme qu'il vous plaira de choisir; je loge à l'hôtel de l'*Aigle noir* et suis prêt à donner satisfaction à qui la demandera.

Ces paroles étaient à peine lancées en manière de défi, que quatre hommes, appartenant visiblement aux classes inférieures de la société, s'avancèrent sur lui, et, comme le silence n'était point encore rompu, on entendit ces mots prononcés avec un suprême dédain:

— Comme à Leipzig — quatre contre un! — Ce n'est pas trop!

Et, sans attendre son attaque, bondissant sur celui qui se trouvait le plus proche, il lui brisa la bouteille de vin de Champagne sur la tête, qui se couvrit d'une mousse rougeâtre; donna un croc-en-jambe au second,

qu'il envoya rouler à dix pas ; envoya, d'un vigoureux coup de poing dans les côtes, le troisième se coucher sur une chaise, et, saisissant le quatrième au collet et à la ceinture, il sembla le déraciner de terre, le souleva horizontalement à la force des poignets, le lança à toute volée contre le sol, et, lui posant un pied sur la poitrine :

— Voilà Leipzig gagnée ! dit-il en montrant ses dents blanches et serrées sous sa moustache redressée et mouvante.

Ce fut seulement alors que la tempête éclata. On se rua sur le Français ; mais celui-ci, sans soulever son pied de la poitrine de l'homme terrassé, saisit une chaise par un des bâtons du dossier et décrivit, dans une circonférence de quatre à cinq mètres, un moulinet si rapide et si vigoureux, que, pour un moment, tout se borna à des menaces.

Cependant, le cercle se resserrait toujours ; un bras saisit la chaise, qui s'arrêta dans son mouvement de rotation, et il était évident que, attaqué de tous côtés, le Français allait succomber, lorsque deux ou trois officiers de la landwehr prussienne pénétrèrent jusqu'à lui, lui faisant un rempart de leur corps, tandis que l'un d'eux disait :

— Allons, allons, vous n'allez pas assassiner ce brave garçon parce qu'il s'est souvenu qu'il est Français et qu'il a crié : « Vive la France !... » Maintenant, il va crier : « Vive Guillaume IV ! » et nous le tiendrons quitte.

Puis, tout bas au jeune homme :

— Criez : « Vive Guillaume IV ! » ou je ne réponds pas de vous.

— Oui, hurla la foule, oui, qu'il crie : « Vive Guillaume IV ! Vive la Prusse ! » et tout sera dit.

— Soit, dit Bénédict; mais je veux le faire librement et sans y être contraint. Lâchez-moi et laissez-moi monter sur une table.

— Allons, écartez-vous et laissez passer monsieur, dirent les officiers en donnant l'exemple et en lâchant eux-même le peintre. — Monsieur veut parler.

— Qu'il parle ! qu'il parle ! cria la foule.

— Messieurs, dit Bénédict en montant en effet sur une table, mais en choisissant la plus rapprochée d'une des fenêtres du café, écoutez-moi bien; je ne veux pas crier : « Vive la Prusse ! » parce qu'au moment où la France va peut-être faire la guerre à la Prusse, crier autre chose que « Vive la France ! » serait une lâcheté pour un Français. Je ne veux point crier : « Vive le roi Guillaume ! » parce que, le roi Guillaume n'étant pas mon roi, je n'ai aucun motif de désirer qu'il vive ou qu'il meure. Mais je vais vous dire de charmants vers en réponse à votre *Libre Rhin*.

Les auditeurs, qui ne savaient pas quels étaient les vers qu'allait leur dire Bénédict, écoutèrent avec impatience : ils eurent un premier désappointement en s'apercevant que les vers étaient français au lieu d'être allemands; mais ils n'en écoutèrent qu'avec plus d'attention.

C'était, en effet, comme les en avait prévenus Bénédict, une réponse au *Rhin allemand*, et cette réponse était celle de Musset.

A l'énumération de ses qualités, Bénédict avait oublié celle de comédien amateur, à laquelle il avait incontestablement droit, disant admirablement les vers.

Or, comme il y mit toute son âme, il est inutile d'ajouter que les vers suivants furent dits avec autant de chaleur que de mérite :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand :
Il a tenu dans notre verre ;
Un couplet, qu'on s'en va chantant,
Efface-t-il la trace altière
Au pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ;
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte ;
On le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ;
Que faisaient vos vertus germaines
Quand notre César tout-puissant,
De son ombre couvrait vos plaines ?
On donc est-il tombé, ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ;
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles sûrement
Ont mieux gardé notre mémoire :
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée,
Mais parlez-en moins fièrement :
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant !

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand,
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement ;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

Au fur et à mesure que le peintre avançait dans sa réponse, les spectateurs, ceux du moins qui parlaient français, s'apercevaient qu'ils étaient dupes d'une nouvelle mystification de Bénédict, lequel n'avait demandé à parler que pour dire à ceux qui l'écoutaient des vérités auxquelles ils ne s'attendaient pas.

Mais, du moment qu'ils n'eurent plus de doute, l'orage, un instant apaisé, recommença de gronder plus menaçant que jamais. Aussi, sentant la colère de la foule monter à lui comme une marée, et comprenant que, cette fois, il n'avait aucune chance d'être secouru, il mesurait déjà la distance qu'il y avait de la table sur laquelle il était monté à la fenêtre du café, lorsque tout à coup l'attention générale fut détournée de lui par trois ou quatre coups de pistolet tirés à vingt pas du groupe dont Turpin était le centre et le héros.

Le bruit et la fumée dénonçaient le point de la promenade d'où étaient partis les coups de pistolet.

Un jeune homme, vêtu élégamment, mais en bour-

geois, essayait d'assassiner un autre homme vêtu en colonel de la landwehr et qui paraissait avoir le double de son âge.

Tous deux luttaient avec acharnement, l'un pour prendre la vie de son adversaire, l'autre pour défendre la sienne.

Dans cette lutte, un nouveau coup de pistolet partit, sans que celui à qui la balle était destinée parût en être atteint.

Sans doute, au contraire, il doubla l'énergie de celui dont la vie était menacée, car il prit son ennemi corps à corps, et, sans songer à appeler à l'aide, quoiqu'il n'eût eu qu'à jeter un cri pour avoir du secours, il le secoua jusqu'à ce qu'il lui eût fait perdre la tête. Puis, le renversant en arrière, il tomba sur lui, et se relevant à moitié, lui posa le genou sur la poitrine.

Ce fut en ce moment que chacun se précipita vers les deux lutteurs et que, dans l'homme qui venait de courir un si grand danger, on reconnut avec étonnement le comte Edmond de Bœsewerk, ministre du roi Guillaume.

Il venait d'arracher des mains du meurtrier le revolver qui lui avait si mal servi. Son premier mouvement fut de l'appuyer contre la tête du jeune homme et de la lui briser de la dernière balle dont il était chargé. Ce fut aussi un instant l'espérance de celui-ci; car, sentant contre sa tempe le froid du canon :

— Tirez! tirez donc! lui dit-il.

Mais le comte se ravisa. Il fourra le revolver dans sa poche et, remettant l'assassin à deux officiers :

— Messieurs, dit-il, voici un jeune homme qui doit être fou, mais qui, à coup sûr, est très-maladroit. Il m'a attaqué sans aucune provocation de ma part, et a tiré cinq coups de revolver sur moi sans m'atteindre. Écrouez-le dans la première prison venue, tandis que je vais rendre compte de cet attentat au roi. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que je suis le premier ministre, comte de Bœsewerk.

Tirant alors son mouchoir, il banda une légère blessure qu'il avait reçue à la main, et, reprenant le chemin par lequel il était venu, il se dirigea vers le petit palais du roi, distant de deux cents pas à peine de l'endroit où l'attentat venait d'avoir lieu.

Les deux officiers remirent à la garde, accourue, l'assassin qui refusait de répondre aux questions qui lui étaient faites, et l'un des deux, comprenant la responsabilité d'un pareil dépôt, l'accompagna jusqu'à la prison de la ville, où il l'écroua.

Lorsque le cours des idées de la foule se dirigea de nouveau vers Bénédict Turpin, celui-ci avait disparu. Au reste, on ne s'en inquiéta pas davantage : la gravité du second événement avait à peu près fait oublier le premier.

Profitons de ce moment pour jeter un coup d'œil sur les principaux personnages appelés à jouer un rôle dans le récit qu'on va lire. Mais commençons d'abord par le terrain sur lequel nous allons les voir manœuvrer.

La Prusse, la moins allemande des provinces allemandes, est un composé de races diverses. En dehors des Allemands, elle renferme un grand nombre de Slaves. On y trouve des Wendes, des Haliores, des Cassoubes, des Curons, des Lettons, des Lithuaniens, des Polonais et des descendants des réfugiés francs. Le roi de Prusse porte encore aujourd'hui avec orgueil le titre de duc de Cassoubes.

Le duc Frédéric fut celui qui fonda, non pas la grandeur, mais la prospérité de la maison de Hohenzollern. C'était le plus grand usurier de son temps. — Il serait aussi impossible de calculer ce qu'il extorqua d'or aux juifs que de dire par quels moyens il l'extorqua. Il servit d'abord l'empereur Venceslas; puis, le voyant près de sa chute, il passa dans le camp de l'empereur Othon, son rival; ensuite, voyant celui-ci menacé à son tour de perdre sa couronne, il se déclara pour Sigismond, frère de Venceslas.

En 1400, juste la même année où Charles VI ennoblissait l'orfévre Raoul qui lui avait prêté de l'argent, Sigismond, se trouvant gêné, lui aussi, emprunta 100,000 florins d'or à Frédéric, qui reçut en gage le margraviat de Brandebourg. Quinze ans après, Sigismond, ayant eu à pourvoir aux dépenses folles du concile de Constance, devait à Frédéric 400,000 florins d'or. Ne pouvant lui rembourser cette somme, il lui vendit ou plutôt lui céda, pour ce prix, les Marches de Brandebourg et la dignité électorale. En 1701, l'électorat fut

érigé en royaume. Le duc Frédéric III devint le roi Frédéric Ier et prit le titre de *roi de Prusse*.

Les Hohenzollern ont les défauts et les qualités de leur pays, c'est-à-dire que les finances prussiennes ont toujours été admirablement administrées. Mais le bilan moral du gouvernement a été rarement en équilibre avec le bilan financier ; les Hohenzollern ont tous suivi la même politique, avec plus ou moins d'hypocrisie, mais avec autant de rapacité.

Ainsi, en 1525, Albert de Hohenzollern, grand maître de l'ordre Teutonique, auquel appartenait la Prusse, trahit sa foi, et, se faisant luthérien, il fut reconnu duc héréditaire de Prusse, sous la suzeraineté de la Pologne. En 1613, l'électeur Jean Sigismond, voulant obtenir pour la maison de Hohenzollern le duché de Clive, suivit l'exemple d'Albert et se fit calviniste.

Leibnitz, en deux mots, a résumé la politique du grand électeur : « Je m'allie au plus offrant. » C'est à lui que l'Europe doit l'extension des armées permanentes. Il épousa en secondes noces la fameuse Dorothée, qui avait établi à Berlin des laiteries et des tavernes où elle vendait son lait et sa bière. Quant à Frédéric II, auquel nous laissons toute sa renommée comme homme de guerre, il avait — pour se rendre la Russie favorable — offert aux grands-ducs moscovites de leur *fournir* (c'est le terme dont il se sert) des princesses allemandes *au plus juste prix*. Ce fut ainsi qu'il *fournit* la princesse d'Anhalt, qui devint la grande Catherine. Notons en passant que ce fut lui qui

consomma le premier partage de la Pologne. Ce forfait royal fera éternellement peser sur la couronne de Prusse la malédiction des peuples; et, en commettant cet acte d'antropophagie, il écrivait à son frère, le prince Henri, cette impiété : *Viens, nous communierons du même corps eucharistique : la Pologne !*

C'est du grand Frédéric, enfin, cette maxime :

« Pour manger, la table d'autrui est toujours meilleure. »

On sait que Frédéric II ne laissa pas d'enfant, et, chose bizarre, on lui en fit un reproche, comme si c'était sa faute; les historiens sont si injustes, qu'ils ne disent pas même sur quels motifs ils fondent ce reproche. Ce fut son neveu Guillaume II qui monta sur le trône après lui et qui envahit la France en 1792. Il y entra à grand bruit, précédé d'un manifeste du duc de Brunswick ; il en sortit sans tambour ni trompette, accompagné de Danton et de Dumourier.

Son fils, Frédéric-Guillaume III, lui succéda.

C'est l'homme d'Iéna! Au nombre des lettres les plus plates que reçut Napoléon Ier aux jours de sa grandeur, il faut compter les lettres de Guillaume III.

Frédéric-Guillaume — nous nous rapprochons de nous, vous le voyez, le plus rapidement possible — monta sur le trône en juin 1840. Selon l'habitude des Hohenzollern, il prit d'abord un ministère libéral et dit à Alexandre de Humboldt en montant sur le trône de Prusse :

— Je suis, comme noble, le premier gentilhomme du

royaume; mais, comme roi, je ne suis que le premier citoyen.

Charles X avait dit à peu près la même chose en montant sur le trône de France, ou plutôt M. de Martignac l'avait dit pour lui.

Or, la première preuve que donna Guillaume III de son libéralisme fut d'organiser dans ses États l'intelligence en landwehr de l'esprit. Ce fut le ministre Eichhorn qu'il chargea de ce soin.

Le nom était prédestiné, il veut dire *écureuil*. Il fit de l'art tournant sur lui-même. Au bout de dix ans de ministère, l'art n'avait pas fait un pas, quoiqu'il eût toujours tourné.

Mais la réaction avait été son train. On avait persécuté la presse; il n'y avait eu d'avancements et de récompenses que pour les dénonciateurs et les hypocrites, et, si l'on voulait arriver aux suprêmes fonctions, il fallait se faire l'instrument servile du parti piétiste, dont le roi fut le chef.

Frédéric-Guillaume était, avec le roi Louis de Bavière, le plus littéraire de tous les princes régnants. — Seulement, le roi Louis de Bavière encourageait l'art sous quelque forme qu'il se présentât, tandis que Frédéric-Guillaume le disciplinait au profit de l'absolutisme, en le forçant de marcher en arrière.

Il entretenait une correspondance avec le roi Louis; forcé accidentellement, comme notre satirique Boileau ce qui était une excuse que ne pouvait pas mettre en avant le grand Frédéric), forcé, disons-nous, de donner

l'exemple des bonnes mœurs à la cour et à la ville.

Il reprocha un jour, dans un quatrain, au roi de Bavière, le scandale que produisait dans le monde des têtes couronnées son intimité avec Lolla Montès. Le roi Louis se contenta de lui répondre ces quatre vers, qui firent le tour de l'Europe :

Contempteur de l'amour, dont j'adore l'ivresse,
Frère, tu dis que, roi sans pudeur, sans vertu,
Je garde à tort Lolla, ma fille enchanteresse.
Je te l'enverrais bien. — Oui ; mais qu'en ferais-tu?

Et les rieurs, surtout les gens d'esprit, furent pour le roi Louis, homme d'esprit s'il en fut.

En 1847, après six ans de visites domiciliaires, de suppressions de journaux, d'expulsions dans les deux heures, la Diète prussienne se réunit enfin à Berlin.

Le discours d'ouverture fut remarquable par cette phrase, qu'adressait aux députés le roi Frédéric-Guillaume :

« Rappelez-vous, messieurs, que vous représentez ici non pas les *sentiments du peuple*, mais *des intérêts*. »

Ce fut un peu plus tard, et dans la même année, que Frédéric-Guillaume IV consacra son droit divin, en disant de la Constitution qu'il déchirait :

— Je ne veux pas qu'un chiffon de papier se place entre mon peuple et Dieu.

Sans doute n'osait-il pas dire : « Entre mon peuple et moi. »

La révolution de 1848 éclata, elle eut son contre-

coup à Berlin. Bientôt la capitale de la Prusse fut en pleine révolte. Le roi perdit complétement la tête. Au moment où, quittant sa capitale, il passait devant les cadavres des insurgés, on lui cria : *Chapeau bas !* et il fut obligé de se découvrir pendant que la foule chantait l'hymne célèbre composée par la grande électrice :

Jésus, mon seul espoir !

On sait comment l'absolutisme parvint à avoir raison de l'Assemblée nationale, et comment bientôt la réaction fit arriver au pouvoir :

Manteuffel, dont la politique aboutit à la fameuse déconfiture d'Olmütz, où l'Autriche triompha d'une façon si complète ;

Westphalen, qui ressuscita les conseils provinciaux et amena le roi à la fameuse entrevue de Varsovie ;

Statel, juif converti et jésuite protestant, espèce de grand inquisiteur manqué ;

Enfin les deux Gerlach, qui avaient le génie de l'intrigue, et dont l'histoire est liée à celle des deux espions Ladenberg et Techen.

Quoique la constitution, établissant deux Chambres, eût été jurée par Guillaume IV, le 6 février 1850, ce n'est que sous Guillaume-Louis, son successeur, c'est-à-dire sous le prince actuellement sur le trône, que les Chambres des seigneurs et des représentants commencèrent à fonctionner.

Une ligue se forma composée de la bureaucratie, du

clergé orthodoxe, de la petite noblesse provinciale et d'une partie du prolétariat. Cette ligue fut l'origine de la fameuse association dite, par antiphrase sans doute, *Association patriotique*, qui avait pour but d'annihiler la Constitution.

C'est alors qu'apparaît, comme premier président, à Kœnigsberg, le comte Edmond de Bœsewerk, qui a joué un si grand rôle jusqu'ici dans les affaires de la Prusse, et qui est appelé à y jouer encore un si grand rôle dans l'avenir. Nous ne pouvons donc faire moins pour lui que nous ne venons de faire pour les Hohenzollern, c'est-à-dire que nous ne pouvons nous dispenser de lui consacrer, à lui et à la Prusse telle qu'elle est aujourd'hui, tout un chapitre.

Le comte Edmond de Bœsewerk n'est-il pas plus roi que le roi?

III

Le comte Edmond de Bœsewerk

On a cherché et l'on prétend avoir trouvé les causes de cette haute fortune dont jouit, près de son souverain, le comte Edmond de Bœsewerk.

La première, la seule même à notre avis, pourrait être le génie incontestable que lui reconnaissent ses ennemis eux-mêmes.

Il est vrai que le génie n'est pas toujours une cause de réussite et que les rois sont particulièrement aveugles à cet endroit-là.

Nous citerons une ou deux légendes dont le premier ministre est l'objet. — On sait jusqu'à quel point est portée en Prusse l'exagération de l'étiquette militaire.

Qu'on nous permette de faire précéder l'anecdote relative à M. de Bœsewerk d'une première anecdote que l'on me racontait dans mon dernier voyage à Francfort :

Un général poméranien — disons en passant que la Poméranie est la Béotie de l'Allemagne, — un général poméranien, en garnison à Darmstadt, s'y ennuyait comme on s'ennuie à Darmstadt, c'est-à-dire de façon à désirer un incendie, une révolution, un tremblement de terre, dussent les plus grands malheurs en arriver, pour avoir un moment de distraction.

Il était à sa fenêtre et regardait passer les passants qui ne passaient pas. Tout à coup, il vit venir de loin un officier qui n'avait pas son sabre. Manque de discipline au premier chef!

— Ah! s'écrie le général enchanté, voilà un lieutenant qui va payer pour les autres. Dix minutes d'interrogatoire et quinze jours d'arrêts. La journée ne sera pas perdue!

Cependant, le lieutenant s'approchait sans défiance. Lorsqu'il fut à portée de la voix :

— Lieutenant Rupert! cria le général.

Le lieutenant leva la tête et aperçut le général à la fenêtre. En même temps, il réfléchit qu'il avait laissé son sabre à la maison. Il comprit dans quelle terrible position il allait se trouver. Par malheur, il n'y avait pas

à revenir sur ses pas, il avait été vu désarmé, et il fallait qu'il affrontât maintenant l'orage, quel qu'il fût. La figure du général était radieuse.

Il se frottait les mains en homme qui a enfin trouvé ce qu'il cherchait, c'est-à-dire une occasion de se distraire.

Le lieutenant Rupert prend son parti, s'apprête à faire contre fortune bon cœur, entre dans la maison, et, en traversant l'antichambre avise un sabre d'ordonnance, appendu à la muraille.

— Ah ! pardieu ! dit-il, voilà bien mon affaire.

Il décroche le sabre et le sangle à sa ceinture.

Puis, prenant un air innocent, il entre chez son supérieur, et, s'arrêtant à la porte :

— Mon général m'a fait l'honneur de m'appeler? dit-il.

— Oui, monsieur, répliqua le général en donnant à sa figure une expression de circonstance, je voulais vous demander...

En ce moment, le général s'aperçoit que l'officier a son sabre. Alors, sa physionomie change du tout au tout, le sourire revient sur ses lèvres.

— Je voulais vous demander... que diable voulais-je donc vous demander? Ah ! c'est cela, des nouvelles de votre famille, cher monsieur Rupert; votre père m'intéresse tout particulièrement.

— S'il pouvait connaître vos bons sentiments à son égard, il en serait bien heureux, mon général ; par malheur, il y a vingt ans qu'il est mort.

Le général regarda le lieutenant tout ébahi.

— De sorte, continua celui-ci, que vous n'avez pas autre chose à me dire ?

— Ma foi, non, répondit le général. Seulement, ne sortez jamais sans sabre ; car j'aurais été obligé de vous mettre aux arrêts pour quinze jours si vous n'aviez pas eu votre sabre.

— Peste ! je m'en garderai bien, mon général ; aussi voyez !

Et il lui montra audacieusement le sabre qui pendait à son côté.

— Oui, oui, je vois, mon cher Rupert ; allez.

L'officier était disposé à profiter de la permission ; il salua le général, quitta le salon, et, en traversant l'antichambre, il remit le sabre à son côté ; puis il sortit de la maison. Le général était de nouveau à la fenêtre : en revoyant l'officier sans sabre, il appela sa femme. Elle accourut :

— Tiens, lui dit-il, regarde cet officier qui s'en va.

— Je le regarde.

— Le vois-tu ?

— Parfaitement !

— A-t-il un sabre ?

— Non.

— Eh bien, c'est ce qui te trompe, il a l'air de n'en pas avoir et il en a un.

La femme ne fit point d'observation ; elle était habituée à croire son époux sur parole. Quant à l'officier, il en fut quitte pour la peur, et, profitant de l'avis donné par son général, il ne sortit plus jamais sans son sabre.

Eh bien, un malheur, plus qu'un malheur, une humiliation de ce genre avait failli arriver au roi de Prusse, lorsqu'il n'était que prince royal. M. le comte Edmond de Bœsewerk était attaché d'ambassade à Francfort et s'appelait Edmond de Bœsewerk tout court. Lorsque le prince royal fit halte dans la ville libre en allant passer la revue de la garnison de Mayence, M. de Bœsewerk eut l'honneur d'accompagner le prince dans le trajet de Francfort à Mayence.

On était au mois d'août, on faisait la route en chemin de fer; la chaleur était étouffante, et avait, en dépit de l'étiquette prussienne, forcé chacun, le prince royal comme les autres, à ouvrir son habit.

En arrivant à Mayence, on devait être reçu par les troupes prussiennes rangées de chaque côté de la gare; le prince reboutonna son habit, mais il négligea un bouton. Par bonheur, au moment où il allait descendre, M. de Bœseverk s'aperçut de l'erreur et, s'élançant sur lui :

— O mon prince, s'écria-t-il, qu'alliez-vous faire?

Et, oubliant à son tour un instant l'étiquette royale, qui ne veut pas que l'on touche aux princes, il força le bouton de rentrer dans sa boutonnière.

De là, selon la personne qui me raconta cette histoire, venait la faveur de M. de Bœsewerk.

Les événements de 58 avaient mis le roi dans un tel embarras, qu'il pensa qu'il n'y avait que l'homme qui avait sauvé son honneur à Mayence qui pouvait sauver sa couronne à Berlin.

M. le comte de Bœsewerk devint alors le chef du *Junker Partei*, représenté par la *Gazette de la Croix*.

C'était, en effet, l'homme qui convenait au parti. Il avait l'éloquence oratoire, l'énergie de pensée et d'action. Il ne cachait pas que tous les moyens lui étaient bons pour arriver à son but. Et, quand il y fut arrivé il jeta, du haut de la tribune à la Chambre éperdue ce mot, qui, non-seulement résumait toute sa politique, mais encore en était la conséquence : *La force prime le droit.*

Le droit, comprenez-vous? c'est-à-dire la justice, l'équité, la chose pour laquelle l'humanité combat depuis six mille ans et que la France n'a conquise que le 4 août 1789.

Aussi, depuis le jour où la France a fait cette conquête, elle est devenue le drapeau des nations! Symbolique conducteur de la raison humaine sur la route du progrès, elle est la colonne de fumée le jour, la colonne de feu la nuit. Sa politique peut se résumer en deux sentences : — Ne jamais marcher assez lentement pour arrêter l'Europe. — Ne jamais marcher assez vite pour empêcher le monde de la suivre.

Les traités de Vienne sont là pour prouver l'inutilité des précautions prises contre elle. On n'amoindrit pas la France, on l'irrite. Calme, elle procède par le progrès. Irritée, elle procède par les révolutions.

Le principe vivifiant du globe devrait être représenté par trois nations.

L'activité commerciale par l'Angleterre.

L'expansion morale par l'Allemagne.

Le rayonnement intellectuel par la France.

Qui empêche l'Allemagne de remplir en Europe cette grande place que nous lui assignons?

Ceux qui, lorsque nous avons la liberté de la pensée, ne lui ont donné, à elle, que la liberté de la rêverie!

Il n'y a qu'un air qu'on respire librement en Prusse.

C'est l'air des forteresses et des prisons!

Comment l'Allemagne en est-elle arrivée à être la serve de la Prusse? Nous allons essayer de le faire comprendre.

D'abord, mettons de côté le roi, en disant que Guillaume Ier, l'allié de Victor-Emmanuel, est le même homme qui, après la bataille de Novarre, envoyait *complimenter* Radetski, le bourreau de Milan, par le général prussien Willsen. Cependant, tout n'est point perdu encore. Il n'y a plus de mœurs allemandes; mais il y a encore le *génie allemand*.

Le génie allemand qui veut la paix et la liberté — sans la révolution. — mais qui veut surtout l'indépendance intellectualle.

C'est là le grand obstacle que la Prusse trouvait sur sa route; c'est lui qu'elle combat, qu'elle a affaibli, qu'elle espère vaincre.

La première question que l'on se fera c'est : « Comment faire cadrer l'ignorance de la Prusse avec le fameux système d'*éducation obligatoire*? »

C'est que, dans les écoles prussiennes, les enfants apprennent tout; — mais qu'une fois sortis des écoles,

le gouvernement ne leur permet plus d'appliquer quoi que ce soit. — Aussi les dernières élections du suffrage universel ont-elles été entièrement dirigées par le gouvernement, et les manœuvres électorales ont été d'autant mieux exécutées, qu'elles étaient commandées à la troupe de ligne, à la landwehr et à des soldats congédiés.

Ces derniers ont tous reçu publiquement des gratifications après les élections. Maintenant, quelques mots sur le *Junker Partei*, dont le comte de Bosewerk est le chef et la *Kreutz Zeitung* l'organe, vous feront comprendre la faiblesse de tactique des Chambres prussiennes, dans leurs attaques contre le ministère.

Le *Junker Partei* se compose des cadets de famille, qui doivent trouver à vivre, soit dans l'armée, soit dans l'administration, et qui, en cas de non-réussite, retombent sur les bras de leurs frères aînés, qui sont obligés de les nourrir et de les soutenir alors avec un certain luxe. Or, à très-peu d'exceptions près, il n'y a point de vieille aristocratie en Prusse, — la noblesse prussienne ne se distingue ni par sa richesse ni par la culture de son esprit.

Quelques noms clair-semés remontent à l'ancienne histoire d'Allemagne, quelques-uns sont nés dans les annales militaires de la Prusse. Mais le reste de la noblesse est entièrement dépourvue d'illustration historique, et les propriétés de ces familles ne sont possédées par elles que depuis cent ou cent cinquante ans.

Aussi la plupart des membres du parti libéral et progressiste de la Chambre des représentants dépendent, par leur position ou leurs fonctions, du gouvernement. Ainsi en est-il de Waldeck, dit le *roi des paysans;* de Harkort, le blessé de Ligny; de Schulze-Delitsch, le père des sociétés coopératives; de Jacoby, le fameux pamphlétaire; de Virchen, le célèbre professeur de médecine, et de Gneisse, le meilleur orateur de ce parti. Aucun d'eux ne fut de taille à soutenir une lutte contre un despotisme qui saisit l'enfant au moment où il entre réellement dans la vie, qui le guide dans sa jeunesse et l'escorte pendant le reste de son existence.

M. de Bœseverk pouvait donc insulter impunément les Chambres et les députés, bien sûr que leurs plaintes ne trouveraient pas d'écho dans le pays. Aussi l'on ne peut pas s'imaginer avec quelle grossièreté les députés étaient traités à la cour : ils n'y avaient pas de rang, ils n'avaient le pas que sur les domestiques.

Un jour, le président Grabon, invité au concert du palais royal, voulut s'asseoir sur un fauteuil dans une salle moins encombrée que les autres; mais le laquais de service l'arrêta, en lui disant :

— Monsieur, ces fauteuils sont là pour les Excellences.

— C'est bien, mon ami, lui répondit le président Grabon ; je vois bien que je ne suis pas à ma place ici.

Le président Grabon n'est probablement pas décoré, mais le roi a donné une croix à son valet de chambre et des médailles aux frotteurs des châteaux royaux.

Maintenant, d'où vient cet abaissement du sens moral en Prusse et même dans les autres cercles teutoniques?

De la pression intellectuelle que la maison de Hohenzollern a opérée depuis le jour d'où date sa suprématie sur l'Allemagne.

La liberté est l'air respirable de la vie. Nous le savons par nous-mêmes : le jour où l'on retranche à la France une partie de sa liberté, elle tombe malade. C'est une phthisique qui ne respire plus qu'à l'aide d'un poumon.

D'où vient la suprématie de la France sur l'Europe? De sa littérature, qui est à la tête de toutes les littératures, et surtout de la clarté de sa langue, qui est la plus claire de toutes.

La clarté, c'est la loyauté des langues.

Nous l'avons dit à propos de ce brave général poméranien qui s'ennuyait à Darmstadt, la Prusse renferme la Béotie de l'Allemagne, c'est-à-dire la Poméranie; et non-seulement la dynastie des Hohenzollern n'a jamais, en encourageant la littérature et en clarifiant la langue, exercé d'influence civilisatrice, mais, au contraire, nous l'avons dit, et nous le répétons, c'est du jour qu'elle a usurpé la prédominance politique que date la décadence morale de l'Allemagne, et sa métamorphose de Minerve en Pallas, c'est-à-dire de déesse de la Science et de la Sagesse en déesse de la Guerre.

Toutes leurs récompenses furent militaires au lieu d'être civiles. Et, si le roi est content des services

civils rendus par M. de Bœsewerk, ne croyez pas que ce soit la grande croix du Mérite qu'il lui donne. Non, il le nomme colonel de la landwehr.

Or, chacun le sait, ce n'est pas avec le sabre qu'on taille les plumes. Quant à la réputation de l'Université de Berlin, c'est une réputation d'emprunt, elle est due principalement à des intelligences venues du dehors. Copernic lui-même, dont les Prussiens sont si fiers, est né à Thorn lorsque cette ville appartenait encore à l'ordre Teutonique.

Au commencement du XVIIe siècle, la Silésie avait produit des poëtes : Opitz, Gryphius et Hofmans-Waldau.

En 1741, les Prussiens s'emparent du pays, et aussitôt la disette littéraire se déclare.

Parmi les grands écrivains, savants, philosophes ou poëtes, il n'y en a que deux qui soient Prussiens : Humboldt, qui n'ose dire du roi Frédéric-Guillaume et de la Prusse ce qu'il en pense pendant sa vie, mais qui, dans sa correspondance publiée par Varnhagen, nous le dit après sa mort ; Kant, qui, loin des faveurs, passe son existence dans sa petite ville de Kœnigsberg. Ils ont bien encore Heine ; mais Heine est né à Dusseldorf, avant que Dusseldorf fût prussienne ; et, proscrit à vingt-cinq ans, il passe vingt-deux ans avec ses nouveaux compatriotes, qu'il préfère aux premiers.

Ce qui faisait la grandeur morale de l'Allemagne, c'était le principe d'émulation, la noble rivalité des divers centres intellectuels, rivalité détruite aujour-

d'hui par l'ambition des Hohenzollern, qui n'a pas mis l'encouragement à la place de l'émulation.

Wieland, Lessing, Gœthe, Schiller, Iffland, Kotzebue, Gerstenberg, Grillparzer, Heinse, Klopstock, Novalis, Stolberg, Vosse, Hebel, Pfeffel, Gellert, Kœrner, Uhland, Anastasius, Grün, Lenau, Platen, Claudius, Heine.

Ces noms, qui résument toute la gloire littéraire de l'Allemagne, sont la protestation la plus solennelle et la plus vivante contre l'usurpation prussienne. Si cette usurpation devait durer, si elle pouvait se consommer entièrement, elle étoufferait le génie allemand dans ses racines, et, là où était l'abondance même, on ne trouverait plus que la stérilité la plus absolue!

Toute la période du règne de Guillaume Ier, qui s'étend de 1862 à la guerre du Danemark, fut employée à soutenir, contre la Chambre et contre le pays, la politique absolutiste, en même temps que l'on s'occupait sourdement de la réorganisation de l'armée.

En 1866, le comte de Bœsewerk est arrivé à son double but : gouverner sans budget, insulter la représentation nationale, persécuter la presse, violer tous les traités, pourvu que l'on reste le maître sur le champ de bataille. C'est là, aux yeux des libéraux prussiens, le gouvernement qui mérite leurs suffrages et même leurs flatteries.

C'est là, enfin, qu'en était le comte Edmond de Bœsewerk, à qui, dans les premiers jours de juin, un député moins libéral, à coup sûr, mais plus patriote que les autres, disait en pleine Chambre :

— Pour un temps l'impossible même est possible. Mais n'oubliez pas que ce n'est que pour un temps !

IV

Où le comte de Bœsewerk sort de l'impossible

Or, depuis trois mois, le comte de Bœsewerk *était dans l'impossible*, sans que l'on pût prévoir encore quand et comment il en sortirait : quelle que fût l'importance des événements qui s'accomplissaient de la Chine au Mexique, les yeux de l'Europe étaient fixés sur lui.

Les vieux ministres, rompus à toutes les ruses de la diplomatie, le suivaient des yeux, une longue-vue à la main, ne doutant pas que le ministre novateur n'eût sur le trône même le complice d'une politique dont ils cherchaient vainement les antécédents dans l'histoire du monde. Et, dans le cas contraire, ils proclamaient le comte Edmond fou à lier.

Les jeunes diplomates, qui s'avouaient à eux-mêmes n'être point de la force des Talleyrand, des Metternich, des Nesselrode, l'étudiaient plus sérieusement, croyant aux débuts d'une politique nouvelle destinée à porter leur époque à son apogée, et se répétaient cette question que l'Allemagne se fait depuis trois cents ans :

— *Ist es der Mann ?* (Est-ce donc là l'homme ?)

Pour que cette question adressée par la jeune diplomatie à M. de Bœsewerk soit compréhensible, nous devons dire à nos lecteurs que l'Allemagne attend un

libérateur comme les juifs attendent un Messie. Ce libérateur, elle l'appelle, et, chaque fois que sa chaîne lui pèse trop, elle s'écrie :

— *Wo bleibt der Mann?* (Où donc est l'homme ?)

Or, on prétend qu'aujourd'hui, en Allemagne, un quatrième parti s'apprête à surgir, qui, jusqu'à présent, s'est tapi dans l'ombre, mais terrible, si l'on en croit les poëtes blonds de l'Allemagne.

Écoutez ce que dit Heine à ce sujet :

« Le tonnerre est à la vérité, en Allemagne, Allemand aussi; il n'est pas très-leste et vient en roulant un peu lentement; mais il viendra.

» Et, quand vous entendrez un craquement, comme jamais craquement ne s'est fait entendre encore dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but.

» A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs. — Et les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans les antres royaux. On exécutera alors en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française *ne sera qu'une innocente idylle.* »

Si la prophétie s'était bornée à avoir Henri Heine pour prophète, je n'en parlerais même pas. Heine était un rêveur. Mais voici ce que dit, de son côté, Ludwig B... :

« A vrai dire, l'Allemagne n'a rien accompli depuis trois siècles, et a souffert patiemment tout ce qu'on a voulu lui faire souffrir, mais par cela même les travaux,

les passions et les jouissances n'ont pas épuisé son cœur vierge ni son esprit chaste! Elle forme la réserve de la liberté et décidera son triomphe.

» Son jour viendra, et, pour l'éveiller, il faudra peu de chose : un mouvement de bonne humeur, un sourire du fort, une rosée du ciel, un dégel, un fou de plus, un fou de moins, un rien enfin, la cloche d'un mulet suffit pour faire tomber l'avalanche. — Alors, la France, qui ne s'étonne pas de peu, cette France qui, tout d'un coup a accompli en trois jours l'œuvre de trois siècles et a cessé de s'émerveiller de ses propres œuvres, regardera avec stupeur le peuple allemand, et ce grand étonnement ne sera pas de la surprise, ce sera de l'admiration. »

Mais, *que ce fût l'homme* ou *que ce ne fût pas l'homme* que la galerie regardait faire de l'équilibre européen, en mettant tout d'un côté, rien de l'autre; qu'il appartînt à la vieille ou à la nouvelle diplomatie, peu importait! — Personne qui ne s'attendit à ce que, de minute en minute, le comte ne demandât la dissolution de la Chambre, — ou la Chambre la mise en accusation du comte.

La conquête du Slesvig-Holstein l'avait porté au sommet de la fortune; mais les nouvelles complications survenues à propos de l'élection du duc d'Augustenbourg, remettaient tout, jusqu'au génie du comte, en question : aussi, dans une longue entrevue qu'il venait d'avoir avec le roi, le jour même, et au moment où ce récit a commencé, il avait cru remarquer que son pou-

voir fléchissait, et il attribuait à la persistante inimitié de la reine ce refroidissement de Guillaume Ier pour lui.

Il est vrai que, jusque-là, le comte Edmond travaillait pour son propre intérêt, et, n'ayant rien dit de ses projets à personne, gardait pour le moment favorable une explication par la grandeur et la netteté de laquelle il espérait ramener à lui l'esprit de son souverain, et fonder alors sur un audacieux coup d'État une puissance plus solide et plus inattaquable que jamais.

Il venait donc de quitter le roi, résolu à faire naître cette explication le plus tôt possible, et comptant sur les dépêches télégraphiques dont il avait connaissance pour faire dans la ville un mouvement qui lui fût favorable et qui le ramenât à la question de la guerre, la seule qui lui offrît une chance de salut.

Il était donc sorti du palais, tout entier plongé dans cette pensée, laquelle jetait son esprit dans une telle préoccupation, que, non-seulement il avait à peine remarqué l'immense agitation qui troublait la capitale, mais qu'il n'avait pas même vu qu'en passant devant le théâtre, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans s'était détaché de l'une des colonnes contre laquelle il était appuyé et l'avait suivi comme son ombre, à travers les détours que lui avaient imposés les groupes.

Deux ou trois fois cependant, comme si cette poursuite si rapprochée s'était révélée par un de ces courants magnétiques qui donnent à l'homme le pressentiment du danger qu'il court, le comte Edmond s'était

retourné; mais, ne voyant à trois pas derrière lui qu'un jeune homme élégant, bien mis, appartenant au monde duquel il faisait partie lui-même, il n'avait accordé à cet inconnu qu'une indifférente attention. Ce n'était qu'après avoir dépassé la rue Friederich, qu'en traversant la chaussée pour passer du côté droit au côté gauche de la promenade, qu'il avait remarqué cette affectation du jeune homme à traverser la chaussée après lui.

Dès lors, il avait pris la résolution de demander à ce monsieur, qui s'obstinait à remplir l'office de son ombre, dans quel but il le suivait ainsi; et cela, aussitôt qu'il se trouverait à une distance de la foule qui lui permît de chercher une explication sans scandale.

Mais celui-ci ne lui en avait point donné le temps. Au quatrième ou cinquième pas fait dans l'allée opposée à celle qu'il venait de quitter, une forte détonation avait éclaté à ses oreilles et il avait senti passer à la hauteur du collet de son habit le vent d'une balle.

Alors, le comte Edmond s'était arrêté brusquement et avait fait volte-face; d'un coup d'œil, il avait tout vu : la fumée du coup tiré, le revolver étendu vers lui, l'assassin le doigt sur la détente et prêt à tirer le second coup.

Mais, comme nous l'avons dit, le comte Edmond était très-brave naturellement; il n'eut l'idée ni de fuir, ni d'appeler du secours, mais de se jeter sur son ennemi et de le terrasser.

Ce fut alors que, sans relâche et au hasard, l'as-

sassin tira sur lui le deuxième et le troisième coup sans le toucher plus qu'il n'avait fait auparavant. Soit émotion inséparable d'un pareil acte, et qui fait que la main de l'assassin dévie en l'accomplissant, soit, comme le disent en pareil cas les gens qui croient à l'intervention divine dans les choses de ce monde, soit que la Providence ne voulût point qu'un pareil crime fût commis, elle qui cependant permit l'assassinat de Henri IV et de Gustave-Adolphe, les deux balles passèrent à la droite et à la gauche de M. de Bœsewerk sans lui faire plus de mal que la première.

Il paraît qu'alors ce fut le meurtrier qui perdit la foi en lui-même et qui voulut fuir.

Mais, au moment où il se retournait, le comte Edmond le saisit d'une main au collet de son habit et de l'autre prit le canon de son pistolet. Encore une fois il lâcha la détente à tout hasard; le comte se sentit légèrement blessé à la main; mais il ne lâcha point prise et entoura son adversaire de ses bras. Sans s'inquiéter du cinquième coup de revolver, sans résultat comme les autres, il le renversa sous lui, lui arracha son arme, lui mit le genou sur la poitrine, et, maître de sa vie, le remit aux mains des officiers prussiens, au lieu de lui brûler la cervelle comme c'était d'abord son intention.

Saisissant alors, avec l'à-propos du génie, l'occasion favorable, il reprit le chemin du château, décidé à faire de ce qui venait de lui arriver le dénoûment de la situation.

Ce fut à travers une double haie de spectateurs qu'il

revint sur ses pas. La préoccupation était si grande lors de son premier passage, que personne n'avait fait attention à lui. Mais, cette fois, c'était bien différent; l'attentat dont il venait d'être l'objet, et dont il s'était tiré avec un si grand courage, attirait sur lui tous les regards, sinon toutes les sympathies.

Qu'on l'aimât ou qu'on ne l'aimât point, chacun s'écartait sur son passage et le saluait en passant.

Le bon côté d'un peuple brave est de ne pouvoir cacher son admiration pour une action courageuse.

Or, à défaut de sympathie, M. de Bœsewerk pouvait lire l'admiration sur tous les visages.

M. de Bœsewerk était un homme de cinquante à cinquante-deux ans, grand, bien proportionné de corps, un peu boursouflé de visage, presque chauve, n'ayant de cheveux blancs qu'aux tempes, avec des moustaches très-fournies. Une cicatrice, vestige d'un duel à l'Université de Gœttingue, sillonnait une de ses joues.

Ce bruit de l'événement qui venait de lui arriver était déjà parvenu à la garde du château ; elle sortit jusqu'à la porte pour recevoir le comte, qui, du reste, comme portant l'habit de colonel de la landwehr, avait droit à cette marque de respect. Il salua gracieusement à droite et à gauche et monta l'escalier qui conduit à l'appartement de réception du roi.

En sa qualité de premier ministre, le comte avait ses entrées en tout temps, à toute heure. Il voulut en profiter et mit la main sur le bouton de la porte ; mais l'huissier s'avança en disant :

— Son Excellence pardonnera, mais personne n'entre chez le roi en ce moment.

— Pas même moi ? demanda le comte.

— Pas même Votre Excellence, répondit l'huissier en s'inclinant.

Le comte fit un pas en arrière avec un mordillement de lèvre que l'on était libre de prendre pour un sourire, mais qui, à coup sûr, n'en était pas un.

Puis il se mit à regarder, sans rien voir, bien entendu, un grand tableau de marine qui ornait l'antichambre et dont l'immense cadre doré se détachait richement sur ce papier vert officiel que l'on rencontre dans tous les cabinets royaux.

Au bout d'un quart d'heure d'attente, la porte s'ouvrit, le comte entendit le frou frou d'une robe de satin, se retourna vivement et s'inclina devant une femme de quarante à quarante-cinq ans, qui avait été d'une grande beauté et qui était belle encore.

Peut-être, si l'on consultait scrupuleusement l'*Almanach de Gotha*, y trouverait-on que cette femme a quelques années de plus que nous ne lui en donnons ; mais un proverbe dit : « Les femmes n'ont que l'âge qu'elles paraissent avoir, » et je ne vois pas pourquoi il y aurait une exception pour les reines.

Et, en effet, cette femme était la reine Marie-Louise-Augusta-Catherine, fille de Charles-Frédéric, grand-duc de Saxe-Weimar, et connue dans toute l'Europe sous le nom de la reine Augusta.

Elle était de taille moyenne, plutôt grande cependant

que petite ; tout l'ensemble de sa personne ne peut être rendu que par le mot essentiellement français *attrayant*.

Elle portait à la manche gauche de sa robe l'ordre féminin de la Reine-Louise.

Elle passa grave et fière devant le ministre, salua, mais, contre son habitude, sans bienveillance.

A la porte par laquelle elle sortait et à la porte par laquelle elle rentrait, le comte Edmond comprit qu'elle sortait de chez le roi et qu'elle rentrait chez elle.

Derrière elle, la porte qui donnait chez le roi restait ouverte, et l'huissier fit comprendre au ministre qu'il pouvait entrer chez Sa Majesté.

Le comte attendit que la porte se fût refermée sur la personne qui venait de passer, et, profondément incliné, il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

— Oui, murmura-t-il, je sais bien qu'il me manque d'être né baron, ce qui ne m'empêchera pas de mourir duc.

Et il suivit le chemin qui lui était indiqué par l'huissier.

Les différents laquais ou chambellans qu'il rencontra sur sa route s'empressèrent d'ouvrir, les unes après les autres, les portes conduisant à la chambre où se tenait le roi.

Arrivé à celle-ci, le chambellan annonça à voix haute :

— Son Excellence le comte Edmond de Bœsewerk !

Le roi tressaillit et se retourna.

Il était debout devant la cheminée ; ce fut avec un

certain étonnement qu'il entendit nommer le comte de Bœsewerk, qu'il venait de quitter il n'y avait qu'un quart d'heure à peine. Le comte se demanda à part lui si le roi savait déjà le genre d'accident qui venait de lui arriver.

Le roi de Prusse, bien connu de la plupart des personnages qui doivent jouer un rôle dans notre livre, est à peu près inconnu à la majorité de ceux qui le liront. Nous allons donc donner physiquement de sa personne la description la plus complète qu'il nous sera possible. Nous avons déjà dit ce que nous pensions de son moral.

Lorsque la porte s'était ouverte, il était, comme nous l'avons dit, debout, le coude appuyé sur la tablette de la cheminée; son œil était soucieux.

C'était, à cette époque, un homme de soixante-neuf ans, plutôt laid que beau, dont l'œil, brillant parfois comme une étincelle, disparaissait presque toujours perdu dans des cils épais et des sourcils abondants; ses favoris en hérisson et ses moustaches ébouriffées lui donnaient, au premier aspect, l'apparence d'un chat-tigre; boutonné depuis le haut jusqu'en bas dans une redingote bleue à deux rangs de boutons d'argent, il portait des épaulettes de même métal à graines d'épinards; un passe-poil rouge accompagnait le collet et dessinait les manches de sa redingote, qui, par une ouverture pratiquée à cet effet, laissait passer la poignée et la dragonne de son épée.

Le reste de son uniforme se composait d'un pantalon

gris de fer avec le passe-poil couleur sang, — en petite tenue, c'est-à-dire tel qu'il était au moment où nous le présentons à nos lecteurs; — il portait au cou la grand'croix de l'Aigle-Noir, suspendue à un cordon blanc et orange. Il était très-grand et plutôt maigre que gras; il avait les manières d'un vieux soldat, mais sans élégance aucune.

Soit affectation, soit naturellement, il avait quelque chose de la prononciation nasillarde du grand Frédéric.

Le ministre s'inclina devant le roi.

— Sire, dit-il, l'importance seule des événements m'a rappelé près de Votre Majesté; mais je vois, à mon grand regret, que le moment est mal choisi.

— Pourquoi cela, comte? demanda le roi.

— Parce qu'en me présentant chez Votre Majesté, j'ai eu l'honneur de croiser la reine dans l'antichambre, et, n'ayant pas le bonheur d'être dans les bonnes grâces de Sa Majesté...

— Je dois vous avouer, comte, qu'elle n'en est encore vis-à-vis de vous...

— Elle a tort, sire, car mon dévouement ne sépare point dans ses espérances le roi Guillaume de son auguste épouse, et l'un ne deviendra pas empereur d'Allemagne sans que l'autre en devienne impératrice.

— Rêve d'une tête folle, mon cher comte, auquel la reine Augusta a le malheur de se laisser aller, mais qui ne doit pas sortir d'un cerveau raisonnable.

— Sire, l'unité de l'Allemagne est aussi fatalement

arrêtée dans les desseins de la Providence que l'unité de l'Italie.

— Bon! dit le roi en riant, est-ce qu'il y aura une Italie tant que les Italiens n'auront ni Rome ni Venise?

— L'Italie est en train de se constituer, sire; elle s'est mise en marche en 59, et ne s'arrêtera point en route. Si elle a l'air de s'arrêter, c'est qu'elle fait une halte pour reprendre haleine. Voilà tout!

— En effet, ne lui avons-nous pas promis Venise?

— Oui, mais ce n'est pas nous qui la lui donnerons.

— Qui donc la lui donnera?

— La France, qui lui a déjà donné la Lombardie et lui a laissé prendre les duchés et Naples.

— La France! dit le roi. La France lui a laissé tout cela un peu malgré elle.

— Votre Majesté n'a-t-elle pas connaissance des nouvelles télégraphiques qui sont arrivées pendant que j'étais au palais, et qu'on m'a remises au moment où j'en sortais?

— Si fait, le discours de Sa Majesté Napoléon III, répondit le roi avec un certain embarras, c'est de cela que vous voulez parler, n'est-ce pas?

— Eh bien, sire, le discours de Sa Majesté Napoléon III, c'est la guerre, la guerre non-seulement contre l'Autriche, mais contre la France. C'est la Vénétie pour l'Italie et les provinces du Rhin pour la France.

— Vous l'avouez?

— J'avoue que, si nous donnons le temps à la France de s'armer, la question, sans être désespérée, devient

plus grave; mais, si nous tombons sur l'Autriche promptement et vigoureusement, nous serons sur la Moldau, avec trois cent mille hommes, avant que la France soit sur le Rhin avec cinquante mille.

— Comte Edmond, vous n'estimez pas les Autrichiens ce qu'ils valent; les vanteries de nos jeunes gens vous ont tourné la tête.

— Je commence par avouer à Votre Majesté que c'est une grande force pour moi que de m'appuyer sur l'opinion de l'héritier de la couronne et sur celle du prince Frédéric-Charles, et je ferai observer, en passant, à Votre Majesté, que le prince Frédéric-Charles, né le 29 juin 1801, n'est pas précisément un jeune homme; mais j'ai l'habitude, sur ces sortes de questions; de ne prendre avis que de moi-même, et c'est sans recourir à aucune opinion étrangère que je vous dis : Dans une guerre contre la Prusse, les Autrichiens doivent fatalement être battus.

— Battus! battus! fit le roi d'un air de doute, je vous ai entendu vanter leurs généraux et leurs soldats!

— Certainement.

— Eh bien, il ne me semble pas si facile que cela de vaincre de bons soldats commandés par de bons généraux.

— Ils ont de bons soldats, ils ont de bons généraux, et nous les battrons parce que nous avons une organisation et un armement supérieurs aux leurs. Lorsque j'ai déterminé Votre Majesté à faire la guerre du Sleswig, que Votre Majesté ne voulait pas...

— Si je n'eusse point voulu la guerre du Sleswig, la guerre du Sleswig n'aurait point été faite, monsieur.

— Bien entendu, sire; mais, enfin, Votre Majesté hésitait fort, elle en conviendra; j'ai eu le courage d'insister et Votre Majesté s'est rendue à mes raisons.

— Eh bien, qu'est-il résulté de bon de votre guerre contre le Sleswig ? La guerre d'Allemagne ?

— Oui, d'abord : j'aime les situations vigoureusement tranchées, c'est pourquoi je regarde la guerre d'Allemagne comme inévitable, et je vous en félicite.

— Voyons, expliquez-moi d'où vous vient cette grande confiance?

— Votre Majesté oublie que j'ai fait la campagne avec l'armée prussienne. Or, je n'ai pas fait la campagne pour le sot plaisir d'entendre le canon, de compter les morts et de coucher sur le champ de bataille, où l'on couche d'habitude fort mal, ou pour vous donner, ce qui du reste a bien sa valeur, sur la Baltique, deux ports qui vous manquaient. Non, j'ai fait la campagne pour étudier les Autrichiens; eh bien, je le répète, les Autrichiens sont en arrière sur tout : sur la discipline, sur l'armement, sur l'exercice; ils ont de mauvais fusils, de mauvais canons, de mauvaise poudre. Les Autrichiens, en combattant contre nous, qui avons excellent tout ce qu'ils ont mauvais, sont vaincus d'avance, et, les Autrichiens, vaincus, la suprématie de l'Allemagne échappée aux mains de l'Autriche tombe nécessairement aux mains de la Prusse.

— La Prusse ! la Prusse ! elle est bien taillée pour

exercer, avec dix-huit millions d'hommes, une suprématie sur soixante. Avez-vous vu la jolie figure qu'elle fait sur la carte?

— C'est justement cela; il y a trois ans que je la regarde et que j'attends le moment de la tailler sur un nouveau patron. Il fallait qu'on fût diablement pressé au congrès de Vienne pour fabriquer de pareilles monarchies. Qu'en résulte-t-il? C'est que l'Allemagne tout entière n'est que faufilée, pas même cousue. La Prusse? un grand serpent dont la tête touche à Thionville, la queue à Mémel, qui a une bosse au ventre, parce qu'elle a avalé la moitié de la Saxe; un royaume coupé en deux par un autre royaume, — le Hanovre; — si bien que vous ne pouvez pas aller chez vous sans sortir de chez vous, — Est-ce que vous ne comprenez pas, sire, qu'il vous faut le Hanovre?

— Bon! et l'Angleterre?

— L'Angleterre n'en est plus au temps de Pitt et de Cobourg. L'Angleterre, la très-humble servante de l'école de Manchester, des Gladstone, des Cobden et de leurs élèves; l'Angleterre ne soufflera pas plus mot pour le Hanovre qu'elle n'a fait pour le Danemark. — Est-ce qu'il ne vous faut pas la Saxe aussi?

— La France n'y laissera pas toucher, ne fût-ce qu'en mémoire du vieux roi, qui lui fut fidèle en 1813.

— Si nous voulons prendre le morceau trop gros, sans doute; mais, si nous nous contentons des rognures, elle fermera les yeux ou tout au moins un œil. Est-ce qu'il ne nous faut pas la Hesse, voyons?

— La Confédération ne nous abandonnera jamais toute la Hesse.

— Pourvu qu'elle nous en abandonne la moitié, c'est ce que nous demandons. — Est-ce qu'il ne nous faut pas Francfort-sur-le-Mein?

— Francfort-sur-le-Mein! la ville libre par excellence! le siége de la Diète!

— La Diète est morte du moment que la Prusse compte trente millions d'hommes au lieu de dix-huit. C'est la Prusse qui est la Diète. Seulement, au lieu de dire : *Nous voulons!* elle dira : *Je veux!*

— Nous aurons contre nous toute la Confédération, qui sera avec l'Autriche.

— Tant mieux!

— Comment, tant mieux?

— L'Autriche vaincue, la Confédération sera vaincue avec elle.

— C'est un million d'hommes que nous allons avoir sur les bras.

— Comptons.

— Quatre cent cinquante mille en Autriche.

— Soit!

— Deux cent cinquante mille que rendra la Vénétie.

— L'empereur d'Autriche est trop entêté pour donner la Vénétie avant deux ou trois batailles, s'il est victorieux, avant dix s'il est battu. Ne nous occupons donc pas de la Vénétie.

— La Bavière cent soixante mille hommes.

— Je m'en charge, de la Bavière; son roi aime trop la musique pour aimer le bruit du canon.

— Le Hanovre, vingt-cinq mille hommes.

— C'est une bouchée à avaler à notre première étape.

— La Saxe, quinze mille.

— Autre bouchée.

— Plus cent cinquante mille hommes à la Confédération.

— La Confédération n'aura même pas le temps de les armer, ses cent cinquante mille hommes; seulement, il ne faut pas perdre un instant, sire; aussi je viens vous dire : la guerre, la victoire, la suprématie de l'Allemagne avec moi; sinon, sire...

— Sinon...?

— Sinon ma démission, que je mets très-humblement aux pieds de Votre Majesté.

— Qu'avez-vous donc à la main, monsieur le comte?

— Rien, sire.

— On dirait du sang?

— Peut-être.

— C'est donc vrai, qu'on a essayé de vous assassiner en tirant sur vous deux coups de revolver?

— Cinq, sire.

— Cinq! Allons donc!

— On ne compte pas avec moi.

— Et vous n'êtes pas autrement blessé?

— Une égratignure au petit doigt.

— Et quel est votre assassin?

— Je ne sais pas son nom.

— Il a refusé de le dire ?

— Non, mais j'ai oublié de le lui demander; c'est, d'ailleurs, l'affaire du procureur général, et je ne me mêle que de mes affaires. Or, voici mes affaires, mes affaires à moi, c'est-à-dire vos affaires.

— Parlez, dit le roi, parlez.

— Demain la Chambre dissoute, après-demain la landwehr mobilisée, dans huit jours les hostilités dénoncées.

— Ou bien ? dit le roi.

— Ou bien, j'ai l'honneur de le répéter à Votre Majesté, ma démission.

Et, sans attendre la réponse du roi, le comte de Bœsewerk fit une révérence, et, selon l'étiquette, sortit à reculons du cabinet de Sa Majesté. Le roi ne dit point un mot pour retenir son ministre; mais, avant d'avoir refermé la porte, celui-ci put entendre un coup de sonnette à révolutionner tout le palais.

V

Un chasseur et son chien

Le lendemain du jour où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, vers onze heures du matin, un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, ayant l'allure d'un artiste, descendait à la gare

de Brunswick venant de Berlin, par l'express, train parti à six heures du matin de la capitale de la Prusse.

Il laissait, au wagon des bagages, sa malle et son sac de nuit enregistrés pour Hanovre, prenait seulement avec lui un petit sac du genre des sacs militaires au dos duquel étaient sanglés un album à croquis et un tabouret de paysagiste; bouclait à sa ceinture une cartouchière de chasse, et, après s'être coiffé d'un grand feutre gris, jetait sur son épaule la banderole d'un fusil à deux coups, système Lefaucheux.

Le reste de son costume était celui d'un chasseur ou d'un touriste, c'est-à-dire qu'il se composait d'une veste grise à grandes poches, d'un gilet de buffle boutonné du haut jusqu'en bas, d'un pantalon de coutil et de guêtres de cuir.

Il était suivi d'un beau chien de race épagneule complétement noir, qui justifia son nom de Fringant, en sortant lestement du box et en sautant joyeusement autour de son maître. Celui-ci, une fois hors de la gare, prit une voiture découverte, à un cheval, dans laquelle, dès qu'il eut reconnu sa destination, le chien sauta le premier et s'installa sans façon sur la banquette de devant, tandis que son maître se laissait aller sur la banquette du fond, avec la pose nonchalante de l'homme habitué à prendre ses aises partout où il les trouve; puis, de cette voix dans laquelle on peut reconnaître tout à la fois une nuance de courtoisie et de commandement, et qui dénote l'habitude d'un homme élégant parlant à ses inférieurs :

— Cocher, dit-il en excellent allemand au conducteur de la voiture, conduisez-moi au meilleur restaurant de la ville, ou tout au moins à celui dans lequel je pourrai faire le meilleur déjeuner.

Le cocher fit signe de la tête qu'il n'avait pas besoin d'autres renseignements et conduisit notre voyageur à l'hôtel d'*Angleterre*, sur la Grande-Place.

Malgré le pavé tant soit peu raboteux de la charmante petite ville de Brunswick, notre jeune homme garda sa position, à demi-couché dans la voiture, tandis que Fringant, assis gravement, les deux pattes de devant réunies à celles de derrière, se balançait de droite à gauche, gardant son équilibre à grand'peine, ne quittant point des yeux les yeux de son maître, dans lesquels il semblait vouloir lire.

Cependant, la position lui paraissait sans doute fastidieuse, car à peine la voiture fut-elle arrêtée devant l'hôtel d'*Angleterre*, que, sans attendre que le cocher vînt ouvrir la portière, il s'élança par-dessus bord et sembla, en gambadant et en sautant, inviter son maître à en faire autant.

Sans suivre complétement le conseil que son chien lui donnait, le voyageur fit une enjambée de l'intérieur à l'extérieur, laissant dans la voiture son sac et son fusil.

— Je vous garde, dit-il au cocher ; veillez sur mon bagage et attendez-moi.

Les cochers, dans tous les pays du monde, ont un instinct admirable pour distinguer les bonnes pratiques des mauvaises.

— Que Votre Excellence soit tranquille, répondit le brave homme avec un clignotement de la paupière. On y aura l'œil.

Le voyageur entra dans l'auberge, et, voyant des tables dressées dans un petit jardin, il passa de l'autre côté de la maison, et se trouva en effet dans une espèce de cour ombragée de six beaux tilleuls.

Sur une des tables était un couvert devant lequel se trouvaient deux chaises.

Fringant sauta sur la seconde chaise; son maître s'empara de celle que son chien avait laissée vacante et qui était en face du couvert.

Les deux compagnons déjeunèrent en face l'un de l'autre, et il faut avouer en faveur de l'homme que le maître eut pour le chien toutes les prévenances possibles.

Une maîtresse n'eût point été apostrophée d'une plus douce voix, ni mieux soignée pendant le repas, qui dura une heure, et durant lequel Fringant mangea de tout ce que mangea son maître, excepté du lièvre aux confitures, sous prétexte qu'en sa qualité de chien de chasse, il ne mangeait pas de gibier, et qu'en sa qualité de quadrupède, il n'aimait pas les confitures.

Le cocher, de son côté, reçut sur son siége du pain, du fromage et une demi-bouteille de vin.

Il en résulta que, cocher, maître et chien, reprirent, le déjeuner fini, chacun sa place, l'un sur le siége, les deux autres dans la voiture, en donnant des marques de la plus entière satisfaction.

— Où allons-nous, Excellence ? demanda le cocher en s'essuyant la bouche de la manche de sa veste, mais en homme disposé à aller partout où l'on voudrait.

— Je n'en sais trop rien, répondit le voyageur ; cela dépendra un peu de vous.

— Comment, de moi ?

— Oui, c'est selon que vous vous montrerez bon diable : je voudrais vous garder quelque temps.

— Un an, si vous voulez !

— Non, c'est trop.

— Un mois, alors.

— Ni un an, ni un mois ; mais un jour ou deux !

— Ce n'est pas assez ! moi qui croyais que nous allions faire un bail.

— Combien demandez-vous d'abord pour aller à Hanovre ?

— Il y a six lieues, vous savez ?

— Quatre et demie, vous voulez dire.

— Oui, mais toujours monter et descendre.

— Une route unie comme un billard.

— Il n'y a pas moyen de vous mettre dedans, dit le cocher en riant.

— Si fait, il y en a un.

— Lequel ?

— C'est d'être honnête homme.

— Ah ! ça, c'est un nouveau point de vue.

— Que tu n'avais pas encore examiné, à ce qu'il paraît, hein ?

— Eh bien, voyons, faites votre prix vous-même.

— Cela vaut quatre florins.

— Sans compter l'heure passée à notre retour de la gare et au déjeuner?

— C'est trop juste.

— Et le pourboire?

— A ma discrétion.

— Ça y est; je ne sais pourquoi, mais je me fie à vous, moi!

— Seulement, si je te garde plus de huit jours, ce sera trois florins et demi par jour sans pourboire, alors.

— Je ne puis admettre une pareille condition

— Pourquoi donc?

— Ce serait vous priver sans aucune raison, lorsque j'aurai la douleur de vous quitter, du plaisir de m'être agréable.

—Le diable m'emporte! on dirait que tu as de l'esprit.

— J'en ai tant, que je parais bête quand je veux en avoir l'air.

— C'est très-fort, ce que tu viens de dire là. — D'où es-tu?

— De Sachsen-Hausen.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Sachsen-Hausen?

— Un faubourg de Francfort.

— Ah! oui, oui, une colonie saxonne du temps de Charlemagne.

— Justement; vous savez cela, vous?

— Je sais aussi que vous êtes de braves gens, quelque chose comme les Auvergnats de l'Allemagne. Nous ferons nos comptes en nous quittant.

— Cela me va encore mieux comme ça.

— Ton nom ?

— Lenhart.

— Eh bien, en route, Lenhart !

La voiture partit, fendant une foule de curieux assemblés autour d'elle, comme c'est l'habitude dans les villes de province.

On arriva en un instant au bout de la rue donnant sur la plaine. La journée était splendide, les arbres venaient de faire éclater leurs bourgeons et de revêtir leurs premières feuilles.

La terre avait mis sa robe verte et il s'élevait, des nombreuses prairies semées à gauche et à droite de la route, comme une vapeur composée des premières brises du printemps et des premières émanations des fleurs ; les oiseaux, accouplés deux par deux, volaient d'arbre en arbre pour porter la nourriture à leurs petits, et, tandis que la femelle s'occupait de ce soin maternel, le mâle, perché sur une branche voisine du nid, égrenait dans l'air les premières notes du chant d'amour, au bruit duquel s'éveille la nature.

De temps en temps, une alouette s'élevait au-dessus des premiers épis, montait verticalement, s'arrêtait quelques secondes au sommet d'une pyramide d'harmonie, puis se laissait tomber en pliant ses ailes, qu'elle ne rouvrait qu'au moment de toucher la terre.

A l'aspect de ce magnifique pays, le voyageur s'était écrié :

— Ah! mais il doit y avoir ici des chasses superbes, dis donc?

— Oui; seulement, elles sont gardées, avait répondu le cocher.

— Tant mieux! avait répondu le voyageur; il n'y aura que plus de gibier.

En effet, à peine avait-on marché la valeur d'un kilomètre hors de la ville, que Fringant, qui avait donné de fréquentes marques d'impatience, sauta à bas de la voiture, entra dans une pièce de trèfle et tomba en arrêt.

— Dois-je marcher ou faut-il attendre? demanda le cocher voyant le voyageur armer son fusil.

— Fais quelques pas, dit le voyageur. — La!... — bien!... — Maintenant, arrête en t'approchant autant que possible du champ de trèfle.

Le voyageur, debout dans la voiture, le fusil à la main, se trouvait à trente pas de Frigant.

Le cocher regardait la chose avec tout l'intérêt que j'ai vu d'habitude les cochers accorder à de pareilles scènes; l'intérêt qui va jusqu'à les mettre constamment du parti des chasseurs contre les propriétaires et les gardes champêtres.

— Ah! dit-il, vous avez là un crâne chien!

— Oui, pas mauvais.

— Que peut-il arrêter comme ça, votre chien?

— Un lièvre.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr; si c'était de la plume, il remuerait la queue. Et, tiens.

En effet, en ce moment, un grand levraut prit sa course à trois pas du chien, essayant de se courber sous le trèfle.

— S.... mille tonnerres ! tirez donc, mais tirez donc ! cria le Francfortois.

— Tu es bien pressé, dit le jeune homme ; attends.

Et il fit feu. Le lièvre exécuta une cabriole dans laquelle il montra son ventre blanc et retomba sur le dos.

Lenhart voulut sauter à bas de la voiture.

— Eh bien, lui demanda le chasseur, où vas-tu ?

— Chercher le lièvre, donc.

— Ne bouge pas, au contraire.

— En effet, fit Lenhart étonné.

Fringant n'avait pas bougé et tenait son arrêt plus ferme que jamais.

— Je m'étais trompé, dit le chasseur, ce n'était pas un lièvre que Fringant arrêtait.

— Qu'était-ce donc ? demanda Lenhart.

— C'étaient deux lièvres.

— Ah ! ma foi, oui !

Cette exclamation était arrachée au brave cocher par la vue d'un second lièvre, qui déboulait à son tour et qui, arrêté net dans sa course, allait se coucher près du premier.

— Maintenant, on peut les aller ramasser ? demanda Lenhart.

— Ce n'est pas la peine, répondit le voyageur, Fringant va les apporter.

En effet, Fringant, qui s'était emparé du dernier tué, l'apporta à son maître, et, après celui-là, s'en alla chercher l'autre.

— Mets cela sur ton siége, dit le voyageur au cocher, et en route!

Un quart de lieue plus loin, Fringant tomba en arrêt de nouveau.

Lenhart arrêta sa voiture de lui-même et juste à l'endroit où elle devait être arrêtée.

— Ah! dit-il, c'est de la plume cette fois, votre chien remue la queue!

Non-seulement Fringant remuait la queue, mais d'un mouvement rapide de tête, jetant un regard de côté à son maître, semblait lui donner une indication particulière.

— Oui, oui, c'est non-seulement de la plume, mais encore de la plume dorée. Qu'est-ce que cela veut dire, de la plume dorée?

Lenhart secoua la tête.

— Il n'y a pas de faisan de ces côtés-ci, dit-il.

— Allons donc, prophète de malheur, du moment que Fringant dit que c'est un faisan, c'est un faisan. — N'est-ce pas, Fringant?

Fringant fit un de ces mouvements de tête que nous avons indiqués et qui avaient fixé son maître sur la qualité de l'animal qu'il arrêtait.

— Tu vois bien, dit le voyageur, à la façon dont il tient l'arrêt, que c'est un faisan. Une perdrix serait déjà partie. Il y a bien quelques faisanderies aux environs, que diable!

— Il y a le château et le parc de M. de Rézé, l'ambassadeur de France; mais château et faisanderie sont au moins à deux lieues d'ici.

— Eh bien, le drôle aura été au gagnage, et la preuve, la voilà!

En effet, sur le mot *gagnage*, un magnifique faisan s'était envolé en coquetant; mais il n'était pas à la hauteur de quatre mètres, qu'un coup de fusil lui brisait les deux ailes et le précipitait au milieu d'un roncier, dans lequel il disparut.

— Apporte, Fringant! apporte! dit le voyageur sans se préoccuper autrement du faisan tué, et en rechargeant son fusil.

— Heu! s'écria tout à coup Lenhart, en voilà une sévère! Vous avez tué un faisan, et votre chien rapporte un lapin.

— Comment! tu ne comprends pas? dit le chasseur éclatant de rire.

— Non, le diable m'emporte!

— J'ai tué un faisan, c'est bien! mais, dans le même roncier, il y avait un lapin. Fringant, qui était venu pour le faisan, n'a pas eu l'air de s'occuper du lapin, qui s'est laissé prendre à la ruse; en passant près de l'imbécile, il l'a « gueulleté », et il me l'apporte, bien sûr de retrouver le faisan à un autre voyage.

Le lapin à peine déposé près du marchepied de la voiture, le chien retourna dans le roncier, et, cinq secondes après, il rapportait le faisan.

— Mets cela avec les deux lièvres, dit le voyageur,

et en route ! Je crois que nous en avons assez pour le moment.

Et, en effet, à cinq cents pas, on voyait derrière un petit monticule poindre la casquette du garde-chasse.

— Ton cheval va-t-il bien, Lenhart? demanda le voyageur.

— Qu'il aille bien ou mal, répondit Lenhart, je n'ai garde de vous laisser prendre comme braconnier : c'est trop amusant, de voyager comme cela.

— Tu es amateur de chasse, à ce qu'il paraît?

— C'est-à-dire que je braconne par-ci, par-là, mais je ne suis pas de votre force. Sacrédié ! quel toutou vous avez là. — Ah ! ah ! voilà le garde qui nous fait signe de l'attendre ; je crois que c'est le moment de lui dire bonsoir.

Et, en effet, de toute la force de ses poumons, il lui cria : *Gute nacht !* en mettant son cheval au galop.

Une lieue plus loin, Fringant tomba en arrêt sur une compagnie de perdreaux ; mais, comme ils étaient trop jeunes pour valoir quelque chose par eux-mêmes, et qu'en tuant le père et la mère, c'était condamner les enfants à la mort, Fringant fut rappelé, et, cette fois, en véritable chasseur qu'il était, le voyageur fit grâce entière.

On fit deux lieues sans rien voir.

On approchait déjà de la ville, lorsqu'un lièvre se leva d'effroi à cinquante ou soixante mètres de la voiture.

—Ah ! dit Lenhart, en voilà un qui a été bien inspiré!

— C'est selon, répondit le chasseur.

— Vous ne comptez pas le tuer à cette distance, je suppose ?

— Lenhart! Lenhart! toi qui te vantes d'être braconnier, faut-il donc t'apprendre, que, pour un bon chasseur et un bon fusil il n'y a pas de distance.

— Vous le tueriez d'ici, vous ?

— Tu vas voir.

Le chasseur glissa deux cartouches chargées à balle dans son fusil à la place des deux cartouches chargées à plomb qui s'y trouvaient.

— Connais-tu les mœurs des lièvres ? demanda-t-il à Lenhart.

— Mais oui, je crois, autant qu'on peut connaître les mœurs d'un animal dont on ne parle pas la langue.

— Eh bien, je vais t'apprendre ceci, Lenhart : tout lièvre qui se lève d'effroi, et qui n'est pas poursuivi s'arrête au bout d'une cinquantaine de pas pour regarder autour de lui et faire sa toilette. Tiens !

Et, en effet, le lièvre, parvenu à la distance de cent vingt pas à peu près de la voiture, s'arrêta, s'assit sur son derrière, et commença à se débarbouiller avec ses pattes de devant. Ce moment de coquetterie prédit par le voyageur perdit le pauvre animal. Le coup partit presqu'en même temps que le fusil s'appuyait à l'épaule. Le lièvre fit un bond de trois pieds et tomba raide mort.

— Pardon, monsieur, dit Lenhart, si l'on fait la

guerre, comme on dit qu'on va la faire, pour qui serez-vous ?

— Il est probable que je ne serai ni pour l'Autriche ni pour la Prusse, mais pour la France, attendu que je suis Français.

— Pourvu que vous ne soyez pas pour ces gueux de Prussiens, c'est tout ce que je vous demande ; mais, si vous voulez être contre eux, mille tonnerres ! je vous ferai une proposition.

— Laquelle ?

— C'est de vous faire faire la guerre en voiture et gratis.

— Merci, mon ami, ce n'est pas de refus ; si je faisais la guerre, c'est peut-être comme cela que je la ferais. J'ai toujours rêvé de faire la guerre en voiture.

— Eh bien, voilà justement le cheval et la voiture qu'il vous faut ! Le cheval, je ne peux pas vous dire au juste quel âge il a, attendu que, quand je l'ai acheté, il y a quelque dix ans, il était hors d'âge. Mais, avec lui, voyez-vous, je partirais pour faire la guerre de trente ans, sans inquiétude, certain qu'il me conduirait jusqu'au bout ; quant à la voiture, vous pouvez vous assurer qu'elle est toute neuve. Il y a trois ans que j'ai fait façonner les brancards ; un an que j'y ai fait mettre une autre paire de roues et un essieu ; six mois enfin que j'ai fait changer la caisse.

— Nous avons en France une histoire comme celle-là, répliqua le voyageur, c'est l'histoire du couteau de Janot : on y a mis une autre lame, puis un autre manche ; mais c'est toujours le même couteau.

— Eh! monsieur, dit philosophiquement Lenhart, il y a des couteaux de Janot dans tous les pays.

— Et des Janots aussi, mon brave, répondit le chasseur.

— En tout cas, faites mettre des canons neufs à votre fusil, donnez-moi les vieux. Par ma foi! voilà votre chien avec le lièvre qui a la balle en pleine poitrine.

Puis, prenant le mort par les oreilles:

— Rejoins les autres, muscadin, lui dit-il, voilà ce que c'est que de faire sa toilette intempestivement. Ah! monsieur! ne vous battez pas contre les Prussiens, si vous voulez; mais s.... mille tonnerres! ne vous battez pas pour eux!...

— Oh! quant à cela, sois tranquille. Si je me bats, ce sera contre eux, et peut-être même n'attendrai-je pas que les hostilités soient dénoncées.

— En ce cas, hourra contre les Prussiens! Mort aux Prussiens! s'écria Lenhart en cinglant d'un violent coup de fouet son cheval, lequel, comme pour justifier l'éloge que l'on avait fait de lui, prit le galop, et, surexcité par les coups de lanière et les imprécations de son maître, traversa comme un trait le faubourg et les deux rues de Hanovre qui conduisent à la grande place où s'élève la statue équestre du roi Ernest-Auguste, et ne s'arrêta qu'à la porte de l'hôtel *Royal*.

VI

Bénédict Turpin

Ce n'était pas, comme on le comprend bien, la première visite que le Francfortois Lenhart, établi à Brunswick comme loueur de voitures, faisait au propriétaire de l'hôtel *Royal*. Plus d'une fois, les touristes, soit Anglais, soit Français, avaient eu l'idée de faire de la même façon que Bénédict la route charmante qui se déroule de Brunswick à Hanovre, et Lenhart, venant en aide à l'exécution de cette idée, et mettant ses véhicules à leur disposition, les avait fait conduire ou conduits lui-même à leur destination. Maître Lenhart et maître Stéphan, étaient donc, toute proportion gardée, aussi bons amis que pouvait le permettre la différence des rangs.

Lenhart, admirablement reçu, comme d'habitude, par Stéphan, — c'était le nom du propriétaire de l'hôtel *Royal*, — commença par le tirer à part, et, pour lui donner une idée de l'importance de l'hôte qu'il lui amenait, par lui annoncer que son voyageur, ennemi mortel des Prussiens, venait, dans la prévision de la prochaine guerre, offrir au roi de Hanovre un fusil qui ne manquait jamais son coup. Et, comme preuve de ce qu'il avançait, il lui glissa dans le plus grand secret les trois lièvres, le faisan et le lapin, résultat

de la chasse exécutée sur la route de Brunswick à Hanovre.

Nous disons dans le plus grand secret, attendu que, la chasse étant fermée et les peines les plus sévères étant portées contre ceux qui transgressaient la loi, son voyageur se trouvait tout simplement sous le coup de cinq ou six jours de prison et de deux ou trois cents francs d'amende.

Maître Stéphan écouta avec un vif intérêt ce que lui contait Lenhart; cet intérêt monta jusqu'à l'admiration lorsque celui-ci lui fit voir le lièvre tué à balle franche, et tué à cent vingt pas.

— Mais ce n'est pas tout, lui dit Lenhart; — car ce n'était pas ce beau coup de fusil qui causait sa plus vive admiration, c'était la démonstration qui l'avait précédé; — mais ce n'est pas le tout, vous qui êtes aubergiste, et à qui, par conséquent, il passe tant de lièvres entre les mains, connaissez-vous les mœurs des lièvres, leurs habitudes, leurs coutumes?

— Ma foi, non, répondit Stéphan, attendu qu'on me les apporte toujours morts, et qu'arrivés à ce point-là, ils n'ont plus qu'une coutume, c'est celle d'être mangés, soit en civet à la sauce au vin, soit rôtis avec des pruneaux ou des confitures.

— Eh bien, lui, il les connaît. Il m'a dit mot pour mot ce qu'allait faire ce lièvre-là, et comment il le tuerait, et tout s'est passé comme il l'a dit.

— De quel pays est-il, votre voyageur?

— Il se dit Français, mais je n'en crois rien : je ne

l'ai pas entendu se vanter une seule fois; d'ailleurs, parle trop bien allemand pour un Français. Mais, tenez, le voilà qui vous appelle.

Maître Stéphan se hâta de déposer le gibier dans l'office, soin qui, chez un hôte bien entendu, passe avant tous les autres; puis il se rendit à l'invitation.

Il trouva son voyageur causant avec un officier anglais de la maison du roi, et parlant avec lui l'anglais avec la même perfection qu'il avait parlé l'allemand avec Lenhart.

En apercevant Stéphan, il se tourna à demi de son côté.

— Mon cher hôte, lui dit-il en allemand, voici le colonel Anderson qui a la bonté de me répondre à la moitié d'une question que je lui fais, et qui m'assure que vous voudrez bien répondre à l'autre.

— Je ferai de mon mieux, Excellence, lorsque vous m'aurez fait l'honneur de me l'adresser.

— J'ai demandé à monsieur, — et le voyageur salua l'officier anglais, — le titre du principal journal du royaume, et il m'a répondu qu'il s'appelait la *Nouvelle Gazette de Hanovre*. Après quoi, je lui ai demandé le nom de son rédacteur en chef, et c'est pour cela qu'il m'a renvoyé à vous.

— Attendez donc, attendez donc, Excellence... Mais le rédacteur en chef de la *Gazette de Hanovre*... voyons! voyons! voyons! c'est M. Bodemeyer, un grand mince, avec toute sa barbe, n'est-ce pas?

— Je ne le connais point physiquement; je désire

savoir son nom et son adresse, afin de lui envoyer ma carte.

— Son adresse? Je n'en connais pas d'autre que celle du journal : rue des Parques.

— C'est tout ce qu'il me faut, mon cher hôte.

— Attendez donc, dit Stéphan en interrogeant des yeux le coucou. Dînez-vous à la table d'hôte?

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— La table d'hôte est à cinq heures, M. Bodemeyer est un de nos habitués; dans une demi-heure, il sera ici.

— Raison de plus pour qu'il ait ma carte auparavant.

Et, tirant une carte de sa poche, au-dessus de ces mots : *Bénédict Turpin, peintre,* il écrivit :

« A Monsieur Bodemeyer, rédacteur en chef de la *Gazette de Hanovre.* »

Puis, appelant le commissionnaire de l'hôtel, sous la promesse que la carte serait remise dans dix minutes, il tira un florin de sa poche et le lui donna.

A peine le commissionnaire fut-il parti, que Stéphan prit Bénédict à part.

— Excellence, lui dit-il, veuillez d'abord m'excuser si je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

— Allez toujours.

— Mais il me semble que, si vous envoyez votre carte à M. Bodemeyer, c'est que vous avez quelque chose de particulier à lui dire?

— Certainement.

— Eh bien, alors, ne vaudrait-il pas mieux profiter de ce beau gibier que Votre Excellence vient de rapporter, mettre une table dans un cabinet et vous servir un dîner à part ?

— Vous avez, par ma foi, raison, et je n'ai besoin que de prendre un seul avis pour vous répondre.

Allant alors au colonel Anderson :

— Colonel, lui dit-il, notre hôte vient de me suggérer une idée qui me paraîtra excellente du moment que vous l'aurez approuvée : c'est que vous me fassiez aujourd'hui l'honneur de dîner avec M. Bodemeyer et moi. Stéphan prétend qu'il va nous faire un dîner merveilleux, rafraîchi par les meilleurs vins d'Allemagne et de Hongrie, dans une chambre à part où nous pourrons causer tout à notre aise. Or, il y a cinq ou six mois que j'ai quitté la France, et, par conséquent, cinq ou six mois que je n'ai causé. En France, on cause ; en Angleterre, on parle ; en Allemagne, on rêve. Faisons un petit dîner où nous causerons, parlerons et rêverons. Je sais bien que je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté ; mais, à cent cinquante lieues de l'Angleterre, l'étiquette se relâche, et j'ai espéré que, m'ayant déjà rendu, sans me connaître, le service de me donner un renseignement, vous voudrez bien accepter mon dîner, lorsque je vous aurai dit qui je suis. — Voici ma carte. Carte d'artiste ! sans blason ni couronne, avec la simple croix de la Légion d'honneur.— Véritable carte de prolétaire, dont le seul titre est d'être l'élève de deux hommes de grand talent.

Le colonel prit la carte en s'inclinant.

— J'ajouterai, monsieur le colonel, continua Bénédict d'un ton plus grave, que j'aurai probablement, demain ou après-demain, un service sérieux à vous demander, et que, d'ici là, je ne serais pas fâché de vous prouver que je mérite l'honneur que je vous prie de m'accorder.

— Monsieur, répondit avec une courtoisie tout anglaise, c'est-à-dire mêlée d'une certaine raideur, le colonel Anderson, l'espérance que vous voulez bien me donner d'avoir un service à vous rendre, me détermine à accepter votre invitation.

— Si cependant vous avez des raisons de ne pas dîner avec M. Bodemeyer...

— Je n'ai aucune raison pour ne pas dîner avec M. Bodemeyer ; j'ai mille raisons, au contraire, pour dîner avec vous, et j'espère que vous me permettrez de mettre au premier rang la sympathie que j'éprouve pour votre personne.

Bénédict salua.

— Maintenant que vous avez accepté, colonel, dit-il, et qu'à votre exemple M. Bodemeyer acceptera probablement, mon devoir est de vous faire dîner le moins mal possible. Permettez-moi donc de veiller aux préparatifs de notre repas et d'échanger avec le chef quelques mots de la plus haute importance.

Les deux hommes se saluèrent. Le colonel Anderson prit le chemin du salon de conversation, et Bénédict Turpin la route de l'office.

Bénédict Turpin était un composé de plusieurs hommes, et nous dirons presque de plusieurs tempéraments. C'était à la fois un grand artiste et un brave garçon, ayant tout ensemble, chose rare, la couleur et l'exécution, le respect de la nature et la religion de l'idéal.

Il en résultait que, de quelque façon qu'il eût à peindre un sujet, soit que ce sujet représentât les beaux chênes de la forêt de Fontainebleau ou les splendides pins de la villa Panfili à Rome; soit qu'il retraçât un café turc comme Decamps ou une escarmouche comme Bérenger, arbres, terrains, hommes, chevaux se présentaient toujours à lui sous leur aspect poétique.

Maître de sa fortune à l'âge où, d'habitude, on ignore l'art de la diriger, il avait, lui, au contraire, admirablement réglé cette fortune modeste, mais suffisante à un artiste : douze mille livres de rente. — Convaincu de cet axiome que l'homme double sa vie en apprenant une langue étrangère, il avait quadruplé la sienne en passant un an en Angleterre, un an en Allemagne, un an en Espagne et un an en Italie.

A dix-huit ans, plus la langue de Rousseau, il parlait celle de Milton, celle de Goethe, celle de Calderon et celle de Dante.

De dix-huit à vingt ans, il acheva cette éducation philologique dans laquelle il obtint une véritable supériorité.

Cette facilité pour les langues, qu'il tenait d'une

grande faculté musicale, lui avait fait donner ce qu'il appelait ses moments perdus au grec et au latin, ces deux langues aïeules sans lesquelles une éducation ne repose sur aucune base solide.

Il était arrivé, par la lecture des poëtes et des prosateurs antérieurs à Jésus-Christ, à se passionner pour l'histoire antique, qu'il connaissait de ses surfaces anecdotiques à ses profondeurs les plus reculées.

Entraîné par le merveilleux, il avait étudié les sciences occultes, la cabale, les mystères orphiques, la chiromancie et enfin la chirognomonie, c'est-à-dire la science moderne des d'Arpentigny et des Desbarolles, qui avaient été non-seulement ses deux maîtres, mais encore ses deux amis.

Les exercices du corps, même les plus vulgaires, au milieu de cette éducation sérieuse, avaient pris une place que des dispositions naturelles à toute gymnastique leur avaient permis de remplir rapidement.

Peut-être eût-on pu craindre que ces exercices n'empiétassent sur des études plus sérieuses et plus nécessaires. Il n'en était rien.

Bénédict, qui, en se jouant, en était arrivé à être de première force à l'escrime, au pistolet, au bâton, à la savate, à la paume, au billard, enfin à tous les jeux qui nécessitent l'union de la force, de l'intelligence et de l'adresse, joignait à tout cela un charmant esprit naturel, une élégance parfaite, une certaine ressemblance dans l'allure avec les peintres porte-épée du XVIIe siècle, un courage à toute épreuve, la raillerie du danger au

milieu des dangers mêmes ; et, doué de ces avantages, Bénédict faisait déjà, à vingt ans, le jeune homme remarquable qui promettait d'être à trente ans un homme de génie.

Ce fut alors que la France décida, conjointement avec l'Angleterre, son expédition de Chine. Bénédict, qui ne connaissait encore que l'Europe, jugea que le moment était venu pour lui de faire connaissance avec les autres parties du monde.

Il demanda à être attaché comme dessinateur à l'état-major de l'armée ; il obtint facilement cette faveur. Seulement, combattu par ses entraînements de soldat et ses études d'artiste, on le vit plus souvent le fusil à l'épaule que le crayon à la main. Ce fut ainsi qu'il força avec l'avant-garde anglo-française la barre du fleuve Peiko et entra un des premiers à Péking, dans le palais de l'empereur.

Étant de ceux qui savaient la valeur des choses, possédant d'ailleurs une certaine fortune, et ayant emporté avec lui quatre années de ses revenus, il put acheter aux soldats, qui les donnaient pour rien, des merveilles de goût, d'art et de curiosité.

Tandis qu'il était encore à Péking, d'où il envoya deux tableaux pour l'Exposition, il atteignit sa vingt et unième année.

Un camarade tira à la conscription pour lui, prit un numéro assez élevé pour le délivrer à tout jamais de la crainte du service militaire.

Ayant vu tout ce qu'il voulait voir de la Chine, il re-

vint par Java, fut attaqué par des pirates malais au détroit de Malacca, combattit contre eux avec la rage que donnent ces sortes d'adversaires, en fit pour son compte un massacre atroce, grâce à deux excellentes carabines-revolvers qu'il n'avait qu'à décharger l'une après l'autre sur les assaillants; alla passer un mois à Chandernagor, chassa dans les jungles du Bengale le tigre et la panthère avec les plus ardents et les plus braves chasseurs de panthères et de tigres; et s'arrêta à Ceylan avec l'ambition d'y chasser l'éléphant jusqu'à ce qu'il y fît coup double sur deux éléphants.

Quinze jours après son arrivée, ce vœu était satisfait.

Il quitta Ceylan aussitôt, rencontra à Djeddah le fameux chasseur Vayssières, qui, depuis dix ans, vivait du produit des peaux de tigres et de lions qu'il tuait en Nubie et des défenses d'éléphants qu'il tuait en Abyssynie. Il partit en sa compagnie pour l'Abyssinie, chassa avec lui le lion et le tigre, revint par le Caire, Alexandrie et Malte à Paris, où il rapporta des merveilles en étoffes, en meubles, en bijoux, en croquis, en dessins; se créa un des appartements les plus artistiques de Paris, et en mit la clef dans sa poche, laissant deux tableaux pour la première Exposition.

Depuis longtemps, Bénédict désirait voir la Russie : il partit pour Saint-Pétersbourg. Dans la saison des neiges, il chassa l'ours et le loup, descendit le Volga jusqu'à Kasan, traversant les steppes Kirghises et chassant avec le faucon chez le prince Tumaine; revint par les steppes Nogaïs, visita Kisslar, Derbend, Bakou,

Tiflis, Constantinople et Athènes; fit des courses à Marathon, à Thèbes, à Salamine, à Argos, à Corinthe; revint par Messine, Palerme, Tunis, Constantine, Alger, Tétuan, Tanger, Gibraltar, Lisbonne, Bordeaux, et trouva la Légion d'honneur en arrivant chez lui.

Enfin, en 1865, après s'être fait donner des lettres pour tous les peintres remarquables de l'Allemagne, après avoir visité Bruxelles, Anvers, Amsterdam, Munich, Vienne, Dresde, il se trouvait à Berlin, comme nous l'avons vu, lors de l'émeute sur la promenade des Tilleuls, et y avait soutenu l'honneur de la France, ainsi que nous l'avons dit encore, bravant, comme toujours, le danger, et comme toujours se tirant du danger avec cet insolent bonheur qui ferait croire à la fatalité.

Lorsque les coups de pistolet tirés sur M. de Bœsewerk avaient attiré l'attention d'un autre côté, il avait battu en retraite et s'était réfugié à l'ambassade de France, à laquelle il était très-spécialement recommandé. Là, il avait appris une dernière nouvelle, c'est-à-dire la démonstration qui avait eu lieu sous les fenêtres du premier ministre, démonstration qui avait pour but de protester contre l'assassinat dont avait failli être victime M. de Bœsewerk.

Quant au meurtrier, la dernière chose qu'on avait apprise sur son compte, après son interrogatoire, qui avait eu lieu de onze heures à minuit, c'est qu'il se nommait Blind, et qu'il était le fils d'un proscrit de 1848 portant le même nom.

A cinq heures et demie du matin, Bénédict, accompagné du chancelier de la légation, était arrivé à la gare, y avait pris son billet pour Hanovre; il était parti sans accident, et le chancelier était retourné à l'ambassade pour y rendre compte de son départ.

Nous l'avons vu arriver à Brunswick, et nous l'avons constamment suivi de l'hôtel d'*Angleterre* à l'hôtel *Royal*.

Toute cette longue digression, qui a eu pour but de montrer Bénédict sous l'aspect d'un homme supérieur, aura ceci pour résultat : c'est qu'on ne s'étonnera pas que la cuisine fût un des talents de notre voyageur.

Tout homme de génie est gourmet.

Et cependant, c'était l'homme qui savait le mieux se passer du nécessaire, lorsqu'il était impossible de se le procurer. Il supportait la soif sans émettre une plainte lorsqu'il voyageait dans le désert d'Amour; il supportait la faim sans proférer un murmure lorsqu'il voyageait au milieu des steppes Nogaïs.

Mais, au milieu d'un pays civilisé où l'on trouvait tout ce que l'on pouvait désirer en nourriture, Bénédict regardait comme un crime de lèse-gastronomie de ne pas offrir à ses convives, c'est-à-dire aux hommes du bonheur desquels il s'était chargé, comme dit Brillat-Savarin, pendant deux heures, tout ce qu'on pouvait désirer de plus fin et de meilleur en vins, viandes, légumes, etc.

Les dernières instructions venaient d'être données

par Bénédict au chef, lorsqu'on vint lui annoncer que l'on voyait M. Bodemeyer s'avancer du fond de la place vers l'hôtel *Royal*. Il n'avait donc pas de temps à perdre, s'il voulait le recevoir sur le seuil de l'hôtel, comme il en avait manifesté l'intention.

Bénédict ne fit qu'un bond et arriva sur la porte au moment où M. Bodemeyer avait encore une vingtaine de pas à faire pour atteindre l'hôtel. Il tenait à la main la carte que lui avait envoyée Bénédict, et la regardait de temps en temps, paraissant fort intrigué de ce que pouvait lui vouloir un peintre français.

VII

Comment Bénédict Turpin fit annoncer par la Gazette de Hanovre son arrivée dans la capitale de Sa Majesté Georges V.

Nous avons, nous autres habitants de cette Gaule qui donna tant de besogne à César, une personnalité si intense, une physionomie si personnelle, que, si loin de notre pays que l'on nous rencontre, soit à pied, soit à cheval, soit en mouvement, soit au repos, celui qui nous rencontre s'écrie tout d'abord :

— Tiens ! voilà un Français !

Je me rappelle avoir passé, il y a sept ou huit ans, à Mannheim, ville où, jusqu'à cinq heures du soir, on ne rencontre pas âme vivante dans les rues. Je me rappelle m'être perdu, et, cherchant quelqu'un à qui demander mon chemin, avoir avisé un monsieur en

robe de chambre, fumant son cigare à une fenêtre du rez-de-chaussée.

Il y avait bien deux ou trois cents pas de l'endroit où j'étais à cette fenêtre, ce qui était une course pour un homme déjà fatigué. Mais, ayant jeté les yeux autour de moi et n'ayant vu de tous côtés qu'une solitude profonde, je me décidai à aller chercher mon renseignement au seul poteau qui pouvait me le donner. J'étais d'un côté de la rue et lui de l'autre, je la coupai diagonalement pour aller à lui; au fur et à mesure que j'approchais, je distinguais les traits de son visage.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans. Du moment où j'étais entré dans la rue, son regard s'était fixé sur moi comme le mien sur lui. A mesure que j'avançais, un sourire se dessinait sur sa physionomie, si franchement accentuée, que, de mon côté, je ne pus m'empêcher de sourire.

Arrivé à la portée de la voix, j'ouvris la bouche pour le prier de m'enseigner ma route; mais, avant que j'eusse eu le temps de prononcer une syllabe :

— Inutile, dit-il, je suis Français comme vous et n'en sais pas plus que vous.

Puis, rentrant dans sa chambre, il sonna. Un domestique parut.

— Tu parles français? lui dit-il.

— Oui, Excellence.

— Eh bien, monsieur est perdu, indique-lui son chemin.

Je dis au domestique ce que je désirais, il me donna

tous les renseignements qui m'étaient nécessaires.

Lorsqu'il eut fini, et qu'après avoir remercié le domestique, j'allais remercier mon compatriote :

— Pardon, me dit-il; êtes-vous engagé quelque part?

— Nulle part.

— Où comptez-vous dîner?

— A table d'hôte.

— Est-ce qu'il y a des Français à votre hôtel?

— Pas un.

— Eh bien, dînons ensemble.

— Où?

— Je n'en sais rien, où vous voudrez; mais dînons ensemble. — Jean, dites à mon oncle que j'ai rencontré un compatriote, et que je dîne avec lui.

Puis, sautant par la fenêtre :

— Je suis arrivé d'hier, dit-il, et, à coup sûr, sans vous j'étais mort d'ennui ce soir.

Nous allâmes dîner ensemble, et, parmi mes bons souvenirs, j'ai celui d'avoir sauvé la vie à un homme attaqué du spleen allemand, qui a cette supériorité sur le spleen anglais, de respecter les naturels et de n'attaquer que les étrangers.

Lui et moi, nous nous étions reconnus tous deux pour Français avant d'avoir dit un mot.

Il en fut de même pour Bénédict; à peine M. Bodemeyer l'eut-il aperçu, qu'il lui adressa un gracieux sourire et vint à lui la main tendue.

Bénédict, en voyant cette démonstration, fit les trois

quarts du chemin. Les deux hommes échangèrent les politesses d'usage; puis, en sa qualité de journaliste, M. Bodemeyer, avide de nouvelles, demanda à Bénédict d'où il venait.

Quand il apprit que notre peintre n'avait quitté Berlin qu'à six heures du matin, il fallut qu'il lui racontât toute l'émeute de la veille, que l'on ne connaissait que par le télégraphe seulement, ainsi que la tentative d'assassinat sur le comte Edmond.

Quoique la chose se fût passée à vingt pas à peine de Bénédict, il n'en savait que ce qu'en savait tout le monde : il avait entendu les cinq coups de revolver, il avait vu deux hommes lutter et rouler en même temps sur la poussière; puis un seul se relever et livrer l'autre aux officiers prussiens. C'était en ce moment que, craignant que l'attention publique, si heureusement détournée, ne se réveillât contre lui, il s'était élancé dans l'intérieur du café, en était sorti par l'autre façade donnant sur la rue de Behren, et avait gagné l'ambassade de France.

Il savait de plus, nous l'avons dit, que le meurtrier avait été interrogé, qu'il avait écrasé le comte sous les accusations les plus terribles; mais ces accusations dans la bouche du fils d'un proscrit de 1848 n'avaient point le prix qu'elles eussent eu dans la bouche d'un autre.

— Eh bien, répliqua M. Bodemeyer, nous sommes un peu plus avancés que vous; les dépêches de huit heures du matin sont arrivées. Blind avait un petit

canif avec la lame duquel il s'est coupé la gorge à plusieurs reprises ; le médecin appelé l'a pansé et a déclaré les blessures légères. Mais, ajouta-t-il, voilà la *Gazette de la Croix* qui va arriver, et, comme elle a paru aujourd'hui même, à huit heures, nous aurons des nouvelles de la nuit.

En ce moment, justement les porteurs criaient en courant dans la rue : *Kreutz Zeitung !* et c'était à qui les appellerait de tous côtés. Hanovre était presque aussi agité que Berlin l'était la veille. Le pauvre petit royaume se sentait à moitié déjà dans la gueule du serpent.

Bénédict fit un signe et un des porteurs accourut lui donner, moyennant trois kreutzers, un exemplaire du *Journal de la Croix.*

— A propos, dit-il au rédacteur en chef de la *Nouvelle Gazette de Hanovre,* vous savez que vous dinez avec moi et le colonel Anderson, que nous avons une chambre à part, ce qui fait que nous pourrons causer politique tant que nous voudrons. D'ailleurs, le service que j'ai à solliciter de vous n'est pas de ceux qu'on peut demander à table d'hôte.

En ce moment, le colonel Anderson s'approcha. Il avait déjà jeté les yeux sur son journal ; Bodemeyer et lui se connaissaient de vue pour manger à la même table d'hôte. Bénédict les présenta l'un à l'autre.

— Vous savez, dit-il, que, malgré la déclaration du médecin sur le peu de gravité des blessures de Blind, il est mort vers cinq heures du matin ? Un officier hanovrien, parti à onze heures de Berlin, disait qu'à

quatre heures un homme, enveloppé dans un grand manteau, et dont le visage était demeuré caché par un large chapeau à bords rabattus, était entré dans la prison muni d'un ordre supérieur qui l'autorisait à parler au prisonnier. On l'introduisit dans son cachot. Blind avait la camisole de force; on ne sait point ce qui se passa entre eux; mais, quand, à huit heures du matin, on entra dans la prison de Blind, on le trouva mort. Le médecin appelé déclara que la mort remontait à quatre heures à peu près, c'est-à-dire au moment où l'homme mystérieux était sorti du cachot.

— Ceci n'est pas officiel? demanda M. Bodemeyer.

— Oh! non, dit Anderson.

— Moi, continua-t-il, en ma qualité de rédacteur en chef de la *Gazette* du gouvernement, je ne crois qu'aux nouvelles officielles, ou à ce que dit la *Kreutz Zeitung*.

— Voyons donc ce que dit la *Kreutz Zeitung*.

Les trois hommes entrèrent dans la chambre qui leur était préparée, et le rédacteur en chef de la *Nouvelle Gazette de Hanovre* se chargea de chercher les nouvelles importantes que pouvait contenir le *Journal de la Croix*.

La première des nouvelles importantes était celle-ci :

« On assure que le journal officiel portera demain le rescrit du roi contenant la dissolution de la Chambre des communes. »

— Ah! dit le colonel Anderson, voilà d'abord une petite nouvelle qui n'est pas sans importance.

— Attendez donc, nous ne sommes pas au bout.

« On dit encore, continua-t-il, que le décret qui annoncera la mobilisation de la landwehr sera publié dans la gazette officielle d'après-demain. »

— Il n'y en a pas besoin de plus, dit le colonel, pour voir que le ministre triomphe sur toute la ligne, et que dans quinze jours la guerre sera déclarée. Passez aux nouvelles diverses; car, en politique, nous savons tout ce que nous voulions savoir. Seulement, avec qui marchera le Hanovre ?

— Cela ne fait point question, répondit M. Bodemeyer : le Hanovre marchera avec la Confédération.

— Et la Confédération, demanda Bénédict, avec qui marchera-t-elle ?

— Avec l'Autriche, dit sans hésiter le publiciste; mais attendez donc, voici de nouveaux détails sur la scène de la promenade des Tilleuls.

— Ah ! lisez donc, lisez donc, s'écria vivement Bénédict; comme j'y étais, je vous dirai si ces détails sont vrais.

— Comment ! vous étiez là ?

— Oui, j'étais là en personne, et, ajouta-t-il en riant, je puis même dire comme Enée : *Et quorum pars magna fui.* — Lisez donc !

M. de Bodemeyer lut :

« De nouveaux renseignements nous permettent de raconter aujourd'hui dans tous ses détails le fait qui seul a protesté contre la grande manifestation nationale qui, hier, à Berlin, et particulièrement sur la promenade des Tilleuls, a accueilli le discours de Sa Ma-

jesté l'empereur des Français. Au moment où notre grand artiste Heinrich, au milieu des hourras, des applaudissements et des bravos, achevait le cinquième et dernier couplet de notre beau chant national du *Libre Rhin allemand*, un coup de sifflet s'est fait entendre.

» Comme on le pense bien, ce n'était qu'un étranger qui pouvait se livrer à un pareil acte d'opposition. En effet, il a été reconnu que cet opposant, qui était en état d'ivresse, était un peintre français. Il allait sans doute être victime de son audace et succomber sous le nombre des assaillants qui avaient hâte de tirer vengeance d'un tel sacrilége, lorsque la générosité de quelques officiers prussiens s'est interposée entre l'indignation générale et lui. Ce jeune fou avait eu l'audace de jeter à ses adversaires, en manière de défi, son nom et son adresse. Mais, lorsqu'on s'est présenté ce matin à l'hôtel de l'*Aigle noir* pour lui demander satisfaction, il était déjà parti; nous ne pouvons qu'applaudir à sa prudence et lui souhaiter bon voyage. »

— L'article est-il signé? demanda tranquillement Bénédict.

— Non y n'est-il point exact? demanda à son tour M. Badenever.

— Oserai-je vous dire, monsieur, que, sur quatre parties du monde... — Cinq, je me trompe, avec l'Océanie, — j'en ai déjà parcouru trois, et que ce que j'ai remarqué aussi bien dans les journaux du Nord que dans ceux du Midi, de Pétersbourg comme de Calcutta, de Paris comme de Constantinople, c'est le peu de respect

qu'ont, en général, pour la vérité les rédacteurs de ces sortes de faits divers. Tel journal doit donner tant de coups de tamtam par jour. Bons ou mauvais, faux ou vrais, il est condamné à les donner. C'est à ceux sur lesquels la férule de l'aristarque tombe à faux de réclamer.

— Et, dans ce cas-là, demanda le colonel Anderson, votre avis, monsieur, est qu'il y a inexactitude dans la narration?

— Non-seulement elle est inexacte, mais elle est incomplète. *Le jeune fou* dont il est question a non-seulement sifflé, mais crié : *Vive la France!* non-seulement il a crié : *Vive la France !* mais il a bu à la santé de la France. Il a non-seulement bu à la santé de la France, mais mis hors de combat les quatre premiers agresseurs qui l'ont attaqué. — C'est alors que, protégé, en effet, par trois officiers prussiens qui ont voulu lui faire crier : *Vive le roi Guillaume! Vive la Prusse!* il est monté sur une table, et, au lieu de crier : *Vive le roi Guillaume! Vive la Prusse!* il a dit, à haute voix, et d'un bout à l'autre, la victorieuse réponse d'Alfred de Musset : *Au Rhin allemand.* Ce qu'il y a de vrai encore, c'est qu'il allait être mis en pièces lorsque les coups de revolver de Blind sont venus attirer l'attention d'un autre côté. Jugeant inutile de lutter contre cinq cents personnes, il a battu alors en retraite, comme dit le journal, et a été demander protection à l'ambassade de France... Son défi était contre un adversaire, deux adversaires, quatre adversaires; mais ce n'était pas

contre une population. De l'ambassade de France, il a fait dire à l'*Aigle noir* que, forcé de quitter Berlin, il s'arrêterait dans un pays assez rapproché de la Prusse pour ne pas causer un trop grand dérangement à ceux qui croyaient avoir à se plaindre de lui et voudraient venir l'y chercher. Voilà ce qu'on a dû répondre et pas autre chose à ceux qui sont venus le demander. — Et c'est pour se conformer à ce programme qu'il est parti à six heures du matin par le chemin de fer de Hanovre, qu'il est arrivé ici, il y a une heure, et que son premier soin a été d'envoyer sa carte à l'honorable M. Bodemeyer pour réclamer de lui, au nom de l'honneur international, le droit de faire connaître, par son journal, la ville où il s'est arrêté et l'hôtel où le trouveront ceux qui ne l'ont pas trouvé ce matin à l'*Aigle noir*.

— Comment ! s'écria le rédacteur de la gazette, c'est vous qui avez causé tout ce tumulte à Berlin?

— C'est moi; vous le voyez, petite cause grand effet ! Et voilà pourquoi aussi, continua-t-il en se tournant vers l'officier anglais, voilà pourquoi je disais tout à l'heure à l'honorable colonel Anderson que j'aurais très-probablement un grand service à lui demander : c'est celui de me servir de témoin, dans le cas où, je n'en doute point, quelque esprit chatouilleux viendrait me demander raison d'avoir, à l'étranger, soutenu l'honneur de mon pays.

Les deux hommes, d'un mouvement instantané, lui tendirent la main.

— Et maintenant, continua Bénédict, pour vous

prouver que je ne suis pas tout à fait le premier venu, voici une lettre de notre directeur des beaux-arts pour M. Kaulbach, peintre du roi Georges. Il habite Hanovre, n'est-ce pas?

— Oui, dans une charmante petite maison que le roi lui a fait bâtir au milieu d'un jardin.

— Ce soir même, j'aurai l'honneur de déposer cette lettre chez lui.

En ce moment, la porte du cabinet attenant à la chambre où était dressé le souper s'ouvrit, le ventre de maître Stéphan précéda sa tête d'une seconde, et, du haut de sa grandeur, sa voix magistrale fit entendre ces mots :

— Ces messieurs sont servis.

Maître Stéphan s'était surpassé, et le chef, soit qu'il eût reconnu un habile professeur dans l'homme qui lui avait donné des conseils, soit qu'il eût reçu l'ordre positif de les suivre, ne s'était en aucun point écarté du programme qui faisait du repas un dîner non pas français, non pas anglais, non pas allemand, mais européen. C'était un dîner de conférence, sinon de congrès.

M. Bodemeyer, comme tous les publicistes allemands, était un homme instruit; seulement, il était presque toujours resté dans sa petite ville de Hanovre. Anderson, au contraire, avait peu lu, mais beaucoup vu, beaucoup voyagé. Bénédict et lui avaient visité les mêmes pays et connu les mêmes hommes. Ils s'étaient trouvés tous deux à la prise de Péking; le major l'a

vait suivi dans l'Inde et précédé en Russie. Tous deux, parlèrent de leurs voyages : l'un avec le flegme et l'humour anglais, l'autre avec l'entrain et l'esprit français.

L'un, véritable Carthaginois moderne, voyait tout au point de vue de l'industrie et du commerce ; l'autre, au point de vue du progrès et de l'idée. Leurs deux systèmes, maniés avec la chaleur et la courtoisie de deux hommes élégants et supérieurs, se froissant l'un contre l'autre comme deux fleurets dans des mains exercées, faisaient jaillir des étincelles dont chacune éclairait une idée fugitive comme l'étincelle, mais éclatante comme cette idée.

Inhabile à cette polémique qui remuait une foule de théories destinées à devenir des faits dans l'avenir, le polémiste hanovrien essaya de ramener la conversation à la philosophie et de prouver, au point de vue philosophique, la supériorité de l'Allemagne sur la France. Mais nous dirons que c'était là que l'attendait Bénédict, qui savait à fond ce grimoire qu'on appelle la science humaine. Bénédict semblait ce lion dont parle Gérard, que le malheureux Arabe rencontrait à l'issue du bois chaque fois qu'il en voulait sortir et quelques efforts qu'il fit pour le dérouter. Bénédict accordait à l'Allemagne d'être le pays des rêves et parfois même des idées ; mais il soutenait que la France est le pays des principes ; que, des autres pays, il ne sortait que des faits.

Il prétendait, à l'encontre du major Anderson, que la

mer isolait non-seulement les peuples, mais les idées et les événements ; que, pour le monde entier, ce qui ne s'est pas fait en France ne s'est pas fait; que la tête de Louis XVI, en tombant sur la place de la Révolution, a eu un bien autre retentissement européen et même universel que celle de Marie Stuart tombant à Fotheringay, ou celle de Charles Ier à White-Hall, et que la France tient une telle place morale dans le monde, que, quelle que soit son exiguïté matérielle, tout homme naît avec deux patries : la sienne d'abord, la France ensuite.

— Bon ! s'écria le publiciste, est-ce que notre Kant n'a pas eu, bien avant les Français, toutes les idées françaises ! Vous n'avez supprimé Dieu qu'en 93, vous autres; il l'avait décapité, lui, en 86.

Bénédict s'inclina; mais, le rire sur les lèvres :

— Oui, sans doute, dit-il, Kant fut un grand astronome, il prédit l'existence de la planète Uranus; mais convenez que son système est absurde lorsqu'il prétend que la perfection spirituelle des mondes s'accroît proportionnellement à leur éloignement du soleil. Il est vrai que Kant s'est démenti, il aimait à avancer le pour et le contre et à défendre l'un et l'autre. C'est ainsi qu'il nous prouve que nous ne pouvons rien savoir sur ce *Noumène* que l'on appelle Dieu, que toute preuve de son existence est impossible, et que, par conséquent, Dieu n'existe pas.

» Vous avez quelque peine à vous faire d'abord à cette idée de la non-existence de Dieu, mais enfin vous

vous dites : « Au fait, si Dieu existe et si Dieu tient à ce qu'on le sache, pourquoi ne donne-t-il pas preuve de son existence? » Ça le regarde, au bout du compte; et, quand vous vous êtes bien convaincu, avec Kant et par Kant, qu'il n'y a plus désormais à attendre ni miséricorde divine, ni bonté paternelle, ni récompense future pour les privations actuelles, ni punition céleste pour les crimes commis sur cette terre, quand l'immortalité de l'âme est à l'agonie, voilà que tout à coup son vieux domestique entre tout affligé dans le cabinet de son maître, laisse retomber son parapluie et se met à pleurer en disant :

» — Comment, monsieur, c'est bien vrai qu'il n'y a plus de Dieu?

» Alors, Kant s'attendrit, car c'est un brave homme au fond que Kant, tout athée qu'il est; il réfléchit un instant et dit :

» — Au fait, il faut que le vieux Lampe ait un Dieu; sans quoi, il n'y a plus de bonheur pour le pauvre homme. C'est ce que dit la raison pratique, je le veux bien; que la raison pratique garantisse donc à mon vieux Lampe qu'il y a un Dieu.

» Et voilà que, de par Kant, il y a un Dieu pour les pauvres gens, les domestiques et les imbéciles; les gens d'esprit, les aristocrates et les heureux de ce monde pouvant s'en passer.

» Tenez, je vous ai parlé des faits et de la pensée. Écoutez ce que dit Heine — un Allemand — de son compatriote Kant.

» C'est lui qui parle et non plus moi :

« On dit que les esprits de la nuit s'épouvantent » quand ils voient le glaive du bourreau; de quelle ter- » reur doivent-ils donc être frappés *lorsqu'on leur pré-* » *sente la critique de la raison pure de Kant!* Ce livre est » le glaive qui tua en Allemagne le Dieu des déistes.

» Si Emmanuel Kant, ce grand démolisseur *dans le* » *domaine de la pensée*, surpasse de beaucoup en ter- » rorisme Maximilien Robespierre, ce grand démolis- » seur dans le *domaine des faits*, il a pourtant avec lui » quelque ressemblance qui provoque un parallèle » entre les deux hommes.

» Ils révèlent tous deux au plus haut degré le type » du badaud et du boutiquier; la nature les avait des- » tinés à peser du sucre et du café; mais la fatalité » voulut qu'ils tinssent une autre balance; elle jeta au » philosophe un Dieu, au tribun un roi!

» Et ils pesèrent exactement! »

Repoussé avec Kant, M. Bodemeyer se réfugia dans Leibnitz; mais Leibnitz à son tour n'est que le disciple de Descartes, comme Kant ne fut que le plagiaire de Sylvain. Bénédict prouva au publiciste que, non-seulement Descartes était le père de la philosophie moderne, mais encore que, lorsqu'il imagine des esprits animaux formés des parties les plus subtiles du sang descendant du cerveau dans les nerfs et les muscles, ou bien remontant du cœur au cerveau, il avait dit vrai. Remplacez les esprits animaux par l'électricité et le fluide vital, et Descartes sera près de la vérité, qu'il tou-

chers lorsque Claude Bernard dira, le 22 octobre 1864 :

« Notre organisation n'est qu'une agrégation d'organismes élémentaires, véritables infusoires qui vivent, meurent et se renouvellent chacun à sa manière. Notre corps est composé de millions de milliards de petits êtres ou individus vivants d'espèces différentes. »

La discussion, en s'élevant dans les clartés de l'infini ou en s'enfonçant dans les ténèbres de l'inconnu, avait commencé par échapper au major Anderson, puis au publiciste Bodemeyer pour demeurer la propriété de Bénédict, qui, tout en parlant la langue de Leibnitz et de Kant, restait parfaitement clair, attendu que la pensée qui lui venait en français, était traduite par lui en allemand. Anderson cherchait en vain à comprendre le publiciste : quand c'était Bénédict qui parlait, il comprenait comme il n'avait jamais compris.

Huit heures sonnèrent.

Le rédacteur en chef poussa un cri de surprise en comptant les coups des unes après les autres.

— Et mon journal, s'écria-t-il, mon journal qui n'est pas fait !

Jamais il ne s'était laissé aller à une pareille débauche d'esprit.

— Ces diables de Français ! disait-il en essayant tous les chapeaux qui se trouvaient sous sa main et dont aucun n'allait à sa tête. C'est le vin de Champagne des nations, ils sont clairs, ils sont forts et ils moussent !

Ce fut inutilement que Bénédict voulut obtenir de lui cinq minutes pour écrire sa réclamation.

— Vous avez jusqu'à onze heures du soir pour me l'envoyer, lui cria en s'enfuyant M. Bodemeyer, qui avait enfin retrouvé sa canne et son chapeau.

Le lendemain, on lisait dans la *Nouvelle Gazette de Hanovre*, qui paraissait à midi, la note suivante :

« Ayant le 7 juin 1866, de quatre heures à quatre heures et demie du soir, reçu et donné un certain nombre de coups de poing sur la promenade des Tilleuls, à Berlin, à de braves citoyens de la ville qui voulaient me mettre en morceaux, parce que j'avais porté un toast à la France; n'ayant pas l'honneur de connaître ceux qui me les ont donnés, mais désirant être connu de ceux à qui je les ai rendus, je déclare que j'attendrai pendant huit jours à l'hôtel *Royal*, Grand'-Place, à Hanovre, toute personne ayant quelque observation à me faire sur mes faits et gestes dudit jour. Je désirerais vivement que l'auteur du faits-divers relatif à moi, dans la *Kreutz Zeitung*, fût au nombre des réclamants; ne sachant pas son nom, je ne puis lui faire autrement appel.

» Je remercie MM. les officiers prussiens qui ont bien voulu me protéger contre la bonne populace de Berlin. Mais, si l'un d'eux croyait avoir à se plaindre de moi, ma reconnaissance n'irait pas jusqu'à lui refuser satisfaction.

» J'ai dit de vive voix et je répète que toutes les armes me sont familières.

» BÉNÉDICT TURPIN. »

» A l'hôtel *Royal*, Hanovre. »

VIII

L'atelier de Kaulbach

Bénédict avait dit qu'il porterait le soir même sa note au journal de Hanovre, et il avait déposé en même temps chez Kaulbach sa lettre de recommandation avec sa carte, sur laquelle il avait écrit au crayon : *Aura l'honneur de se présenter demain.*

En effet, le lendemain, maître Lenhart reçut ordre d'atteler vers onze heures du matin, Bénédict ayant double visite à faire : visite de remercîment à M. Bodemeyer ; visite de présentation à Kaulbach.

Kaulbach demeurait à l'autre bout de la ville, place de Waterloo, dans une charmante maison que lui a fait bâtir le roi de Hanovre. Il commença donc par ses remercîments à M. Bodemeyer, qui demeurait rue des Parques.

On était en train de tirer les derniers numéros de la *Nouvelle Gazette de Hanovre.* Bénédict, à qui M. Bodemeyer en remit un exemplaire, put se convaincre que sa note avait paru.

La *Nouvelle Gazette de Hanovre* ayant trois cents abonnés à Berlin, dont une trentaine dans les cafés, la publicité que désirait Bénédict lui était donc assurée.

En partant par la poste à une heure, les numéros arrivaient à Berlin à six heures et se trouvaient distribués à sept.

Comme l'avait prophétisé, la veille, la *Gazette de la Croix*, les dépêches du matin avaient annoncé la dissolution de la Chambre; il n'y avait pas de doute que *le Moniteur* berlinois n'annonçât le lendemain la mobilisation de la landwehr.

Vu l'importance de la nouvelle, la *Gazette de Hanovre* avait été distribuée une heure plus tôt que de coutume.

Bénédict laissa M. Bodemeyer au milieu de son coup de feu, c'est-à-dire de son départ pour la province, et s'achemina chez Kaulbach.

Comme la veille, il traversa toute la ville pour arriver place de Waterloo; mais ce qu'il n'avait pu voir la veille au milieu des ténèbres, il le vit au jour. La maison donnée par le roi à son peintre favori Kaulbach était une charmante petite construction italienne à terrasse et à perron du style de la renaissance, entourée d'un jardin qui était lui-même entouré d'un grille; cette grille était ouverte et, donnant en face du perron, semblait inviter le passant à entrer et à monter.

Bénédict entra, monta et sonna.

Un domestique en livrée vint ouvrir. Il était facile de voir que Bénédict était attendu. A peine se fut-il nommé, que le domestique fit un signe qui voulait dire : « Je sais ce que c'est ; » et il conduisit Bénédict droit à l'atelier de son maître.

— Monsieur achève de dîner, lui dit-il (Kaulbach dîne à midi); dans un instant, il est à vous.

— Dites à votre maître, répondit Bénédict, qu'il me laisse en trop bonne compagnie pour que j'aie le temps de m'ennuyer.

Et, en effet, l'atelier de Kaulbach, plein de peintures originales, d'esquisses ou de copies faites par lui, dans sa jeunesse, des meilleurs peintres italiens, flamands ou espagnols, était la chose du monde la plus curieuse pour un homme comme Bénédict, qui se trouvait tout à coup introduit dans le sanctuaire d'un des plus grands peintres de l'Allemagne.

Bénédict n'avait pas cette mauvaise habitude qu'ont la plupart de nos artistes de mettre l'art français au-dessus de tout. Il avait essayé d'allier Cabat à Bonington; élève de Schaffen en histoire, il avait conservé l'idéalisme du maître, tout en étudiant les procédés de couleur de Delacroix. Bénédict était de l'école éclectique, aucune assimilation ne lui paraissait impie; tout moyen lui paraissait non-seulement permis, mais sacré, pourvu qu'il conduisît au beau. Il était entré en Allemagne avec deux jugements portés sur les Allemands : l'un par une femme de génie, leur amie, Madame de Staël; l'autre par un homme d'esprit qui leur est peu sympathique, Viardot.

Madame de Staël dit d'eux :

« En s'occupant des arts en Allemagne, on est conduit à parler plutôt des écrivains que des artistes. Sous tous les rapports, les Allemands sont plus forts dans la théorie que dans la pratique. Et le Nord est si peu favorable aux arts qui frappent les yeux, qu'on disait que

l'esprit de réflexion lui a été donné pour qu'il serve seulement de spectateur au Midi. »

Viardot dit d'eux :

» Au lieu de faire marcher l'art en avant comme les idées, les Allemands sont retournés en arrière, et, plutôt que d'aller résolûment à la découverte de l'avenir, de l'inconnu, ils ont jugé plus prudent de revenir au passé et de se réfugier dans l'archaïsme. Il y a trois siècles que l'Allemagne artiste s'est endormie dans la caverne d'Epiménide; réveillée au bruit de la résurrection en France, elle a repris sa tâche où elle l'avait laissée et s'est trouvée à la fin du xve siècle. »

A ce réveil tardif, l'Allemagne a perdu et gagné, elle a perdu de n'avoir pas marché en avant, mais elle a gagné de conserver sa foi.

Kaulbach est un de ces hommes qui se sont gardés croyants, et son atelier, comme une église remplie d'ex-voto, était plein d'esquisses ou de copies qui faisaient foi de sa croyance. C'étaient des copies d'Albert Dürer, de Holbein, de Lucas Cranach. C'étaient des esquisses presque aussi finies que l'original de ses fresques du Musée de Berlin : la *Bataille des Druses*, la *Dispersion des Peuples*, la *Prise de Jérusalem par Titus*, la *Conversion de Vitikind*, et *les Croisés sous les murs de Jérusalem*. C'étaient des portraits bons à livrer, sauf quelques retouches à faire, le dernier coup de pinceau à donner; et, parmi ceux-ci, un véritable tableau composé de cinq personnes.

Il représentait un officier supérieur debout, vêtu d'un

uniforme de hussard et donnant la main à un enfant de dix à onze ans, prêt à monter à cheval, et que son cheval attend au bas de la terrasse ; près de l'officier debout était une femme dans toute la splendeur de l'âge, assise sur un canapé et tenant une jeune fille dans ses bras et sur ses genoux, tandis qu'une autre joue à terre avec un petit chien et des roses.

On voyait que le peintre s'était particulièrement appliqué à ce tableau comme à un objet de prédilection. Ou Kaulbach avait beaucoup d'affection pour le tableau, ou il avait beaucoup de reconnaissance pour les personnes qu'il représentait.

Cette tendresse toute particulière pour sa toile avait même conduit le peintre à un défaut : c'est qu'il avait soigné les moindres détails comme les têtes, et que le grand effet du premier aspect était perdu.

Bénédict était tout entier à l'étude de cette belle page lorsque Kaulbach entra sans être entendu, et, examinant un instant, le sourire sur les lèvres, la pantomine de son visiteur, lui dit :

— Vous avez raison, tout est au même plan, et c'est un défaut ; aussi n'ai-je pas repris le tableau pour le finir, mais pour en éteindre et en repousser certaines parties. Tel qu'il est, il ne plairait pas au public français. Delacroix vous a gâtés au point de vue de la peinture *propre*.

— Ce qui veut dire que Delacroix faisait de la peinture sale ? dit en riant Bénédict.

— Oh! Dieu m'en garde! Delacroix faisait, et je suis un de ceux qui ont le plus regretté sa mort, Delacroix faisait d'admirables peintures; mais avouez que, vous autres Français, habitués à la peinture de MM. Girodet, Gérard et Guérin, vous avez eu de la peine à vous y faire.

— Oui; mais vous avez vu comme on lui a rendu justice depuis?

— Après sa mort, dit Kaulbach en riant. Hélas! c'est toujours ainsi.

— Pas pour vous du moins. Votre nom, admiré en France, est en vénération en Allemagne, et, Dieu merci! vous êtes bien vivant.

Les deux hommes se saluèrent. Kaulbach est, en effet, aujourd'hui un homme de cinquante-cinq ans, grisonnant, au tein bilieux, aux yeux noirs, d'une organisation très-nerveuse et, par conséquent, très-vivace; grand et mince, dans la force de son talent, et je dirais presque dans celle de son âge.

Pendant que Turpin le regardait, lui aussi regardait Turpin avec une certaine curiosité.

Celui-ci se mit à rire.

— Savez-vous ce que j'étudie en vous? lui dit Kaulbach.

— Dites.

— J'essaye de séparer l'homme du peintre, je me demande comment vous trouvez le temps, courant de la Chine à Pétersbourg et d'Astérabad à Alger; je me demande comment vous trouvez le temps d'envoyer au

Musée des toiles de la grandeur de votre *Marchand d'esclaves*, de votre *Courtisane corinthienne brûlant ses parures après un sermon de saint Paul*, de la *Bataille du Peiho* et de votre *Vue de Tanger*.

— Comment, dit Bénédict, vous connaissez mes pauvres toiles?

— De réputation seulement, par malheur; mais un de mes collègues, qui les a vues, m'en a dit beaucoup de bien. — Vous êtes élève de Scheffer, n'est-ce pas?

— Et de Cabat.

— C'étaient deux maîtres.

— Mais, avant, dit Bénédict, je suis soldat, je suis voyageur, je suis Français, et, excusez-moi, je suis enfant de Paris.

— C'est bien vous qui venez de vous faire cette mauvaise affaire à Berlin?

— Qui vous a raconté cela?

— Je viens de lire votre lettre dans la *Nouvelle Gazette de Hanovre*.

— Et vous croyez que c'est une mauvaise affaire?

— Sans doute, vous allez avoir deux ou trois duels.

— Tant pis pour ceux qui se battront avec moi!

— Permettez-moi de vous dire qui voilà une confiance en vous-même...

— Qui repose dans ma certitude d'une science.

Bénédict regarda sa main; puis, la montrant à Kaulbach :

— Tenez, lui dit-il, voyez cette ligne, ou plutôt ces

deux lignes, car chez moi la ligne de vie est double, — et il lui montra cette partie de la main que les chiromanciens appellent le mont de Vénus. — Eh bien, pas la plus petite rupture qui indique une maladie, un accident, une piqûre d'épingle ; je vivrai cent ans, tandis que je ne pourrais pas en dire autant de ceux qui me chercheront querelle.

— En effet, dit Kaulbach en souriant, au bas de votre lettre de recommandation, il y a un post-scriptum souligné.

— Et que dit ce post-scriptum souligné?

— Il dit que vous vous occupez de sciences occultes, et il ajoute que vous en êtes plus préoccupé que de votre talent.

— A vrai dire, cher grand maître, ni l'un ni l'autre ne me préoccupent beaucoup. Je suis homme de tempérament et de sensation. Une chose m'amuse, je l'étudie. Si j'y rencontre la vérité, je l'y poursuis avec acharnement. J'ai vu une science dans la chiromancie, je m'y suis livré. Cette science m'a donné des résultats, je les ai poursuivis. Eh bien, à l'inspection de la main, je crois que je puis, comme mes deux maîtres, d'Arpentigny, le créateur de l'art, et Desbarolles, le continuateur, je crois que je puis, à l'aide de la main, lever un coin du voile de l'avenir. La main est un livre où la destinée a écrit, non-seulement le passé, mais le futur. Ah ! si je pouvais tenir seulement cinq minutes la main du roi de Prusse ou celle de M. de Bœsewerk, je vous dirais bien ce qui va se passer en Allemagne.

— En attendant, dit Kaulbach, si vous avez quelque affaire à la suite de votre échauffourée de Berlin, il ne vous arrivera rien ?

— Rien absolument.

— Je le souhaite de tout mon cœur.

— Mais cette niaiserie nous a écartés de notre sujet, et notre sujet était intéressant. Je vous parlais de vous, de ce que vous avez fait. Et je connais tout ce que vous avez fait.

— Tout ?

— Ou à peu près.

— Je parie que vous ne connaissez pas mon meilleur tableau.

— *L'Empereur Othon visitant Charlemagne dans son tombeau ?*

— Vous connaissez cela ? s'écria Kaulbach, avec l'expression d'une grande joie.

— C'est votre chef-d'œuvre et j'oserai dire que c'est le chef-d'œuvre de la peinture allemande moderne.

Kaulbach tendit franchement la main au jeune homme.

— Sans mettre le tableau à la hauteur où vous le mettez, c'est celui que je préfère aux autres. — Oh ! mais pardon, s'écria Kaulbach en tressaillant, voici deux personnes qui viennent pour une séance.

— Je vous laisse à vos affaires, mais je ne vous tiens pas quitte de moi.

— Je l'espère bien. — Mais attendez... Ce sont de bons amis à moi, peut-être ne les gênerez-vous point.

Je vais aller au-devant d'eux, leur dire qui vous êtes, et, s'ils ne voient pas d'inconvénient à ce que vous restiez pendant la séance, eh bien, vous serez le maître de rester ou de vous en aller.

Et Kaulbach sortit de l'atelier pour aller au-devant de ses deux visiteurs. Ils descendirent d'une voiture très-simple et sans armoiries ; seulement, Bénédict, grand connaisseur en chevaux, avait estimé que les deux animaux qui traînaient la voiture, valaient quatre à cinq mille francs chacun.

Le plus âgé des deux hommes, qui paraissait avoir de quarante à quarante-cinq ans, portait les épaulettes de général avec le petit uniforme des chasseurs de la garde, c'est-à-dire la tunique vert foncé avec collet et passements de velours noir. Après quelques mots échangés entre lui et Kaulbach, il détacha la plaque qu'il portait sur la poitrine avec deux autres croix, et la mit dans sa poche, les deux croix qu'il garda étaient l'ordre des Guelfes et l'ordre d'Ernest-Auguste.

Puis, pour traverser le petit jardin, dans lequel la voiture n'était pas entrée, et pour monter le perron, il s'appuya sur le bras du jeune homme, qui paraissait être son fils.

Celui-ci, très-élancé et très-maigre, pouvait avoir vingt et un ans. Il portait l'uniforme des hussards de la garde, c'est-à-dire la tunique bleue avec les ganses d'argent, et était coiffé de la petite casquette militaire.

Kaulbach s'empressa de leur ouvrir la porte de l'atelier et s'effaça pour les laisser passer. Bénédict, s'in-

clinant devant eux, reconnut deux originaux du tableau-portrait que retouchait Kaulbach.

Il jeta un coup d'œil rapide sur le portrait du général. On n'avait pu lui ôter sa plaque, à lui. De sorte que Bénédict reconnut dans cette décoration la grand'croix de Saint-Georges, que les souverains ont seuls le droit de porter.

Une lumière traversa son esprit : ce général qui venait en ami chez Kaulbach, c'était le roi Georges ; ce jeune homme, sur lequel s'appuyait son père aveugle, c'était le prince héréditaire.

Bénédict n'avait garde de se jeter en courtisan à travers cet incognito qui lui permettait de voir de près un des souverains les plus instruits, les plus artistes et les plus distingués de l'Allemagne.

— Milords, dit Kaulbach en s'adressant aux deux officiers, j'ai l'honneur de vous présenter un de mes confrères déjà illustre, quoique bien jeune encore. Il m'est vivement recommandé par le directeur des beaux-arts français. Et je me hâte d'ajouter qu'il se recommande fort bien déjà par lui-même.

Le général fit un mouvement de tête en manière de salut gracieux, le jeune homme leva sa casquette.

Puis un caprice prit au roi.

— Monsieur, dit-il à Bénédict en employant la langue anglaise, je regrette de parler si mal le français et l'allemand, que mon ami Kaulbach m'assure que vous parlez comme Leibnitz, en vrai Saxon... ; mais je les entends assez bien, et mon fils aussi, pour que vous par-

liez à votre choix l'une ou l'autre des deux langues qui vous sont familières.

— Milord m'excusera, dit Bénédict en excellent anglais; mais je crois parler assez intelligiblement l'anglais pour me faire comprendre dans cette langue.

— Je le crois bien ! s'écria le roi Georges, vous la parlez comme si c'était la vôtre.

— Je suis trop grand admirateur de Shakspeare, de Walter Scott et de Byron, répondit Bénédict en s'inclinant, pour n'avoir pas fait l'effort de les lire dans leur propre langue.

La conversation s'établit en anglais, que Kaulbach parlait assez facilement, et en dehors des règles de l'étiquette royale.

Le roi, convaincu qu'il n'était point reconnu, se laissa aller à sa verve artistique; il parla peinture beaucoup mieux que certains critiques qui ont conservé leurs deux yeux. Il parla littérature, déplora la décadence du théâtre en Allemagne, s'étonna de cette séve dramatique à l'aide de laquelle Paris alimente le monde entier. Pendant qu'il parlait, Kaulbach retouchait, comme il l'avait dit, certaines parties du tableau auxquelles il se contentait d'ôter de leur valeur. Ce qu'il y avait de remarquable dans le roi, c'était l'admirable adresse avec laquelle il dissimulait son infirmité. — Au lieu de tourner, comme les aveugles en ont l'habitude, l'oreille du côté où venait le son, il regardait son interlocuteur en face, comme s'il le pouvait voir. Sachant que l'artiste avait fait la guerre de Chine, qu'il

avait voyagé dans l'Inde, en Abyssinie, en Russie, au Caucase, en Perse, il l'accablait de questions qui flattaient d'autant plus Bénédict que ces questions, c'était une intelligence supérieure qui les faisait, et qu'une intelligence supérieure seule y pouvait répondre.

Le jeune prince, de son côté, chasseur enragé, mais n'ayant jamais chassé que les animaux d'Europe et n'ayant eu pour plus terrible adversaire que le cerf ou le sanglier, le jeune prince était haletant au récit de ces chasses à la panthère, au tigre, au lion et à l'éléphant. Et, lorsque Bénédict lui offrit de lui montrer le croquis de son voyage dans l'Inde, son appel à son père fut une véritable supplication.

Le roi se rendit au désir de son fils.

— Mais quand et comment? demanda le jeune prince.

— Mais chez toi, répondit le roi. Invite ton bon ami Kaulbach à déjeuner avec M. Bénédict. Et, si tous deux te font l'honneur d'accepter...

— Oh! demain! messieurs, demain! s'écria le jeune prince tout joyeux.

Bénédict, embarrassé, regarda Kaulbach.

— Demain, dit-il, j'ai peur d'avoir un peu trop de besogne sur les bras.

— Vous avez des portraits commencés? demanda le jeune prince.

— Je ne suis arrivé que d'hier.

— Oui, dit Kaulbach; mais mon cher confrère, étant une très-mauvaise tête, a déjà eu le temps d'écrire

dans la *Nouvelle Gazette de Hanovre* une lettre qui est en route pour Berlin.

— Comment, cette lettre que j'ai lue à mon père et que j'ai trouvée si amusante, c'est de vous, monsieur ?

— Eh ! mon Dieu, oui, c'est de moi.

— Mais vous allez avoir des affaires à n'en plus finir !

— Je compte sur trois. — Le nombre 3 plaît aux dieux.

— Mais si vous vous faites tuer ou blesser ?

— Si je me fais tuer, je vous demande, monsieur, la permission de vous léguer mon album. Si je suis blessé dangereusement, M. Kaulbach se chargera de vous le montrer à ma place. Enfin, si je n'ai qu'une égratignure, je vous l'apporterai moi-même. Mais rassurez-vous, milord, puisque que vous voulez bien prendre quelque intérêt à moi, je puis vous affirmer qu'il ne m'arrivera absolument rien.

— Mais comment pouvez-vous savoir cela ?

— Connaissez-vous le nom de monsieur ? demanda Kaulbach au prince royal.

— Mais Bénédict Turpin, je pense, répondit le prince.

— Eh bien, il descend en droite ligne de l'enchanteur Turpin, oncle de Charlemagne, et il exerce *in partibus* l'état de son aïeul.

— Ah ! bon Dieu ! demanda le jeune prince, seriez-vous spirite, par hasard, médecin ?

— Non, je n'ai pas cet honneur. Je m'amuse simplement à lire le passé, le présent et un peu l'avenir dans les mains.

— Avant votre arrivée, mon cher confrère — en peinture, bien entendu, — dit Kaulbach, déplorait de n'avoir pas eu l'occasion de voir la main du roi de Prusse. Il nous eût dit d'avance le résultat de la guerre.

— Milord, dit Kaulbach en appuyant sur le titre, est-ce que l'on ne pourrait pas trouver quelque part une main royale à donner à monsieur ?

— Oh ! si, dit le roi en souriant, rien de plus facile. Mais il faudrait un vrai roi ou un véritable empereur : un empereur comme celui de la Chine, qui a cent cinquante millions de sujets, ou comme l'empereur Alexandre, dont le royaume couvre la neuvième partie du monde. N'est-ce pas votre avis, monsieur Turpin ?

— Mon avis, sire, répondit Bénédict en s'inclinant profondément devant Georges V, est que ce ne sont point les grands royaumes qui font les grands rois : la Thessalie a donné Achille, et la Macédoine, Alexandre.

Sur quoi, ayant salué plus profondément encore, il sortit.

IX

Les Guelfes

De même que nous avons consacré un chapitre de notre récit à la dynastie de Hohenzollern, de même il nous paraît juste, puisque nous voulons mettre en scène le roi de Hanovre et son fils, de consacrer quelques pages à cette grande race populaire des Guelfes qui a

si longtemps lutté contre les empereurs, c'est-à-dire contre le principe absolutiste, et qui a, tout en luttant, tenu une si grande place dans le monde et fait tant de bruit en Allemagne et en Italie.

Les Guelfes descendent, comme chacun le sait, de Henri le Lion, duc de la basse Saxe, l'un des princes les plus remarquables du XIIe siècle.

Il était fils de Louis le Superbe, duc de la basse Saxe, c'est-à-dire de ce qui forme aujourd'hui l'Oldenbourg, le Hanovre, le Brunswick, le Mecklembourg et une partie du Sleswig-Holstein.

Sa mère était fille de l'empereur d'Allemagne Lothaire.

Un instant, ses États s'étendirent du Zuyderzée et de la mer du Nord à l'Adriatique, d'Oldenbourg à Venise, et les vassaux des domaines héréditaires des Guelfes en Italie durent lui prêter le serment féodal.

Ses armes étaient un lion d'or léopardé, issant sur azur. Sa devise était : *Nec aspera terrent.*

Ce qui voulait dire : « Les choses difficiles ne m'effrayent point. »

Son nom de Henri le Lion lui vint d'un lion apprivoisé, qui ne le quittait jamais, qui le suivait et qui lui obéissait comme un chien.

Ce lion est encore aujourd'hui taillé en marbre sur une colonne, au milieu du marché de Brunswick.

Ayant divorcé avec sa première femme, il épousa Mathilde, fille de Henri II d'Angleterre et sœur de Richard Cœur-de-Lion.

De là vient que, quand la reine Anne mourut sans enfants, les Anglais, à l'exclusion de Jacques III, tournèrent unanimement les yeux vers la maison de Hanovre et prirent pour roi Georges Ier, qui, par Mathilde, descendait des Plantagenet.

Le cri de guerre de Henri le Lion était : *Hie, Welff !* (Ici, les Guelfes !)

Les hommes sur lesquels il régnait comme duc de basse Saxe étaient de ces mêmes Saxons du Hanovre et de Brunswick qui conquirent l'Angleterre sur les Pictes et les Kimris, et formèrent cette puissante race d'Anglo-Saxons que Guillaume de Normandie eut moins de peine à vaincre qu'à dompter.

Leurs armes, à eux, jusqu'au jour où Charlemagne pénétra au cœur de la basse Saxe, étaient de sinople au cheval passant, avec cette devise : *Nunquam retrorsum* ! (Jamais en arrière !)

La tradition veut qu'aucun cavalier n'ait pu mettre une bride à ce cheval héraldique, pas même Charlemagne.

Et cependant, Charlemagne, au dire des Westphaliens, avait une terrible cravache; car on montre encore sur la route qu'il a suivie pour aller de Cassel à Brunswick, les rochers qu'il a fendus à coups de cravache en passant.

C'est cette race, plus rétive encore que le cheval qui la symbolise, que Charlemagne n'a jamais pu soumettre, malgré les dix mille têtes qu'il fit tomber à Irmensaab.

Vous savez comment se fit cette terrible exécution.

Charlemagne planta son épée qu'il appelait *Joyeuse*, parce que c'était toujours joyeusement qu'il la tirait, cette épée, qu'un homme ordinaire pouvait à peine porter et avec laquelle il fendait en deux un soldat casqué et cuirassé de la tête à la ceinture.

On poussa les populations sur cette épée plantée en terre, et toutes les têtes qui dépassaient la poignée de cette épée furent abattues.

Le seul changement qui se produisit chez ce peuple répondant par l'entêtement à la tyrannie, fut dans son blason.

Le cheval qui courait sur sinople, c'est-à-dire sur un champ vert, courut sur gueules, c'est-à-dire sur un champ couvert de sang.

Ét, en effet, Witikind continuait la lutte.

Il se retira en Danemark, revint à la charge, repoussa les Franks jusque sur le Rhin, menaça Cologne et Mayence; battu une seconde fois, revint en Danemark, en sortit pour battre les Franks de nouveau et nécessita ainsi une nouvelle expédition de Charlemagne, dans laquelle, comme nous l'avons dit, Charlemagne fut impitoyable.

Il fallut un miracle pour convertir le chef saxon rebelle au christianisme. Dieu, qui voulait avoir pour lui ce fier champion, se décida à le faire.

Un jour, il était en Westphalie, au sommet d'une montagne nommée Berg-Kirchen. Un prêtre catholique qui le suivait malgré lui s'efforçait de le convertir.

Witikind le chassait toujours. Toujours le prêtre revenait.

Witikind montait un cheval blanc de cette même race que les vieux Saxons avaient prise pour armes.

Le prêtre lui expliquait les mystères de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Witikind, qui n'en voulait pas croire un mot, lui répondit :

— Prêtre, aussi vrai que ce rocher ne donnera pas d'eau, aussi vrai ce que tu dis est un mensonge.

Mais, en ce moment, le cheval blanc que montait Witikind hennit, frappa du pied la roche, et, de l'endroit où il l'avait frappée, fit jaillir une source.

Witikind n'avait plus d'excuse, le miracle était patent. Il fallut s'y rendre, et ce fut avec l'eau de cette source que lui et ses soldats furent baptisés depuis le premier jusqu'au dernier.

La source coule toujours et près d'elle s'élève aujourd'hui encore la chapelle que Witikind fit bâtir il y a mille ans.

Cette race de chevaux blancs sur l'un desquels était monté Witikind, chevaux aux naseaux rouges, aux yeux roses et aux oreilles transparentes, existe toujours en Hanovre.

Seulement, elle est devenue si rare, que le roi lui-même n'en a que douze.

Au reste, elle n'existe qu'en Hanovre, et le roi ne s'en sert que les jours de grand gala.

Les deux chefs anglo-saxons qui commandaient leur expédition en Angleterre, s'appelaient Hengist et Horsa

Aujourd'hui encore, *hengist* veut dire cheval en allemand, et *horse* cheval en anglais.

La maison de Hanovre ne comptait encore que des électeurs, lorsque, le 28 mai 1660, naquit à Hanovre un enfant qui eut pour père Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg. Il avait pour mère la spirituelle princesse Sophie, petite-fille du roi Jacques Ier d'Angleterre, par sa fille Élisabeth.

En 1682, le prince Georges épousa Sophie-Dorothée, fille du dernier duc de Celle, mariage qui fit de lui l'héritier des possessions de Lunebourg-Celle.

C'est de cette union que naquirent Georges II et Sophie, mère de Frédéric le Grand.

Le 13 août 1794, il fut proclamé roi de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, quoiqu'il n'eût jamais mis le pied en Angleterre.

Le 1er octobre de la même année, il fit son entrée à Londres, où son couronnement eut lieu le 31 du même mois.

Chose remarquable, ce premier roi de la maison de Hanovre ne put jamais s'habituer ni aux mœurs de l'Angleterre ni à sa langue.

Il ne se faisait comprendre de son premier ministre Walpole qu'en lui parlant un fort mauvais latin.

Bien que sur le trône d'Angleterre, il faisait de fréquents voyages en Hanovre, chose que lui reprochaient fort les Anglais, jaloux de leur nationalité.

Le hasard voulut qu'il mourût pendant une tournée qu'il faisait dans ses États allemands, de sorte qu'il

n'eut pas le chagrin de retourner en Angleterre, et qu'il fut enterré dans son Hanovre bien-aimé.

Depuis cette époque jusqu'en 1837, le Hanovre a toujours été gouverné par les rois d'Angleterre, sans toutefois faire partie du royaume.

Dès 1814, il avait été érigé en royaume, et les rois d'Angleterre étaient rois de Hanovre comme l'empereur d'Autriche est à la fois roi de Bohême et de Hongrie.

En 1837, à la mort de Guillaume IV, le trône d'Angleterre échut à la petite princesse Victoria, parce que son père, le duc de Kent, était plus âgé qu'Ernest-Auguste, duc de Cumberland.

Ce fut alors qu'Ernest-Auguste, duc de Cumberland, cinquième fils de Georges III et frère cadet de Guillaume IV, prit le titre de roi de Hanovre, le Hanovre étant un fief masculin qui ne pouvait être gouverné par une femme.

Son fils Georges V, né en 1819, lui succéda en 1851.

Une des bizarreries du trône de Hanovre, c'est que le peuple hanovrien n'a jamais payé à ses ducs, électeurs ou roi, aucune liste civile.

Le trésor des princes du Hanovre, c'est-à-dire des Guelfes, sont des biens fonciers et patrimoniaux.

Les premiers ducs de Brunswick et de Lunebourg furent nommés ducs parce qu'ils étaient les plus grands propriétaires de la basse Saxe.

Cette succession de princes vivant de leurs biens personnels avait donné à Georges V la plus magnifique argenterie qui existât peut-être au monde.

Cette argenterie, dont les premières pièces dataient de Henri le Lion, avait traversé les siècles en s'augmentant toujours ; chaque siècle y ayant apporté son art. Elle est la plus merveilleuse collection qui puisse exister, puisqu'elle a passé à travers les temps les plus barbares comme à travers les époques les plus artistiques, et que, depuis six cent soixante et dix ans, elle offre des spécimens d'orfévrerie de tous les siècles.

Avec cette argenterie, le roi de Hanovre pouvait défrayer une table de huit cents couverts.

Comme le trésor et l'argenterie de la couronne, les diamants de la couronne appartenaient en propre au roi de Hanovre.

Au point de vue des événements qui vont se passer sous les yeux de nos lecteurs, ces détails ne sont pas sans importance.

X

Le défi

Ce qu'avait prévu Bénédict arriva. Le lendemain, au moment où il s'éveillait, Lenhart, qui lui servait de valet de chambre, lui remit sur un beau plat d'argent, prêté à cet effet par Stéphan, trois cartes de visite, ou plutôt deux cartes de visite et un chiffon de papier.

Chaque carte portait un nom imprimé, le chiffon de papier portait un nom écrit au crayon.

Les noms écrits sur les deux cartes étaient ceux du

major Frédéric de Below et de M. Georges Kleist, rédacteur de la *Kreutz Zeitung*.

Le nom écrit au crayon sur le papier était celui de Franz Müller, ouvrier menuisier.

Bénédict avait de la société prussienne un échantillon aussi complet qu'il le pouvait désirer : officier, journaliste, artisan.

Il sauta à bas de son lit, s'informa où ces messieurs étaient logés, apprit qu'ils demeuraient tous trois au même hôtel que lui, et chargea Lenhart de courir chez le colonel Anderson, en le priant de venir à l'instant même.

Le colonel, se doutant des causes de l'appel urgent qui lui était fait, accourut aussitôt.

Bénédict lui remit les deux cartes et le morceau de papier dans l'ordre où ils lui avaient été remis, le priant de suivre dans ses visites et dans le règlement des trois affaires la même étiquette, c'est-à-dire de commencer par le major de Below, de passer de lui à M. Georges Kleist, et de terminer enfin par Franz Müller.

Le colonel Anderson devait accepter toutes les conditions qui lui seraient posées ; d'armes, de temps et de lieu.

Il partit avec ces instructions, qui rendaient sa mission bien facile. Il avait voulu les discuter ; mais Bénédict lui avait posé la main sur l'épaule et lui avait dit :

— Ce sera ainsi, ou ce ne sera point.

Au bout d'une demi-heure, il revint. Tout était terminé.

Le major Frédéric avait choisi le sabre. Seulement, chargé d'une mission pressée pour Francfort et s'étant dérangé de sa route pour faire honneur à l'appel de M. Bénédict Turpin, il priait celui-ci de fixer à l'heure la plus proche la rencontre qu'il devait avoir avec lui.

— Mais, tout de suite, dit Bénédict en riant. C'est bien le moins que je puisse faire en faveur d'un homme qui s'est dérangé de son chemin pour moi.

— Non, pourvu qu'il puisse repartir ce soir, c'est tout ce qu'il désire.

— Mais, dit Bénédict, je ne réponds pas du tout qu'il parte, même en se battant dans la journée.

— Ce serait fâcheux, dit le colonel, M. le major Below est un vrai gentleman. Il paraît que trois officiers prussiens vous ont porté secours là-bas et vous ont sauvé de la populace à condition que vous crieriez : « Vive Guillaume Ier! Vive la Prusse! »

— Pardon, c'était sans condition.

— De votre part, oui; mais ils en avaient pris l'engagement pour vous.

— Je ne les ai pas empêchés de crier : « Vive Guillaume Ier! » et « Vive la Prusse! » tant qu'ils voudraient.

— Non; mais vous, au lieu de vous exécuter...

— Je leur ai dit une des plus jolies pièces de vers d'Alfred de Musset; qu'ont-ils à dire?

— Ils ont à dire que vous vous êtes moqué d'eux.

— Oh ! quant à cela, je l'avoue.

— Et qu'alors, à la lecture de votre lettre, ils ont décidé qu'un d'eux viendrait vous demander raison, et que les deux autres serviraient de témoins à celui que désignerait le sort. Ils ont mis leurs trois noms dans un képi. Celui de M. Frédéric de Below est sorti. Un instant après, on l'envoyait chercher au ministère de la guerre pour lui confier une mission. — C'est un ordre aux troupes prussiennes en garnison à Francfort, devant la ville. — Ses deux amis lui ont offert alors, cette mission étant pressée, de prendre sa place près de vous. Mais il a refusé, disant que, comme ils étaient ses témoins, s'il était tué ou blessé dangereusement, il chargerait l'un deux de la dépêche, qui n'éprouverait ainsi qu'un retard de quelques heures.

— J'ai donc arrêté avec les témoins de M. Frédéric de Below que la rencontre aurait lieu aujourd'hui à une heure.

— Très-bien; et les autres?

— M. Georges Kleist est un monsieur qui n'est ni bien ni mal, il a l'air de leurs publicistes allemands. Il a choisi le pistolet et a demandé à se battre de très-près à cause de sa mauvaise vue. Je réponds qu'elle est excellente, mais enfin il porte des lunettes; je lui ai accordé qu'on vous placerait à quarante-cinq pas.

— Comment, quarante-cinq pas? Mais c'est du polygone, cela !

— Attendez donc... J'ai décidé que chacun aurait le droit de faire quinze pas, ce qui mettrait votre der-

nière distance à quinze pas. Une discussion s'est alors engagée; ses témoins ont prétendu que, comme il était provoqué, il avait le droit de tirer le premier.

— Vous lui avez accordé cela, j'espère?

— Pas le moins du monde; j'ai soutenu que tout au moins vous deviez tirer en même temps, sur un signal. C'est vous qui déciderez la question. Je l'ai jugée trop grave pour la couvrir de ma responsabilité.

— Elle est toute décidée; il tirera le premier, pardieu! Mais vous auriez bien dû prendre rendez-vous avec lui pour la première heure. Nous eussions fait d'une pierre deux coups.

— C'est arrangé selon votre désir.

— Bravo!

— A une heure, avec M. de Below, à l'épée; à une heure un quart, avec M. Georges Kleist, au pistolet; à deux heures et demie, avec M. Franz Müller...

Le colonel hésita.

— Eh bien, demanda Bénédict, à deux heures et demie avec M. Franz Müller, à quoi?

— Vous êtes parfaitement libre de refuser, vous savez.

— A quoi?

— En Angleterre, je ne dis pas... c'est passé dans les mœurs.

— Enfin, à quoi?

— A coups de poing. Il a dit qu'il était ouvrier, qu'il ne savait manier aucune arme, si ce n'est celle que la nature lui a donnée pour attaquer et se défendre; que,

d'ailleurs, vous n'avez pas dédaigné de vous servir vis-à-vis de lui de ces armes-là, puisque, d'un croc-en-jambe, vous l'avez envoyé rouler à dix pas.

— En effet, pauvre diable! dit Bénédict en riant; je me rappelle : un gros, court, blond, n'est-ce pas?

— C'est cela même.

— A sa disposition comme à celle des autres. Ainsi, mon cher colonel, tandis que je vais commander le déjeuner, allez dire, je vous prie, à M. Kleist qu'il tirera le premier, et à M. Müller que nous nous battrons avec les armes que la nature nous a données, c'est-à-dire à coups de poing.

Le colonel Anderson était déjà à la porte; Bénédict le rappela.

— Il est convenu, dit-il, que je ne me charge d'aucune arme. Je me battrai avec les épées et les pistolets que mes adversaires apporteront.

— Bien! bien! fit le colonel.

Et il sortit.

Il était onze heures du matin. Bénédict appela maître Stéphan et commanda le déjeuner.

Dix minutes après le colonel entrait.

— *All right!* dit-il.

Cela signifiait que tout était réglé.

— Alors, à table! dit Bénédict.

Et il ne fut plus question de rien.

Midi sonna.

— Veillez à ce que nous ne soyons pas en retard, colonel, dit Bénédict.

— Non, c'est à un quart de lieue d'ici, à peu près, que nous nous battons, dans un charmant endroit, vous verrez. Les localités influent-elles beaucoup sur vous ?

— J'aime mieux me battre sur du gazon que dans des terres labourées.

— Nous allons à Eilenriede; c'est le bois de Boulogne de Hanovre; au milieu du bois, il y a une petite clairière avec une source qui semble faite pour ces sortes de rencontres. On l'appelle Hanebuts-Block, vous verrez.

— L'endroit vous est familier? demanda Bénédict.

— J'y ai été deux fois pour mon propre compte, et trois ou quatre fois pour le compte des autres.

Lenhart entra.

— La voiture est attelée, dit-il.

— Vous êtes-vous enquis d'un second témoin?

— Ces messieurs sont cinq; un d'entre eux m'en servira.

— Et s'ils refusent?

— Oh !

— S'ils refusent ?

— Vous me suffirez, colonel, et, comme ils sont pressés d'en finir d'une manière ou de l'autre, nous en finirons.

Lenhart attendait à la porte avec sa voiture. Le colonel lui expliqua la route qu'il avait à suivre.

Une demi-heure après, on était à la clairière.

On avait dix minutes d'avance.

— Charmant endroit! dit Bénédict. Puisque ces messieurs ne sont pas encore arrivés, je vais en faire un croquis.

Il tira un album de poche, et, avec une habileté et une rapidité remarquables, il prit un souvenir aussi complet que possible de la localité.

— Et vous dites que ce charmant endroit se nomme...?

— Hanebuts-Block, à cause de ce rocher.

On aperçut deux voitures;

— Ah! dit le colonel, voici vos adversaires!

Bénédict se découvrit.

Les trois officiers prussiens, le journaliste et un chirurgien de la ville appelé par précaution, étaient dans la même voiture, mais la fraternité du *Lien de vertu* [1] n'avait pas été jusqu'à leur permettre de recevoir l'ouvrier Müller dans leur compagnie.

Le pauvre diable arrivait dans une voiture à part.

Bénédict reconnut de loin les trois officiers pour ceux qui, en effet, étaient venus à son aide sur la promenade des Tilleuls, et parmi eux son adversaire portant l'uniforme d'officier de la garde du corps.

Il portait le casque doré surmonté de l'aigle aux ailes éployées, les épaulettes d'argent, la tunique blanche avec le liséré de sang; le pantalon collant et blanc, puis les longues bottes. Les deux autres, qui appartenaient à l'infanterie de la garde, portaient le casque

[1] Tugend-Bund.

noir et or à crinière blanche, la tunique bleue à passements rouges, les deux contre-épaulettes, la ceinture d'argent et le pantalon blanc.

M. Georges Kleist était vêtu tout en noir : aucune tache blanche ne pouvait servir de point de mire sur toute sa personne. Il était grand, mince, blond, portait de grosses moustaches et des lunettes.

Franz Müller était un simple ouvrier, gros, blond, court, comme l'avait dit Bénédict, qui, pour faire honneur à son adversaire et peut-être aussi à lui-même, avait mis son costume des dimanches : habit bleu à boutons d'or, gilet et pantalon blancs, cravate bouffante.

Quant à Bénédict, son costume de fantaisie était d'une élégance qui semblait faite pour l'occasion. Il était coiffé d'un feutre à la Van Dyck, mou et à larges bords, orné d'une ganse grise et de petits glands de la couleur du feutre; une tunique de velours de soie noir à collet rabattu sur les épaules. Un ruban noir, large d'un doigt, lui servait de cravate et dégageait son cou jeune et nerveux comme celui de Pollux. Il avait revêtu un pantalon de coutil blanc et une chemise de batiste si fine, que, lorsqu'il mit bas sa tunique, on voyait tout son corps à travers le tissu.

Il était chaussé d'escarpins très-découverts et de chaussettes de soie écrue. Ces messieurs descendirent de voiture à vingt pas de la clairière, et répondirent courtoisement au salut du colonel et de leur adversaire.

Le colonel s'avança vers eux, leur expliqua que Bénédict ne connaissant personne à Berlin, n'avait d'autre témoin que lui-même, et pria un de ces messieurs de passer avec lui, c'est-à-dire du côté de Bénédict.

Ces messieurs se consultèrent un moment ; un des officiers se détacha du groupe, vint à Bénédict et le salua.

— Je vous remercie de votre courtoisie, monsieur, dit Bénédict.

— Nous sommes prêts à tout, monsieur, répondit le Prussien, pour que le combat ait lieu sans retard.

Ce fut Bénédict qui salua à son tour, mais en se mordant les lèvres.

— Colonel, dit-il en anglais à Anderson, visitez les armes et ne faites pas attendre ces messieurs.

Pendant ce temps-là, le major Frédéric mettait bas sa tunique, son casque, sa cravate et son gilet.

Bénédict put, pendant ce temps, l'examiner avec attention.

C'était un homme de trente-deux à trente-quatre ans, habitué à l'uniforme, et qui eût été mal à l'aise sous tout autre habit que l'habit militaire. Il était brun de peau, avait les cheveux courts, noirs, luisants, collant aux tempes, des yeux pleins de courage, de loyauté, de franchise, le nez droit et bien fait, la moustache noire, le menton très-accentué.

Si Bénédict eût pu examiner sa main, il eût vu qu'il avait sur le mont de Saturne, c'est-à-dire à la base

du médium, cette étoile fatale qui présage la mort violente.

Comme c'était le major qui avait les sabres, on en offrit le choix à Bénédict, qui prit au hasard et le premier venu.

Seulement, à peine l'eut-il dans la main droite, que, de la main gauche, il en essaya le fil et en toucha la pointe.

Le fil était tranchant comme celui d'un rasoir, la pointe aiguë comme celle d'une aiguille.

Le témoin du major vit le double mouvement de Bénédict, et, prenant le colonel Anderson à part :

— Colonel, lui dit-il, voulez-vous faire observer à M. Bénédict qu'il n'est point d'usage en Allemagne de porter dans les duels de coups de pointe, mais de taille seulement ?

Anderson alla vers Bénédict et lui fit part de l'observation qui venait de lui être adressée.

— Diable! fit Bénédict, vous faites bien de me dire cela. En France, où nos duels, surtout entre militaires, sont presque toujours sérieux, nous nous servons de tout; et le jeu du sabre s'appelle le jeu de contre-pointe.

— Mais non! mais non! dit le major prussien, servez-vous du sabre, comme vous l'entendez, monsieur.

Bénédict salua.

XI

Le coup de manchette

Les Allemands — et ce sont les duels inoffensifs des universités qui ont consacré cet usage — ne se servent pas de la pointe; leurs coups s'adressent ordinairement à la tête, toujours couverte d'un feutre à l'épreuve de la lame, et plutôt encore à la figure; la saignée et les poignets, toujours dans les duels universitaires, sont ordinairement rendus invulnérables par les épais foulards qui les entourent.

Mais le bras est le but des estafilades.

Les armes apportées par les témoins étaient celles dont les militaires se servent avec les étudiants, les seuls *civils* auxquels ils ne peuvent refuser satisfaction.

Partout ailleurs, le noble peut refuser le duel que lui propose le bourgeois.

Ces sabres se nomment *rapier*, d'où nous avons fait rapières, et la poignée en est complétement entourée d'une corbeille de fer tout à fait semblable à celle des claymores écossaises. La lame est droite de même, mais beaucoup plus mince et un peu plus longue, un peu flexible et aiguisée comme un rasoir.

Les étudiants ont deux gardes de duels. L'une, la pointe en bas, en position de prime, et ainsi ils parent en prime et en seconde, et ont la figure protégée par

la corbeille de fer. Les coups se portent soit au-dessous du gros du bras de l'adversaire, soit en faisant circuler l'épée de seconde à prime.

L'autre ressemble à la garde française, — quarte, mais cependant un peu tiercé ; mais plus haut que la nôtre, parce que, comme je l'ai dit, ils ne parent pas les coups portés au bas ventre et aux cuisses, ces coups, d'ailleurs, étant écartés par les épées des témoins.

Il y a aussi cette différence entre le jeu allemand et le nôtre, que les combattants d'outre-Rhin portent leurs coups de taille sans déranger la main, seulement avec l'extérieur du sabre, mais non avec le tranchant. De cette façon, la pointe seule de l'arme bascule avec une certaine rapidité, tandis que la poitrine est couverte par la garde du sabre qui forme corbeille.

L'officier, eu égard aux coups de pointe dont il était menacé, prit cette seconde.

Bénédict se posa négligemment : il connaissait l'escrime allemande, dont il avait observé les usages pendant ses études à Heidelberg, où il avait eu sept ou huit duels.

Ce sabre à corbeille rendant, par sa pesanteur, la lame plus légère ne lui déplaisait pas.

L'offensé, en Allemagne, porte le premier coup. Le défi peut être regardé comme une offense.

Bénédict attendit.

— Allez, messieurs, dit le colonel.

Le premier coup fut donc porté par le major avec une vitesse qui pouvait le disputer à l'éclair.

Mais, si vite qu'il fût porté, le coup tomba dans le vide. Averti par le sentiment du fer, que l'habitude de l'escrime donne d'une manière si complète, Bénédict sauta à trois pas de distance, dès que la lame de son adversaire eut quitté la sienne, et, là, il resta découvert, la pointe basse, son sourire railleur découvrant de fort belles dents.

Le major demeura un instant interdit. L'Allemand fit volte sur place, mais ne marcha pas.

Cependant, comme le major était bien décidé à faire de son duel un combat sérieux, il fit un pas : aussitôt la pointe du sabre se dressa devant lui, menaçante. Il recula involontairement.

Bénédict riva alors son regard sur celui de son adversaire, tournant autour de lui, se penchant à droite, se penchant à gauche, mais toujours l'épée basse et prête à porter.

Le major se sentait magnétiser malgré lui. Il voulut vaincre cette influence, et fit résolûment un pas en avant, le sabre en l'air.

Au même instant, il sentit le froid du fer. Bénédict s'était fendu, la pointe avait percé la chemise et reparu de l'autre côté.

On aurait pu croire que l'épée l'avait percé d'outre en outre, si le major ne fût resté debout et immobile devant son adversaire déjà à trois pas de lui.

Les témoins accoururent.

— Ce n'est rien, leur dit le major.

Puis, comme s'il s'était aperçu que Bénédict n'avait voulu percer que sa chemise :

— Allons, monsieur, dit-il, continuons le combat et sérieusement.

— Eh! monsieur! dit Bénédict, si je m'étais fendu sérieusement, vous voyez bien que vous étiez mort.

— En garde, monsieur! dit le major furieux, et n'oubliez pas que c'est pour tuer ou être tué que je me bats.

Bénédict fit un pas en arrière en saluant de son épée.

— Pardon, messieurs, dit-il, vous voyez le malheur qui vient de m'arriver. Quoique bien décidé à ne pas me servir de la pointe, je viens de faire deux trous à la chemise de monsieur. La main pourrait continuer de ne pas vouloir obéir à la pensée. Je ne viens pas dans un pays pour m'insurger contre ses habitudes, — surtout quand elles sont philanthropiques.

Et, s'approchant du rocher qui donne son nom à la clairière, il introduisit la pointe dans une gerçure de la pierre et la brisa à la hauteur d'un pouce.

Le major voulut l'imiter.

— Inutile, monsieur, lui dit Bénédict, vous ne vous servez pas de la pointe.

Bénédict, réduit au jeu de sabre simple, avisa la lame avec celle de son adversaire, ce qui ne peut avoir lieu que de près, la quittant au reste à chaque instant pour faire un demi-pas de retraite, de sorte que, grâce à ce va-et-vient, l'épée du major s'escrimait dans le vide. Enfin il voulut, impatient, atteindre plus loin et

se fendit. Son arme non soutenue se baissa et présenta involontairement la pointe.

Bénédict para un coup de seconde, et, posant en riposte son sabre sur la poitrine de son adversaire :

— Vous voyez, lui dit-il, que j'ai eu raison de briser la pointe du rapier; sans cela, votre chemise était percée de deux côtés et le corps avec.

Le major ne répondit rien, mais il se releva rapidement et se remit en garde.

Il tenait devant lui un tireur expérimenté, sûr de ses coups, maître de lui-même, et joignant à la vivacité française le sang-froid de l'homme déterminé et connaissant ses forces.

Cette fois, Bénédict voyant qu'il fallait en finir, restait en place, calme mais menaçant, les sourcils froncés, les yeux fixes, ne donnant pas de lame, toujours à demi plié dans sa garde. Il semblait, cette fois, décidé à attendre; mais, comme si tout devait être inattendu avec lui, tout à coup il bondit d'un pas en avant sans préparation, sans appel, comme un jaguar, marqua un coup de tête et traça sous le bras de son adversaire brusquement appelé à la parade, une ligne qui sillonna la poitrine; et cela, tout en effectuant d'un seul bond sa retraite en arrière et en retombant le sabre hors de ligne à sa place première.

La chemise, coupée comme avec un rasoir, se teignit de sang.

Les témoins firent un mouvement.

— Ne vous dérangez pas, s'écria le major, ce n'est

rien, un simple frôlement du fer. Je ne puis pas nier que monsieur n'ait la main douce.

Et il se remit en garde.

Mais il se tenait hésitant malgré son courage. Cette agilité le stupéfiait, il avait l'instinct de sentir qu'il courait un très-grand danger. Évidemment son adversaire conservait sa distance hors de la portée du sabre, attendant que son ennemi se livrât en marchant sur lui. Le major comprenait que son adversaire s'était amusé jusque-là, mais que le duel tirait à sa fin et que la première et la moindre faute qu'il ferait serait cruellement punie. Son sabre embarrassé, qui ne trouvait pas l'appui habituel de la lame de son adversaire, devenait sans intuition et perdait ses idées dans sa main.

Toute sa science de l'escrime à lui était bouleversée. Cette lame qu'il ne pouvait parvenir à joindre, et qui se dressait tout à coup devant lui, intelligente, savante, exercée dans ce genre de lutte, paralysait son audace. Il ne pouvait rien donner au hasard devant cet ennemi toujours hors de distance, si impassible et si prompt, qui, évidemment, voulait finir, en artiste qu'il était, par une belle passe, ou, ce qui n'était pas probable, voulait tomber comme le gladiateur antique dans une noble attitude.

Mais, exaspéré en voyant cet élégant développement du corps, cette garde coquette et pleine de grâce, ce sourire provocateur sur les lèvres, le major sentit le sang lui monter au visage et il ne put s'empêcher de mâcher ces mots entre ses dents :

— *Der ist der Teufel!* (Mais c'est donc le diable!)

Et, faisant un bond en avant, ne craignant plus la pointe du rapier, puisque la pointe était brisée, il leva le bras et porta à Bénédict un coup de sabre à toute volée, en faisant la faute d'abandonner le corps à la suite du bras.

Un pareil coup de sabre, non évité ou non paré, devait fendre une tête comme il eût fendu une pomme.

Mais, cette fois encore, le fer ne rencontra que le vide, le corps de Bénédict s'était effacé dans une volte légère, élégante, bien connue des maîtres français.

Au même instant, on vit flamboyer un éclair et le bras du major se couvrant de sang dans toute sa longueur, retomba inerte le long de son corps. La main lâcha le sabre, qui ne fut plus retenu que par la dragonne et pendit perpendiculairement au sol.

Les témoins se précipitèrent vers le major, qui, quoique pâlissant, salua son adversaire de la tête, et, le sourire sur les lèvres, lui dit :

—Je vous remercie, monsieur; la première fois, vous pouviez me percer de part en part et vous n'avez percé que ma chemise; la seconde, vous pouviez me fendre en deux, et j'en ai été quitte pour un coup de rasoir; la troisième, vous pouviez m'abattre à votre choix la tête ou le bras, et je m'en tire avec un coup de manchette. Maintenant, il vous reste à me dire, monsieur, pour être gentilhomme jusqu'au bout avec moi, par quel motif vous m'avez ménagé.

— Monsieur, répondit Bénédict en souriant, chez M. Felner, bourgmestre de Francfort, j'ai été présenté à sa filleule, une femme charmante et qui adore son mari. On la nomme madame la baronne de Below. J'ai pensé, en recevant votre carte, qu'elle était peut-être votre parente, et, quoique, belle comme elle est, le deuil doive lui aller à merveille, je n'ai pas voulu que ce surcroît de beauté lui vînt de moi.

Le major regarda Bénédict en face, et, quelque puissance que le soldat au cœur d'acier eût sur lui-même, les larmes lui vinrent aux yeux.

— Madame de Below est ma femme, monsieur, répondit-il, et croyez que, quelque part que vous la rencontriez, son salut voudra vous dire : « Mon mari vous a stupidement cherché querelle, monsieur; pour l'amour de moi, vous l'avez épargné, soyez béni ! » et elle vous tendra la main avec autant de reconnaissance que je vous tends la mienne.

Puis il ajouta en riant :

— Excusez-moi de vous tendre la main gauche. C'est votre faute si je ne vous tends pas la main droite.

Cette fois, quoique la blessure ne fût pas dangereuse, le major Frédéric ne repoussa pas le chirurgien.

En un instant, la manche de la chemise du major fut déchirée, la plaie longitudinale, peu profonde mais effrayante à voir, fut mise à découvert; elle s'étendait du deltoïde à l'avant-bras.

Le chirurgien alla tremper une serviette dans la source glacée qui coulait au pied du rocher et en en-

veloppa le bras du major. Puis, avec des bandes de sparadrap, il rapprocha les chairs.

On s'épouvantait à l'idée de ce qu'aurait pu être une pareille blessure si, au lieu de se contenter de tirer la lame du sabre à lui, celui qui l'avait faite eût, ce qui lui eût été facile, frappé à toute volée.

Le chirurgien acheva de rassurer le major en lui affirmant que rien ne s'opposerait à ce qu'il partit le même soir pour Francfort.

Bénédict offrit sa voiture à son adversaire ; mais celui-ci le remercia, curieux de voir comment les choses se passeraient pour ses successeurs. Il prétexta la nécessité où il était, pour ne pas manquer à toutes les règles de la courtoisie, d'attendre M. Georges Kleist.

Quoique M. Georges Kleist, qui avait pu, par ce premier duel, juger à quel homme il avait affaire, eût autant aimé être à vingt lieues de là, il fit bonne contenance, et, quoique très-pâle pendant le premier combat — plus pâle encore pendant le pansement du major — il fut le premier à dire :

— Pardon de vous déranger, messieurs ; mais c'est à mon tour.

— Je me tiens à vos ordres, monsieur, dit Bénédict.

— Vous ne vous êtes pas habillé en homme qui va se battre au pistolet, lui dit en examinant son costume, le colonel Anderson.

— Ma foi, répondit Bénédict, je n'ai pas songé à

quoi je me battrais; j'ai songé à être à mon aise en me battant. Voilà tout.

— Vous pouvez remettre et boutonner votre tunique, au moins.

— Ouf! il fait si chaud.

— Peut-être eussiez-vous dû commencer par le pistolet. Le duel au sabre a dû complétement déranger votre main.

— Ma main est mon esclave, mon cher colonel; elle sait qu'elle me doit obéir, et vous allez la voir à la besogne.

— Voulez-vous voir les pistolets dont vous allez vous servir?

— Vous les avez vus?

— Oui.

— Quelle sorte de pistolets est-ce?

— Des pistolets de duel qu'on a été louer ce matin chez un armurier de la Grande-Place.

— A double détente?

— Non, à détente simple.

— Appelez mon second témoin, et veillez au chargement des armes.

— J'y vais.

— Qu'on ne glisse pas les balles à côté, surtout.

— C'est moi qui les mettrai dans le canon.

— Colonel, dirent les deux officiers prussiens, voulez-vous présider au chargement?

— Me voilà.

— Ah çà! mais comment cela va-t-il se passer? dit

le colonel Anderson, M. Georges Kleist ne va plus avoir qu'un témoin.

— Que ces deux messieurs restent du côté de M. Kleist, dit le major, je passe du côté de M. Bénédict.

Et, comme il était pansé, il alla s'asseoir sur le rocher qui donne le nom à la clairière.

— Merci, monsieur, dit Bénédict, avec un sourire vous savez que c'est entre nous à la vie et à la mort.

Pendant ce temps, on chargeait les pistolets, et comme l'avait promis le colonel Anderson, il mettait lui-même les balles dans les canons des pistolets.

Bénédict s'était rapproché du major.

— Voyons, lui dit celui-ci sérieusement, est-ce que vous allez le tuer ?

— Que voulez-vous ! on ne badine pas avec le pistolet, comme on fait avec le sabre ou l'épée.

— Vous devez avoir un moyen d'estropier les gens à qui vous ne voulez pas mal de mort, sans les tuer tout à fait.

— Je ne puis cependant pas le manquer pour vous faire plaisir. Il irait chanter sur tous les tons que je suis un maladroit.

— Allons, je prêche un converti. Je parie que vous avez votre idée.

— Eh bien, oui ; mais il faudra qu'il soit bien sage.

— Que faudra-t-il qu'il fasse ?

— Rien, qu'il ne bouge pas, ce n'est pas bien difficile.

— Voilà qu'ils ont fini.

En effet, les témoins mesuraient les pas. Les quarante-cinq pas mesurés, le colonel Anderson en mesura de chaque côté quinze autres, et, comme limite infranchissable, il posa de chaque côté un fourreau de sabre, tandis que le sabre debout et enfoncé dans la terre, servait de point de départ.

— A vos postes, messieurs, crièrent les témoins.

Mais celui qui prenait le plus d'intérêt à tous ces préparatifs, c'était à coup sûr Franz Müller. C'était la première fois qu'il voyait des hommes jouer leur vie l'un contre l'autre, et il avait, malgré lui, une profonde admiration pour celui qui la jouait en riant.

Or, celui qui la jouait en riant, c'était Bénédict, son adversaire, ce Français détesté.

Franz Müller était donc forcé d'admirer et de détester tout à la fois le même homme.

Mais son admiration fut au comble quand M. Georges Kleist, ayant choisi son pistolet, le colonel apporta l'autre à Bénédict, qui causait avec le major et qui, sans regarder l'arme, causant toujours avec le blessé, allait se mettre à son poste.

Les adversaires se trouvaient à l'extrême distance.

— Messieurs, dit le colonel Anderson, vous êtes à quarante-cinq pas l'un de l'autre. Chacun de vous, a son choix, peut faire quinze pas avant de tirer ou tirer

de sa place. Le signal ne sera pas donné. C'est à M. Georges Kleist à tirer le premier et quand il lui plaira.

— M. Georges Kleist pourra protéger de son pistolet déchargé telle partie de son corps qu'il lui conviendra. Ce que je dis pour M. Georges Kleist, je le dis pour M. Bénédict.

— Allez, messieurs !

Les deux adversaires marchèrent aussitôt l'un contre l'autre. Arrivé à la limite, Bénédict attendit, et, au lieu de s'effacer, se présenta au feu les bras croisés. Une légère brise faisait flotter ses cheveux et boursouflait sa chemise ouverte sur la poitrine. Il avait marché de son pas ordinaire.

M. Kleist, vêtu tout de noir, tête nue, boutonné dans sa redingote, avait marché pas à pas, la volonté morale commandant la résistance physique. Arrivé à la limite, il s'arrêta.

— Vous y êtes, monsieur ? dit-il à Bénédict.

— Oui, monsieur.

— Vous ne vous effacez pas ?

— Ce n'est point mon habitude.

Alors, lui-même s'effaça comme au tir, leva lentement son pistolet, prit son temps et fit feu.

Bénédict entendit un léger sifflement à son oreille, sentit un rapide frôlement dans ses cheveux ; la balle de son adversaire avait passé à cinq centimètres de sa tête...

Son adversaire leva à l'instant même son pistolet et

s'en garantit le visage; mais, comme par un effet nerveux indépendant de sa volonté, la main lui tremblait un peu.

— Monsieur, lui dit Bénédict, vous avez eu la courtoisie de m'adresser la parole sous les armes, ce qui ne se fait pas d'habitude d'adversaire à adversaire, pour m'inviter à m'effacer. Voulez-vous me permettre à mon tour de vous donner un avis ou plutôt de vous faire une prière ?

— Laquelle, monsieur ? répondit le journaliste, toujours abrité derrière son arme.

— Ce serait que votre main se tînt ferme ! Votre pistolet bouge. Or, je voudrais mettre ma balle dans le bois de votre pistolet : ce qui me sera bien difficile si vous ne le tenez pas immobile, et ce qui, bien malgré moi, me forcerait à vous la mettre soit dans la joue, soit dans la partie postérieure de la tête; tandis que, si vous maintenez votre arme comme dans ce moment-ci...

Il souleva rapidement son pistolet et fit feu.

— Tenez, voilà l'opération faite !

Le geste qui avait précédé la détonation avait été si rapide, que l'on eût cru que Bénédict n'avait pas visé.

Mais, en même temps que l'on entendit la détonation, on vit l'arme derrière laquelle M. Kleist s'abritait, voler en éclats, et celui qui la tenait chanceler et tomber sur un genou.

— Ah ! dit le major, vous l'avez tué !

— Je ne crois pas, répondit Bénédict; je dois avoir

mis la balle entre les deux vis qui tiennent la batterie. C'est le contre-coup qui l'a renversé.

Le chirurgien et les deux témoins s'étaient précipités vers le blessé, dans la main duquel la crosse seule de son pistolet était restée. Une énorme contusion s'étendait sur sa joue de l'œil à la mâchoire. C'était, comme l'avait dit Bénédict, le contre-coup de la balle; mais la balle n'avait point touché le journaliste.

On retrouva le canon du pistolet d'un côté et la batterie de l'autre. La balle s'était logée dans la batterie, juste entre les deux vis.

Frappant la tête à l'endroit où elle avait atteint la batterie, elle brisait la mâchoire supérieure et pénétrait dans le cerveau.

Le pansement était bien facile. La contusion était des plus violentes, mais le sang ne coulait qu'à deux endroits où la peau avait craqué. Un linge trempé dans l'eau de la source fut le seul appareil que le chirurgien jugea à propos de mettre sur la blessure.

Franz Müller avait suivi ce second combat avec plus d'intérêt encore que le premier. Mais, en voyant le dénoûment tout à l'honneur de l'ennemi de son pays, sa haine du Français et son enthousiasme national s'étaient réveillés plus ardents et plus agressifs que jamais. Les jurons les plus terribles, les menaces les plus brutales, les malédictions les plus féroces, s'échappaient de sa bouche entre les dents serrées de laquelle sortait une mousse pareille à celle qui tombe des lèvres d'un chien enragé.

Il battait l'air de ses poings, frappant un ennemi imaginaire qu'il terrassait ensuite et foulait aux pieds.

Ses menaces et ses gestes, tout isolé qu'il était, avaient amené sur lui l'attention des témoins et des blessés eux-mêmes.

— Est-ce que vous allez vous battre avec cette bête brute? lui demanda Anderson.

— Pardieu ! lui dit Bénédict, il le faut bien.

— A coups de poings ? Fi !

— Eh ! mon cher colonel, c'est le pugilat antique.

— Faites donc attention que le sabre coupe, que la balle perce, mais que le poing mutile, laisse des bleus, défigure, meurtrit ; que vous allez vous rouler à terre, vous commettre comme un crocheteur avec un goujat. Pouah ! mon cher, à votre place, je lui ferais des excuses.

— J'aime mieux mettre des gants pour ne le point toucher.

Et Bénédict prit dans la poche de sa tunique une paire de gants jaune-paille qu'il mit avec toutes les précautions d'un secrétaire d'ambassade entrant dans le salon d'un ministre.

Puis, du bout de son doigt ganté à neuf, il alla toucher l'épaule de l'ouvrier, qui battait l'air de ses poings en attendant mieux.

— Et, maintenant, mon ami, dit-il, à nous deux !

— Oh ! des gants ! des gants ! murmura l'ouvrier. Je t'en vais faire mettre, des gants !

Et il vint sur Bénédict comme un sanglier blessé.

— Allons, se dit Bénédict en riant, et en se parlant à lui-même, il s'agit de se rappeler que l'on est venu au monde rue Mouffetard.

Et il prit la garde du gamin de Paris tirant la savate, cette pose tout à la fois si menaçante et si gracieuse, qu'elle semble être celle du léopard ou d'une panthère à demi couchée et prête à s'élancer sur sa proie.

Ignorant à la fois l'art aristocratique de la boxe et l'art démocratique de la savate, Franz Müller ne visait qu'à une chose : à prendre à bras-le-corps Bénédict, à le renverser et à le fouler aux pieds comme il l'avait fait un instant auparavant en imagination. La taille élégante, les membres menus de son adversaire ne lui faisaient pas craindre un lutteur bien dangereux. C'était, en conséquence, à la lutte qu'il le voulait amener.

Mais, quoiqu'il se crût de force ou plutôt d'adresse à lutter avec le premier athlète venu, Bénédict avait, comme pour ses deux autres adversaires, un plan tout fait dont il ne voulait pas se départir. S'il lui fallait absolument lutter, c'était par là qu'il voulait finir, quand il aurait, dans une colère inutile, épuisé les forces de son adversaire.

C'était chose facile, pour un gymnaste de la force de Bénédict, d'éviter l'étreinte de son maladroit ennemi, et c'est ce qu'il se contenta de faire trois ou quatre fois.

Franz rugissait.

Pour éviter une de ces attaques, Bénédict fit une demi-volte, et, de son fin escarpin lancé par des mus-

cles solides, il envoya à son adversaire ce qu'on appelle le *coup de figure*. Bénédict, du talon de son soulier, écrasa le nez et les lèvres de son adversaire.

— *Herr gott sacrament!...* s'écria celui-ci en faisant trois pas en arrière, et en portant à sa bouche sa main qu'il retira pleine de sang.

A cette vue, Franz perdit la tête, il revint comme un fou sur son adversaire, qui pencha le corps à droite en laissant la jambe gauche étendue. Le coup que voulait porter Franz fut esquivé; mais la jambe gauche fit l'effet d'une barrière basse, d'un banc, d'une corde placée sur la course précipitée d'un aveugle.

Franz trébucha et alla tomber sur la tête six ou huit pas en avant. Le coup fut si violent, la tête ayant porté contre un tronc d'arbre, qu'il demeura étendu, sinon évanoui, du moins presque sans connaissance.

Bénédict s'approcha de lui avec les témoins, que cette lutte intéressait singulièrement et pour lesquels cette adresse parisienne était toute nouvelle. Le major avait presque oublié sa blessure, et, quoique le journaliste souffrit cruellement de la sienne, il s'était soulevé sur un genou pour regarder du seul œil dont il vit.

— Assez! assez! dirent les témoins en voyant que Franz ne bougeait pas.

— En avez-vous assez, mon ami? demanda Bénédict de sa voix la plus douce et de son ton le plus insinuant.

— *Nein, Himmels Kreutz Bataillon!* rugit le menuisier.

Ce juronent, qui ne voudrait rien dire en français, puisque sa traduction est celle-ci : *Bataillon de la croix du ciel,* est le dernier mot des imprécations allemandes.

— Alors, relevez-vous et recommençons, dit Bénédict.

Franz se releva lentement et tout honteux.

— A la bonne heure ! dit Bénédict ; il me semblait bien aussi que cela ne pouvait pas finir sans un petit bout de boxe. Sans cela, où serait mon éclectisme, dont je suis si fier?

Cependant, la fureur de Franz était quelque peu calmée, sa prudence tudesque reprit le dessus. Mais la spontanéité française, dont il avait éprouvé la *furia*, lui manquait complétement. Ses idées étaient dérou tées par ce même jeune homme qui, tout en le fuyant, l'attaquait sans cesse. Mais, à son grand étonnement, son adversaire avait l'air de vouloir l'attendre, cette fois, campé qu'il était, les deux jarrets pliés et les deux poings ramassés sur sa poitrine, comme un vrai champion de la vieille Angleterre.

C'était pour le Prussien un autre ennemi.

Il avança, cette fois, avec précaution et lenteur, essayant de grouper ses poings comme ceux du Français.

— Allons, allons, cher ami, dit Bénédict, je crois qu'il faut vous émoustiller un peu !

Et, tandis que Franz s'essayait à imiter la pose de Bénédict, ne doutant point que ce ne fût la bonne, puisque son adversaire l'avait adoptée, celui-ci lui en-

voya le plus terrible coup de pied dans les jambes qu'un tibia puisse admettre.

L'os en craqua.

Franz recula, vaincu par la douleur, et revint à la charge le poing levé comme pour assommer un bœuf.

Mais Bénédict avait repris la pose anglaise, et, quand il sentit son ennemi à sa portée, son bras se détendit comme un ressort et alla toucher l'estomac du Prussien d'un coup de poing que n'eût pas désavoué le plus rude boxeur de la Grande-Bretagne.

Le gant en craqua sur toutes les coutures.

Franz fit trois pas en arrière et tomba comme une masse, étendu sur le sol.

— Ma foi, messieurs, dit Bénédict aux témoins, je ne puis faire mieux, et, pour faire davantage, il faudrait le tuer.

S'approchant alors de Franz :

— Vous avouez-vous battu? lui dit-il.

Franz ne répondit pas.

— Nous l'avouons pour lui, dirent les témoins. Il est complétement évanoui.

Le chirurgien s'approcha, tâta le pouls de Franz.

— Il faut saigner cet homme à l'instant même, dit-il, ou je ne réponds pas de lui.

— Saignez, docteur, saignez; j'ai fait ce que j'ai pu pour que la mort ne se mêlât point de nos affaires. Tout ce qui regarde la vie vous appartient.

Puis, allant au major qu'il embrassa, au journaliste qu'il salua, aux témoins dont il prit la main, il remit sa

tunique de velours et remonta en voiture moins chiffonné que s'il sortait d'un dîner sur l'herbe.

— Eh bien, cher parrain? demanda-t-il à Anderson en montant en voiture.

— Eh bien, cher filleul, répondit le colonel, j'ai dix de mes amis sans me compter qui eussent bien donné mille louis pour voir ce que je viens de voir.

— Monsieur, dit Lenhart, si vous me promettez de ne jamais chasser sans moi et de ne jamais vous battre sans que je sois là, je m'engage, moi, mon cheval et mon cabriolet, à vous servir pour rien toute ma vie.

Bénédict, en effet, laissait ses trois adversaires couchés sur le terrain, et revenait, comme il l'avait prédit à Kaulbach, sans la moindre égratignure.

XII

Les croquis de Bénédict

Lorsque Bénédict rentra à l'hôtel *Royal*, il y trouva le domestique de son illustre confrère Kaulbach qui attendait son retour pour porter des nouvelles à son maître. Le bruit s'était bien vite répandu, dans la petite ville de Hanovre, qu'en réponse à la lettre insérée par Bénédict dans la *Neue Zeitung*, trois cartes lui avaient été remises le matin même, et qu'il était parti avec ses témoins et ses adversaires pour Eilenriede, lieu où d'habitude se vident les affaires d'honneur.

Kaulbach, inquiet, avait voulu savoir avant tout le monde le résultat de la triple rencontre, et, n'osant envoyer sur le terrain, il avait envoyé à l'hôtel *Royal*.

Bénédict chargea le domestique de rassurer son maître, lui faisant dire qu'il irait le remercier lui-même de sa courtoisie, si, à l'heure qu'il était, il ne craignait pas de soulever la curiosité de toute la ville.

Aussitôt arrivé, le colonel Anderson inventa un prétexte pour quitter Bénédict; en sa qualité d'officier d'ordonnance du roi, peut-être avait-il à rendre compte en haut lieu de l'emploi de sa journée.

De même qu'il n'avait fallu qu'un instant pour que la provocation fût connue, il ne fallut qu'un instant pour que le résultat du triple combat ne fût plus un secret pour personne. Le fait était tellement inouï dans l'histoire des duels ; trois combats soutenus et gagnés sans une égratignure, parurent une chose si extraordinaire, que cette chose extraordinaire, jointe à la haine que l'on portait aux Prussiens, détermina les jeunes gens de la ville à envoyer une députation à Bénédict pour le saluer.

Bénédict reçut les députés et leur parla dans un allemand si pur, qu'ils se retirèrent émerveillés.

A peine étaient-ils sortis, que maître Stephan entra et lui dit que les voyageurs en station chez lui étaient si grandement émerveillés de son aventure de la journée, qu'ils le priaient de leur faire l'honneur de dîner à table d'hôte, afin qu'ils pussent lui adresser, tous, leurs compliments.

Bénédict fit répondre qu'il ne comprenait rien à l'admiration qu'excitait une conduite toute naturelle, mais qu'il était heureux de faire quelque chose qui pût être agréable aux hôtes de son hôte.

Maître Stephan avait eu le temps de répandre dans la ville que le jeune Français, objet de toutes les conversations, consentait, pour cette fois seulement, à dîner à table d'hôte.

Au lieu de vingt-cinq couverts, il en fit mettre deux cents.

Les deux cents couverts furent occupés.

On crut à une émeute; la police accourut. On lui expliqua que c'était une fête de famille, une démonstration dans le genre de celle qui avait été faite, trois jours auparavant, sous les fenêtres de M. de Bœsewerk à Berlin, — excepté qu'elle était tout opposée. La police hanovrienne était une excellente police qui aimait les fêtes de famille et les démonstrations patriotiques. Au lieu de s'opposer à celle-là, elle la protégea de tout son pouvoir; grâce à elle, tout se passa avec le plus grand ordre.

A minuit, on permit à Bénédict de se retirer dans sa chambre, mais on organisa sous ses fenêtres une sérénade qui dura jusqu'à deux heures du matin.

A neuf heures, Kaulbach entra dans sa chambre. Le prince royal invitait Bénédict à venir déjeuner chez lui au château de Herrenhausen et le priait d'apporter ses croquis.

Kaulbach était chargé de l'amener.

Le déjeuner était pour onze heures, mais le prince royal serait reconnaissant à Bénédict de venir à dix heures, afin de causer avant et après.

Bénédict ne perdit pas de temps, il se mit à l'instant même à sa toilette, quoique Kaulbach, habitué du château, lui répétât qu'il pouvait venir en redingote ou en habit noir. Il revêtit l'uniforme de soldat de marine, uniforme avec lequel il avait fait, en volontaire, la campagne de Chine; mit sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur, dont le simple ruban rouge sur l'habit de certains hommes est plus estimé que sur d'autres tel ou tel grand cordon; accrocha à sa ceinture un sabre, cadeau de Saïd-Pacha, prit ses cartons et monta dans la voiture de Kaulbach.

Maître Lenhart eut congé pour toute la journée.

En vingt-cinq minutes, on fut au château de Herrenhausen, qui n'est situé qu'à une lieue de Hanovre. Et, comme il arrivait en voiture découverte, Bénédict put voir le jeune prince debout derrière la vitre d'une fenêtre, tant son impatience était grande de se retrouver avec lui. Son Altesse royale était seule avec son aide de camp, officier de génie distingué, et, en sa qualité d'officier de génie, dessinateur habile, et, chose rare, ne méprisant pas trop le pittoresque.

Le prince, sans ouvrir la bouche à Bénédict de ses trois duels de la veille, s'informa courtoisement de sa santé. Il était évident qu'il n'en ignorait aucun détail. Et, si Bénédict en eût douté, toute incertitude dispa-

raissait pour lui quand arriva le colonel Anderson comme invité au déjeuner.

Mais ce qui attirait surtout les regards du jeune prince, c'était le cahier de croquis que Bénédict tenait sous son bras.

Bénédict alla au-devant des désirs du prince.

— Votre Altesse a désiré voir quelques-uns de mes croquis, lui dit-il, et, pensant que c'était le plus intéressant, je lui ai apporté l'album qui contient mes chasses.

— Oh ! donnez ! donnez ! dit le prince en étendant vivement la main.

Et, le posant sur un piano, il se mit à en tourner vivement les feuilles.

Au troisième ou quatrième, il se calma.

— Ah ! mais, dit-il, savez-vous que c'est très-beau, cela !

Kaulbach aussi s'était approché.

— Comment ! c'est de vous cela ? demanda-t-il à Bénédict ?

— De qui voulez-vous que ce soit ? croyez-vous que j'aie acheté ces études, par hasard ?

— Non, vous ne seriez pas assez riche.

— Qu'est-ce que celle-ci ? demanda le prince.

— Celle-ci, dit Bénédict, je ne dirai pas : « C'est mon premier coup du fusil ; » je dirai : « C'est mon premier coup de couteau à Chandernagor. »

— Comment, votre premier coup de couteau ? Mais c'est un tigre.

— Une tigresse, voyez les petits.

— Et vous la tuâtes d'un coup de couteau ?

— Oui, mon prince.

— Vous entendez, Anderson, d'un coup de couteau !

— J'entends parfaitement, et cela ne m'étonne point. Ce qui m'étonne, c'est que monsieur n'ait pas eu l'idée de l'étrangler avec les mains. Mais, peut-être, ajouta-t-il en riant, comme pour boxer, met-il des gants pour aller à la chasse au tigre ?

— Comment cela s'est-il passé, monsieur Bénédict ?

— Mais de la manière la plus simple, mon prince.

— Racontez-nous cela.

— Mais, en vérité, monseigneur, je crains de vous fatiguer.

— Oh ! non, non, l'histoire !

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie.

— J'obéis à Votre Altesse.

» J'étais arrivé depuis deux jours à Chandernagor, lorsque j'entends parler d'une grande chasse qui devait avoir lieu sur la rive gauche de l'Hougly. Une tigresse avait mis bas dans un maquis de jungles, à deux kilomètres à peu près de l'habitation d'un riche fermier hollandais auquel elle avait enlevé deux chevaux et étranglé un nègre. Les officiers français avaient décidé de faire une battue des environs et de délivrer le pays du monstre qui y répandait la terreur. J'exprimai à mon hôte le désir de faire partie de l'expédition. Il me dit qu'il fallait m'adresser à un vieux capitaine

français qui était de droit à la tête de ces sortes de parties, et que l'on n'appelait que le capitaine Tigre, à cause du nombre inouï de ces animaux qu'il avait tués. Cinquante ou soixante, peut-être...

— Je l'ai connu, dit le colonel Anderson: il avait un œil et la moitié de la figure arrachés d'un coup de patte de tigre.

— C'est cela; je n'ai pas besoin de vous faire son portrait, monseigneur, reprit Bénédict.

Et, tournant deux pages de l'album :

— Au reste, le voilà, dit-il.

— Mais ce ne sont point des croquis, dit Kaulbach.

— J'allai le trouver, il me reçut à merveille, me demanda si jamais j'avais chassé les animaux féroces. Je lui répondis la vérité. Jamais!

» — Mais, dans le cas, ajouta-t-il, où vous vous trouveriez face à face avec un tigre ou une panthère, répondriez-vous de vous?

» — Je l'espère, répondis-je.

» — Au reste, vous êtes majeur, n'est-ce pas?

» — Depuis un an.

» — Cela vous regarde, alors.

» Pour l'acquit de sa conscience, le capitaine Tigre avait l'habitude de faire cette question.

» Nous partîmes le lendemain; j'avais sur d'épaule, une carabine à balles explosibles, un revolver et un candjiar circassien à ma ceinture. On nous avait procuré d'excellents chevaux à Chandernagor.

» Nous partîmes à cinq heures du soir, pour éviter

la grande chaleur du jour; nous devions arriver vers huit ou neuf heures à la plantation. Nous traversâmes la rivière Hougly à Chandernagor même et nous côtoyâmes la rive gauche à cent cinquante ou deux cents pas de distance. La route, ravissante de pittoresque, était ombragée par des arbres magnifiques : bananiers, lataniers, mimosas, tulipiers, ravenalas, géants des tropiques qui balancent dans l'éther le plus pur leurs têtes empanachées et se rejoignent en berceau au-dessus des caravanes. Le long de leurs tiges montent, comme des lianes, des liserons et des volubilis aux feuilles larges et abondantes, aux fleurs ardentes de couleur, d'un rouge de pourpre ou d'un bleu de saphir.

» De temps en temps, un oiseau, que l'on croirait une fleur volante, passe en jetant son cri de joie, d'effroi ou de moquerie, tandis qu'un cheval regimbe, de peur de marcher sur une couleuvre levée au milieu du chemin. Et tout cela vit de cette existence végétale et animale si puissante dans l'Inde, où le roseau, en restant roseau, atteint la taille d'un peuplier, où un figuier fait à lui seul, au bout de dix ans, une forêt de baobabs, qui a ses volées de paons, ses bandes de singes, ses hordes de tigres et ses nichées de serpents.

» Nous arrivâmes, comme on avait dit, à la plantation entre neuf et dix heures; mais M. Forster, sa femme et ses enfants étaient partis la veille, tant la terreur inspirée par la tigresse était grande.

» Nous fûmes reçus comme des libérateurs. M. Forster avait donné l'ordre que l'on mît la maison tout

entière à notre disposition. Un souper homérique nous attendait, arrosé des meilleurs vins de France.

» Nous fîmes venir les nègres; mais ils ne nous donnèrent que de bien médiocres renseignements. Depuis que la tigresse avait mangé l'un d'eux, on ne pouvait plus les faire sortir de la maison.

» Ils nous dirent cependant que, si nous voulions faire une cinquantaine de pas, nous entendrions probablement les rugissements de la bête.

» Nous sortîmes, nos fusils à la main; nous étions justement à l'heure où les bêtes féroces ont l'habitude de rôder autour des plantations.

» Notre tigresse était en chasse; nous entendîmes ses rugissements, mais dans une direction opposée à celle où nous savions qu'elle avait ses petits.

» C'eût été une chance de la rencontrer; d'ailleurs, la nuit rendait cette rencontre peu sûre; nous rentrâmes et ordonnâmes que l'on nous réveillât à trois heures du matin le lendemain.

» Par bonheur, nous avions amené nos nègres avec nous. Ceux de la plantation nous firent complétement défaut. Tout ce qu'ils purent faire pour nous fut de monter avec le capitaine Tigre sur le toit de la maison et de lui indiquer à peu près où se trouvait la tigresse.

» Le capitaine redescendit. Les jungles n'avaient qu'une médiocre étendue; ils étaient, excepté du côté de la montagne, entourés de plantations.

» Nous étions en tout huit tireurs. Nous avions

douze nègres et douze chiens : six chiens anglais, six lévriers d'Afrique.

» Impossible d'entrer dans le jungle à cheval, il était trop épais pour cela ; nous en prîmes donc notre parti. Nous entrâmes dans le jungle à pied, avec chacun un nègre et un chien.

» Le nègre marchait devant moi, le chien devant le nègre ; mais, au premier aboi qu'il entendit, mon chien s'élança en avant et disparut.

» Nous marchions dans de petits chemins tracés dans l'épaisseur des jungles par des animaux sauvages ; le nègre écartait les roseaux et prévenait s'il apercevait quelque serpent.

» Tout à coup, nous entendîmes nos chiens qui donnaient de la voix tous ensemble et au même endroit.

» Cet endroit était éloigné de moi de vingt pas à peine.

» Je compris que c'était à moi qu'était réservé l'honneur de mettre à bas la tigresse.

» Le nègre, qui était habitué à cette chasse, se pencha à mon oreille et me dit :

» — La bête a été surprise sur ses petits et coiffée par les lévriers avant d'être sur pied et de prendre son parti.

» Les chiens faisaient un vacarme épouvantable.

» Je résolus, coûte que coûte, d'arriver le premier.

» J'entendis à trente pas en arrière, à peu près, la voix du capitaine.

» — Gardez-vous, criait-il, c'est la tigresse!

» Je pris le nègre par la ceinture, le tirai en arrière et passai devant lui.

» Il ne se fit pas autrement prier, et m'abandonna sa place sans réclamation.

» Mais, à trois pas de là, je m'arrêtai. J'étais en face de la tigresse. En m'apercevant, elle fit un mouvement pour s'élancer sur moi. Par bonheur, deux de nos lévriers la tenaient aux oreilles, et s'étaient collés à son corps tout en se mettant hors de son atteinte.

» Trois ou quatre autres lévriers avaient fait des prises à la peau de son cou, et à celle de ses flancs : de ses deux pattes écartées, elle protégeait deux jeunes tigres gros comme des chats sauvages qui, devinant le danger, se pelotonnaient sous son ventre.

» J'étais en face d'elle.

» Sa tête, dont la peau était tirée en arrière par la morsure des chiens, se tendait de mon côté et me montrait des dents formidables. Elle comprenait que ce n'était pas de nos chiens anglais qui aboyaient derrière elle, que ce n'était pas même des lévriers qui la coiffaient que lui venait le plus grand danger, mais que c'était du côté de l'homme, et elle oubliait abois et morsures pour me menacer. Ses yeux fauves brillaient comme deux topazes; une bave furieuse coulait le long de sa gueule, elle faisait claquer ses deux mâchoires l'une contre l'autre.

» Je rivai mon regard sur le sien.

» Je savais que, tant que l'homme a le courage de fixer son regard sur le lion, le tigre, la panthère et le

jaguar, son œil impose à l'animal, si féroce qu'il soit. Mais, si la moindre hésitation se manifeste dans le regard de l'homme, si sa prunelle vacille et se détourne, il est perdu! D'un bond, l'animal est sur lui! d'un coup de dent, l'homme est mort!

» Je pris ma carabine pour lui casser la tête. J'étais assez sûr de mon coup pour diriger une balle à son cerveau ou à son cœur; mais il me sembla que ce serait une lâcheté. Le capitaine Tigre avait raconté, la veille, l'histoire d'un Français qui avait fait, à Calcutta, le pari d'aller tuer, avec une simple baïonnette, une tigresse sur ses petits; cette histoire me revint à l'esprit et me tourmenta.

» Je rejetai ma carabine sur l'épaule, je tirai mon poignard circassien, affilé comme une aiguille, tranchant comme un rasoir. J'allai droit à la tigresse sans la perdre un instant de vue. Puis, avec la même tranquillité que si j'eusse eu affaire à un sanglier ou à un cerf, je me mis un genou en terre et lui enfonçai, jusqu'à la garde, mon poignard au défaut de l'épaule. La douleur lui fit pousser un rugissement terrible et faire un mouvement si violent, qu'il m'enleva le candjiar des mains.

» Je me jetai de côté.

» La tigresse bondit, coiffée toujours par ses deux lévriers, et s'en alla rouler avec eux à quatre pas de l'endroit où je l'avais frappée.

» J'enlevai ma carabine de mon épaule et l'armai rapidement, afin d'être prêt à tout.

» Mais les lévriers tenaient bon, le poignard aussi. La tigresse avait quatre pouces de fer dans le corps.

» Elle avait roulé deux ou trois fois sur elle-même, étranglé un lévrier, éventré l'autre d'un coup de griffe; mais les quatre autres s'étaient jetés sur elle; les six chiens anglais s'étaient mis de la partie, et, quand les autres chasseurs arrivèrent, le capitaine Tigre en tête, la tigresse avait disparu sous une montagne mouvante, hurlante et bariolée de toutes les couleurs.

» Je sentis alors quelque chose qui jouait entre mes jambes. Je regardai, c'étaient les jeunes tigres.

» J'en pris un de chaque main par la peau du cou et les élevai au-dessus de ma tête pour qu'ils ne fussent pas déchirés par les chiens.

» Le capitaine Tigre, pendant ce temps, frappait à tour de bras et à grands coups de fouet sur cette meute informe, qui semblait un animal à mille queues; les chiens s'écartèrent et finirent par laisser à découvert la tigresse expirante.

» Pendant l'agonie, le poignard était aux trois quarts sorti de sa poitrine.

» — A qui le couteau? dit le capitaine Tigre en achevant de l'ôter de la plaie.

» — A moi, capitaine, répondis-je en écartant du pied les lévriers qui voulaient sauter après les petits tigres que je tenais toujours par le cou.

» — Eh bien, mon cher compatriote, cela promet! pour un début...

» — Excusez les fautes de l'auteur, comme on dit dans les saynettes espagnoles.

— Et que sont devenus les deux petits tigres? Je m'intéresse tout particulièrement aux orphelins.

— Je les ai donnés, en passant au Caire, à Saïd-Pacha, qui m'a donné ce damas en échange.

Et Bénédict montra le sabre recourbé qu'il portait au côté.

On continua de feuilleter l'album en silence.

Une des pages représentait l'agonie de trois éléphants : un petit, deux monstrueux, avec cette légende : *Coup triple.*

— Excusez-moi, monsieur Bénédict, dit le jeune prince; mais, cette fois encore, je dois vous demander une explication?

— Monseigneur, lui dit Bénédict, il vous est arrivé, n'est-ce pas? de faire coup double sur des perdreaux, sur des lièvres, sur des chevreuils, peut-être même sur des cerfs; mais il m'était réservé, à moi, de faire coup triple et de tuer trois éléphants en quatre coups!

Kaulbach et Anderson se regardèrent.

— Que diable! dit Anderson, il dit tout cela avec une simplicité qui fait qu'il faut le croire.

— Eh! mon Dieu! répondit Bénédict, je vous dis tout cela avec la simplicité de la vérité. Votre Altesse demande à voir mes croquis, je les lui montre; elle me demande des explications, je lui en donne. Si Son Altesse veut m'en tenir quitte, je lui jure que rien ne m'est plus désagréable que de parler de moi.

— Non pas, non pas, s'écria le prince royal. Est-ce parce que nous n'avons pas applaudi à la mort de votre tigresse? Est-ce parce que nous n'avons pas crié : « Bravo! » Ce n'était guère possible. Nous étouffions. Maintenant, vos trois mastodontes ont des attitudes si comiques avec leurs pattes et leurs trompes en l'air, que je doute que le récit de leur mort puisse être aussi dramatique que le récit de la mort de la tigresse. Allons donc, seigneur Bénédict, la chasse aux éléphants !

— Je n'avais pas eu, dit Bénédict, avec un salut qui indiquait l'obéissance, je n'avais pas eu l'occasion de chasser l'éléphant dans l'Inde, et je le regrettais profondément. On ne retourne pas à Calcutta ou à Pondichéry comme on retourne à Berlin ou à Vienne. Lorsque le bateau de la Compagnie anglaise m'eut déposé à Ceylan, je résolus de m'y arrêter une quinzaine de jours !

» J'avais plusieurs lettres de recommandation, et, entre autres, pour sire George Douglas, un des cadets de cette grande maison de Douglas qui a joué un rôle dans tous les événements graves qui ont agité le trône d'Angleterre. Sir George Douglas commandait avec le grade de colonel la garnison anglaise de Ceylan.

» Je lui envoyai une lettre en le faisant prier de me recevoir le lendemain.

» La soirée était belle, je me fis servir mon thé sur une espèce de balcon, et je commençai de savourer ma liqueur favorite, en regardant des requins qui

jouaient à fleur d'eau avec l'agilité et la grâce d'éperlans ou d'ablettes dont il semblaient avoir la taille.

» On frappa à ma porte.

» — Entrez ! criai-je.

» Et je penchai ma chaise en arrière pour voir, par la fenêtre de mon balcon, qui frappait.

» Je vis un officier anglais qui entrait sur mon invitation.

» Je compris que ce ne pouvait être que sir George, et j'allai au-devant de lui.

» — Vous êtes monsieur Bénédict Turpin, monsieur? me demanda-t-il en me montrant la lettre que je venais de lui envoyer.

» De sorte qu'en homme pressé, il me faisait deux questions à la fois.

» — Oui, monsieur, et c'est moi...

» Je lui montrait la lettre du doigt.

» Il s'inclina.

» — On me dit dans cette lettre que vous êtes chasseur.

» — Passionné.

» — Alors, vous arrivez à merveille. Nous partons demain pour une grande chasse aux éléphants. Voulez-vous en être? Je vous préviens que, si vous ne venez pas avec nous, vous vous ennuierez mortellement ici, où vous ne trouverez plus personne...

— Vous acceptâtes avec enthousiasme? s'écria le jeune prince.

— Monseigneur, pour que Votre Altesse me connaisse tel que je suis, il faut que je lui dise une chose.

— Laquelle ?

— Je suis poltrón.

Les trois auditeurs de Bénédict, qui ne s'attendaient pas à cet aveu, éclatèrent de rire.

— Poltron ! vous ? s'écria le jeune prince.

— Par ma foi ! je ne m'en serais pas douté, dit Anderson.

— Expliquez-nous cela, dit Kaulbach.

— Bien simplement : je suis poltron ; seulement, je suis poltron à la manière de notre roi Henri IV, qui commençait par salir ses chausses et qui, ensuite, en barbouillait le nez de ses ennemis. J'ai le tempérament bilieux et j'ai le courage de mon tempérament. A l'aspect, ou plutôt à l'annonce du danger, je commence par hésiter, trembler, puis je rougis de moi-même. Mon moral insulte mon physique ; mon âme s'en est mêlée, car elle comprend que mon honneur, c'est-à-dire une partie d'elle-même, est mêlé à la question. Elle monte sur ma bête qui regimbe inutilement. Et, une fois chevauchée par mon âme, ma bête fait des merveilles de témérité qui ébouriffent les imbéciles. — Pardon, colonel, dit en riant Bénédict, vous savez que les présents sont toujours exceptés.

» Aussi accueillis-je froidement la proposition.

» Une chasse aux éléphants ! Notez que, depuis que j'étais dans l'Inde, je ne désirais que cela.

» — Oui ! non ! — Combien de temps cela durera-t-il ?

» — Sept ou huit jours !

» — Diable ! fis-je, je ne sais pas si je pourrai.

» — Voyez, réfléchissez, dit sir George, vous avez le temps jusqu'à demain.

» Il me sembla, à l'intonation de sir George Douglas, qu'il avait lu jusqu'au fond de mon cœur et qu'il avait vu ce qui s'y passait. J'eus un moment de honte suprême.

» — Non, merci, lui dis-je, je n'ai pas besoin de réfléchir. J'y vais.

» Je pris mon mouchoir et j'essuyai la sueur qui me coulait sur le front.

» — Avez-vous vos armes ? demanda sir Georges.

» — J'ai ma carabine à balles explosibles.

» — Ah ! c'est une invention d'un de vos armuriers ?

» — Oui, Devismes.

» — En avez-vous l'habitude ?

» — Oui.

» — En avez-vous obtenu de bons résultats ?

» — Oui.

» — Prenez-la comme dernière ressource ; mais, comme arme unique, ce serait insuffisant. Quant à moi, je sais qu'avec une pareille arme, je ne répondrais pas de vous.

» — Oh ! oh !

» Je sifflai un petit air pour savoir à quel degré d'émotion ma voix cessait d'être juste.

» — Que me faut-il alors ? demandai-je.

» — Il vous faut trois carabines à deux coups, ce qu'on appelle doubles barrets.

» — Où en aurai-je ?

» — Cela me regarde.

» — Mais je succomberai sous une pareille artillerie !

» — Est-ce qu'un blanc est fait pour porter quelque chose que ce soit, dans l'Inde ? C'est l'affaire de vos nègres.

» — J'arrive, je n'en ai pas.

» — Je vous en procurerai quatre parfaitement sûrs, et vous indiquerai, pendant la route, la manière de vous en servir.

» — Alors, c'est convenu ?

» — C'est convenu.

» — A quelle heure ?

» — A six heures du matin : rendez-vous chez moi. C'est de chez moi que l'on part.

» Nous échangeâmes une poignée de main. Le colonel rentra chez lui, et je revins un peu préoccupé achever ma tasse de thé sur ma fenêtre, et voir gambader mes requins.

» Dès la veille au soir, sir George m'avait envoyé trois *appos*, c'est-à-dire trois nègres de confiance et deux *koulis*.

» A cinq heures du matin, j'appelai mes domestiques, qui étaient entrés aussitôt et m'avaient aidé à m'habiller.

» Dans l'Inde, les domestiques se couchent comme le

sommeil les prend, sur des nattes, sur des bancs, dans les couloirs.

» On les appelle, ils secouent les oreilles. et sont prêts.

» Mon cheval tout sellé m'attendait à la porte. Je sautai dessus; mon équipement complet de chasseur m'attendait chez sir George, moins ma carabine à balles explosibles, que j'avais jetée sur mes épaules.

» Nous traversâmes Colombo. Juste comme nous arrivions à la porte de sir George, six heures sonnaient et le soleil se levait.

» Il faut vous dire, monseigneur, qu'à Ceylan, le soleil est d'une ponctualité désespérante : il se lève à six heures du matin et se couche à six heures du soir. Jamais plus tôt, jamais plus tard. Seulement, il s'allume comme un éclair et s'éteint de même.

» Il n'a ni aube ni crépuscule.

» Vous vous promenez à Galeface. C'est le Prado de l'endroit. Au milieu d'une conversation, en plein soleil, arrive l'obscurité; vous avez commencé un phrase au grand jour, vous l'achevez qu'il est déjà nuit close.

» On dirait que le bon Dieu en a assez de veiller. Il éteint la lampe, et tout est fini.

» Chez sir George, chacun de nous reçut sa part d'armes et de munitions : deux de mes appos reçurent chacun une de ces carabines à deux coups dont m'avait parlé sir George; le troisième, mes munitions. — Les deux koulis furent chargés : l'un de porter des provisions de bouche, tant solides que liquides

l'autre de chasser avec un éventail de plumes de paon les mouches qui viendraient me piquer, moi ou mon cheval.

» Je vous fais grâce de la route, monseigneur, quoique la route de Colombo à Bentenne soit des plus curieuses. Mais les cinq ou six croquis que j'ai faits sur cette route, et qui précèdent le croquis *sujet*, vous renseigneront mieux sur le côté pittoresque que ne pourraient le faire toutes mes paroles.

» On ne trouve les éléphants sauvages qu'entre Bentenne et Badouia. Mais, tout le long de la route, on trouve des éléphants domestiques occupés à une besogne quelconque.

» Ces éléphants sont la terreur des chevaux.

» A quelques lieues avant d'arriver à Bentenne, mon cheval faillit me désarçonner, se cabra, fit des écarts de la tête à la queue et finalement refusa d'aller plus loin. — A vingt pas de là, la route faisait un coude. — Je sautai à bas de mon cheval que j'abandonnai à mon koulis, et, le fusil à la main, je tournai l'angle du chemin.

» J'avais, à cent pas devant moi, un éléphant cantonnier occupé à réparer la route : il traînait, de son pas tranquille et régulier, un de ces immenses cylindres de fer employés chez nous à niveler le cailloutis des boulevards ou des allées des jardins publics. Il eût fallu huit ou dix chevaux pour traîner la lourde machine; lui, la traînait en se promenant, balançant nonchalamment sa trompe de droite à gauche et sans

paraître s'apercevoir qu'il fût attelé à quelque chose.

» Un autre éléphant, guidé par son cornac, roulait des pierres taillées en bloc et les alignait au bord d'un précipice dont il était occupé à faire le parapet...

Le prince royal regarda le colonel Anderson d'un air de doute.

— Mon prince, lui dit le colonel, si rare qu'il soit de voir un éléphant maçon et un éléphant cantonnier, je dois dire que, dans l'Inde, on rencontre à chaque pas ces animaux occupés à des tâches humaines. C'est à Bombay particulièrement que je les ai vus appliqués à ces sortes de travaux. On les emploie aux chantiers de bois, de six heures du matin à six heures du soir, à empiler les uns sur les autres des troncs d'arbres de toute sorte de grosseur. Pour mettre ces troncs d'arbres à leur place, il faudrait, ou la force de vingt-cinq hommes ou celle d'une machine. L'éléphant prend le tronc d'arbre avec sa trompe, le lève comme un fétu de paille, le pose à sa place sur un signe de son cornac, soit à gauche, soit à droite, soit à l'avant ou l'arrière. Pendant six heures le matin, pendant cinq heures le soir, il travaille, faisant à lui seul la besogne de cinquante hommes, à peu près. A midi et à six heures, il mange; à une heure, il se remet au travail; à sept heures, il se couche.

» Mais, dès que sonne le premier coup de midi ou le premier coup de six heures, l'éléphant s'arrête, et rien au monde, ni menaces ni caresses, ne saurait le faire travailler. S'il va lever son fardeau, il ne le

lève pas; s'il l'a levé aux trois quarts ou à moitié, il le repose par terre.

» Le lendemain, si c'est le soir, une heure après, si c'est à midi, il reprendra le même morceau de bois, jamais un autre, et il le mettra à la place où il devait le mettre la veille ou une heure auparavant. — Pardon, je m'aperçois que je coupe la parole à M. Bénédict.

Bénédict salua.

— Arrivés à Benteane, continua-t-il, les voyageurs laissent les chevaux et s'enfoncent dans les jungles : un petit travail bien agréable, allez ! une petite route charmante, qu'on est obligé de se frayer chacun de son côté à grands coups de couteau de chasse.

» L'endroit où nous devions commencer à nous livrer à ce travail nous avait été indiqué par des nègres envoyés trois jours à l'avance, et qui avaient découvert la trace d'un troupeau d'éléphants.

» Seulement, il y avait quelque chose comme une lieue à faire en se frayant un chemin à travers les jungles.

» Des bandes de faisans dorés se soulevaient à nos pieds et fuyaient par troupes devant nous, au nombre de vingt ou vingt-cinq chacune.

» Je demandai la permission de charger un de mes fusils à petit plomb pour tuer deux ou trois de ces merveilleux oiseaux. La permission me fut refusée, mon coup de fusil pouvant donner l'éveil aux éléphants.

» Sir George ne cessait de nous recommander de

faire le moins de bruit possible, et, si nous parlions, de nous parler tout bas.

» Après deux heures d'un effrayant travail de pionniers, nous arrivâmes à un espace rond, du double à peu près d'un cirque ordinaire ; il était visible que cet espace venait d'être abandonné par les éléphants.

» Sur cent pas de diamètre à peu près, arbres de fer, talipots, bananiers, ravenalas, étaient couchés comme le blé sur l'aire ; la gigantesque moisson était écrasée, broyée, presque foulée aux pieds. Le troupeau de cosses avait fait litière avec des arbres de cinquante pieds de haut.

» A partir de ce cercle, deux sillons immenses, pareils à deux tunnels de trente pieds de large et de quinze pieds de haut chacun, étaient ouverts dans le jungle.

» La troupe, séparée en deux bandes, s'était éloignée de deux côtés différents. Je restai stupéfié, je l'avoue, d'une pareille puissance de destruction et je me demandai avec épouvante à quoi pensait l'homme, ce pygmée dont le pas fait à peine ployer une herbe qui se redresse quand il a passé, en voulant attaquer dans leurs forts des monstres qui, sous leur poids, plient des forêts, lesquelles, une fois pliées, ne se relèvent plus !

» Arrivé là, sir George nous fit mettre en cercle, et, s'adressant particulièrement à moi qui, pour la première fois, assistais à une chasse de ce genre, il nous fit les recommandations suivantes, que j'écoutai et que

j'entendis avec un tintement d'oreilles qui me disait à moi-même que mon sang n'était pas tout à fait dans son état de calme ordinaire.

» Sir George avait tué, depuis vingt ans qu'il habitait Ceylan, cinq ou six cents éléphants. Depuis cinq cents, il ne comptait plus...

— Est-ce qu'il vous a dit, demanda Anderson, ce qui lui était arrivé avec le cinq centième?

— Non.

— Eh bien, il avait commis l'imprudence de décharger ses deux coups sur un petit éléphant de sept ou huit mois; chargé par la mère, il s'était retourné pour reprendre son second fusil, mais son nègre, pris de peur, s'était sauvé en l'emportant.

» Il n'eut même pas le temps de penser à fuir, l'éléphant l'enveloppa de sa trompe et l'enleva à douze pieds de terre; heureusement pour lui, grâce à la position élevée que lui faisait ainsi l'éléphant, ses compagnons eurent la facilité et le temps de faire une décharge sur l'animal.

» En un instant, sir George avait tiré son couteau de chasse et sciait de son mieux la trompe de l'éléphant. Furieux de douleur, l'éléphant jeta sir George à vingt pas de lui, et vint tête baissée contre le gros des chasseurs, qui, d'une seconde décharge, l'abattit.

» Sir George faillit mourir de sa chute d'abord, ensuite du nœud momentané que la trompe lui avait fait autour des flancs. Il fut plus d'un mois haletant et sans pouvoir arriver au bout de sa respiration.

— Alors, je ne m'étonne plus, dit Bénédict, que la première recommandation qu'il m'ait faite ait été de ne jamais tirer sur un petit. La seconde était de ne pas tirer sur des éléphants blancs, ni sur les éléphants à défenses, à cause de la grande position et de la haute dignité indiquées par ces armes et cette couleur.

» Tout éléphant à défenses est roi. Tout éléphant blanc est dieu!

» Les éléphants ont au milieu du front une légère dépression. C'est dans le diamètre de cette dépression, large comme le fond d'un chapeau, qu'il s'agit de loger la balle.

» Si l'on réussit, il arrive parfois que l'animal tombe raide mort. Si on le blesse simplement, il revient invariablement sur celui qui l'a tiré, le reconnaissant, fût-il au milieu de vingt chasseurs, et les vingt chasseurs eussent-ils tiré à la fois.

» Dans ce cas, il faut le laisser revenir, bondir de côté quand il n'est plus qu'à trois ou quatre pas de soi, et lui envoyer, au moment où il passe emporté par la rapidité de sa course, une seconde balle dans l'oreille.

» Au dire de sir George, qui avait fait quatre ou cinq cents fois ce genre d'évolutions, rien n'était au monde plus facile.

» Je l'écoutais avec une attention assez soutenue pour qu'il me dit en souriant :

» — Monsieur Bénédict, ai-je besoin de vous redire ces instructions une seconde fois?

» — Inutile, lui répondis-je, et vous allez en juger.

» Et, comme mon moral avait eu le temps de prendre le dessus sur mon physique, que mon âme était bien carrément à cheval sur ma bête, j'étais bien résolu, s'il y avait dans la troupe, soit un jeune éléphant à défenses, soit un éléphant blanc, à tirer dessus.

» Seulement, je ne dis rien, voulant lui ménager la surprise.

» A peine sir George avait-il terminé ses instructions et avais-je promis de m'y conformer, que nous entendîmes de grands cris. C'étaient nos rabatteurs qui, ayant retourné les éléphants, essayaient de les déterminer à fuir en hurlant comme des damnés.

» On dit que l'éléphant est mélomane; je le croirais assez à la largeur de ses oreilles. L'horrible charivari que faisaient nos nègres dut être pour beaucoup dans la décision qu'ils parurent prendre subitement de venir le plus vite possible vers nous, qui gardions, au contraire, le silence le plus absolu.

» Tout à coup, nous entendîmes comme le roulement de dix tonnerres et nous sentîmes la terre trembler, frissonner, bondir en quelque sorte sous nos pieds.

» Une vingtaine d'éléphants venaient au grand trot par l'un des deux tunnels, trois seulement par l'autre : la femelle, son mâle, un petit.

» — Sir George, criai-je en anglais, je vous laisse la bande, à vous et à ces messieurs; mais je demande qu'on me laisse ces trois-là à moi tout seul!

» Puis, me tournant vers mes appos :

» — Allons, vous autres, avec moi!

» J'aurais pu, comme je voyais faire aux autres chasseurs, chercher un abri derière quelque arbre. Je me plantai au beau milieu du chemin.

» Deux de mes nègres tremblaient de tout leur corps, et passaient insensiblement du noir d'ébène au gris de souris.

» Un seul paraissait déterminé.

» — Que ceux qui ont peur s'en aillent ! leur criai-je.

» Deux ne répondirent pas; seulement, ils regardaient avec une terreur croissante les trois éléphants, qui n'étaient plus qu'à une centaine de pas de nous.

» Le troisième me dit assez crânement :

» — Moi, je reste !

» — Eh bien, lui dis-je, prends d'une main un fusil, de l'autre ma carabine que voici. Tiens-toi prêt à me les passer tout armés au fur et à mesure que j'en aurai besoin.

» Son camarade lui donna son fusil et se sauva; l'autre, des mains duquel j'avais pris celui que je tenais, imita son exemple et le suivit.

» Quant à moi, j'avais les yeux fixés sur les trois colosses qui s'avançaient de front contre moi, tenant toute la largeur du tunnel; ils me semblaient de véritables mastodontes.

» Le petit marchait au grand trot entre son père et sa mère; je jugeai que, pour celui-là, ma carabine suffisait; je rendis à mon nègre le gros fusil à deux coups, que je lui recommandai de tenir à ma portée, et repris ma carabine.

» Les trois monstres n'étaient plus qu'à trente pas de moi.

» J'ajustai le petit; à vingt pas, je fis feu. Le petit s'arrêta court, chancela comme s'il était ivre et tomba foudroyé. La balle explosible avait éclaté dans son cerveau.

» La femelle jeta un cri, un cri déchirant et menaçant tout à la fois, un cri de mère, et s'arrêta pour essayer de relever son petit avec sa trompe.

» J'avais jeté ma carabine et repris mon fusil double.

» Le mâle fondit sur moi.

» A six pas, je lui logeai une balle juste au milieu du front. Emporté par sa course, il me dépassa.

» D'un bond, je m'étais jeté à six pas de sa route, prêt à tirer sur lui au premier mouvement hostile qu'il ferait. Mais, en essayant de revenir sur moi, l'animal butta et tomba sur ses deux genoux. Quoique j'eusse vu dans son œil que j'avais peu de chose à craindre de lui, pour utiliser la balle qui restait dans mon fusil, et surtout pour qu'il ne vînt pas me déranger dans le duel que j'allais avoir avec son épouse, je lui envoyai ma dernière balle dans l'oreille.

» Sa croupe, qui était encore levée, s'abattit lourdement! il essaya de pousser un cri; terrible au commencement, ce cri finit par expirer comme un soupir.

» Ce fut alors seulement et en entendant ce cri que la femelle abandonna son petit à l'agonie et se retourna vers moi.

» L'envie me prit alors de faire un essai: c'était de

ne pas même profiter de l'avantage qu'elle m'offrait en me présentant le front. Quand elle ne fut plus qu'à quatre pas de moi, je bondis de côté au moment où elle passait; je lui lâchai à bout portant mon coup de fusil dans l'oreille. Plomb, papier, poudre, tout y passa. Sa tête parut éclater.

» Elle alla, en poussant un cri lamentable, s'abattre sur le mâle.

» — Ma foi, dis-je, que chacun en fasse autant! Trois éléphants en quatre coups, c'est joli!

» Et, m'asseyant sur le petit éléphant, qui était de la taille d'un bœuf, je battis mon briquet et j'allumai mon cigare!

» Je n'ai pas besoin de vous dire que je fus le roi de la chasse. J'eus, comme les empereurs romains, les honneurs du triomphe. Sir George ne regretta qu'une chose, c'est que nous n'eussions pas quelque éléphant vivant sur lequel je pusse faire ma rentrée à Colombo.

» Nous rapportâmes cinq queues d'éléphants : une fois qu'ils sont morts, c'est tout ce que l'on veut d'eux.

» J'en rapportais trois pour ma part.

» Un nègre fut écrasé sous les pieds d'un éléphant, un autre fut jeté en l'air à toute volée et se brisa en deux contre un arbre.

» Pas un de nous ne reçut la moindre égratignure.

» Je me rappelai avoir lu dans les voyages de Levaillant en Afrique que le pied d'éléphant cuit sous la cendre était un des mets les plus savoureux qui se puissent manger; je fis couper par mes nègres les

deux pieds du petit éléphant que je venais de tuer.

» Je suivis la recette indiquée par l'illustre voyageur, c'est-à-dire que je les enveloppai dans des feuilles de palmier avec du sel et du poivre ; je les ficelai avec du fil de fer et je les mis, feu dessus, feu dessous, dans un trou creusé en terre.

» Était-ce l'appétit ? était-ce l'étrangeté du fait ? les deux pieds nous parurent excellents, et nous regrettâmes, tandis que nous avions les autres à notre disposition, de les avoir laissés à leurs propriétaires.

En ce moment, la porte s'ouvrit, un valet de pied annonça :

— Son Altesse royale est servie !

Et l'on passa dans la salle à manger.

XIII

Les serpents jaunes

Nous devons avouer que le déjeuner manquait de pieds d'éléphants, mais n'en était pas moins un déjeuner de prince, — somptueux sans prodigalité.

Le prince royal était ravi, il ne rêvait que chasses au tigre et à l'éléphant et ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pas être un simple particulier pour pouvoir partir le lendemain pour l'Inde, l'Afrique ou l'Amérique.

Il fallut passer en revue tout le reste des voyages : les combats avec les pirates au détroit de Malacca, les

rencontres avec les Tchetchens et les Lesdiens au Caucase, et, à chaque lutte nouvelle racontée par Bénédict avec la même simplicité, le prince Ernest applaudissait avec le même enthousiasme et le même entrain.

— Et vous dites qu'au milieu de ces chasses, de ces rencontres et de ces combats, il vous arrivait parfois d'avoir peur? demanda le prince Ernest.

— Très-certainement, mon prince, souvent même.

— Racontez-nous une de vos peurs, la plus terrible.

— Oh! dit Bénédict, je n'aurai pas à chercher longtemps.

— Nous écoutons.

— Je visitais Djeddah, sur la mer Rouge, lorsqu'en traversant une de ses rues, je vis, vêtu d'un costume moitié européen, moitié indigène, un homme que je reconnus pour un Français. Il avait, en effet, le fez et le cafetan égyptiens, des brayes bretonnes et des guêtres de cuir serrées par-dessus.

» J'allai à lui, je lui adressai la parole; je ne me trompais point : c'était le fameux chasseur Vayssières, qui, depuis sept ans, vivait en Abyssinie des peaux de tigres et des dents d'éléphants, produits de ses chasses.

» Il venait de recevoir à Djeddah une des carabines à balles explosibles de Devisme, que celui-ci lui adressait en le priant d'en faire l'essai sur les hippopotames et les éléphants. A la carabine étaient jointes cent balles explosibles.

» Il venait en même temps à Djeddah renouveler sa provision de poudre et de plomb.

» Au bout de quelques paroles échangées, il était convenu que j'expédierais tout mon bagage chez M. Eymerat, notre consul à Suez, et que j'irais passer avec Vayssières quinze jours en Abyssinie.

» Ce n'était pas difficile, il n'y avait que la mer Rouge à traverser. En quinze ou dix-huit heures, des chameaux nous conduiraient à l'établissement nomade de Vayssières. Le lendemain soir, nous étions à Massouah.

» A Massouah, en effet, nous trouvâmes des chameaux et un guide qui nous conduisit à l'un de ces cours d'eau qui font la source de l'Albarah.

» Nous trouvâmes là une tente et deux nègres : c'étaient la tente et les nègres de Vayssières. — Il y avait déjà huit ou dix ans que, fatigué de tous les petits bruits de notre Europe, il avait quitté la France et était allé chercher sur les bords du Nil le silence et la vie libre.

» Dès le lendemain de notre arrivée, nous nous mîmes en chasse. La veille, il m'avait donné les divers conseils que l'on donne à un nouveau venu.

» Sous le 12e ou 13e degré de latitude où nous étions, dans des forêts regorgeant de gibier comme celles qui bordent les sources de l'Albarah, ce n'étaient point les animaux féroces, lions, tigres et panthères qui étaient le plus à craindre ; n'ayant qu'à étendre la griffe pour se procurer, en gazelles, daims, cerfs, les repas les plus succulents, ils attaquaient rarement l'homme, et même, attaqués par

l'homme, ils fuyaient plutôt qu'ils ne cherchaient un combat inutile.

» Non, ce qu'il y avait à craindre, c'était cette chaleur de 40 degrés, et ces sources humides regorgeant de poisons; c'était toute la tribu des ophidiens, le cobra, le cafrello, le céraste, l'aspic et surtout un petit serpent jaune avec une ligne noire sur le corps voyageant par milliers comme la *bombix processionaria* d'Europe et dont la blessure était mortelle.

» Vaissyères ajoutait que l'on se faisait d'ailleurs, de tout cela une idée fort exagérée; que, depuis huit ou dix ans qu'il vivait au milieu des lions, des tigres, des panthères et des reptiles de toute espèce, il ne lui avait jamais été fait par tous ces entameurs de peau la moindre égratignure.

» Et, sur ce, nous nous étions mis en chasse ayant, outre nos trompettes de rappel, cinq ou six points de repère à l'aide desquels nous pouvions retrouver notre tente. Je laisse de côté toutes nos chasses en Abyssinie, qui n'eurent rien d'autrement remarquable. Je tuai un lion, deux ou trois panthères et une multitude de petites gazelles de la grosseur d'un agneau que la mère venait de mettre bas, mais ravissantes d'élégance et de légèreté.

» Le troisième ou quatrième jour, je cassai la cuisse à l'une de ces charmantes petites bêtes, et, m'abstenant, je ne sais pourquoi, de lui envoyer mon second coup, je me mis à courir après elle. C'était dans des espèces de bruyères où je ne la perdais pas de vue.

De sorte que je me mis à courir après elle, espérant la prendre vivante.

» Cet exercice dura une demi-heure à peu près, jusqu'à ce que je la perdisse de vue dans un pli de terrain, où je cherchai vainement sa trace. Au bout de cette demi-heure de course, la soif m'avait pris à la gorge, et je sentais, maintenant que j'étais arrêté, ce que je n'avais pas senti tant qu'avait duré la course; je sentais, dis-je, une douloureuse pulsation d'artères battre sur mes tempes comme un double marteau.

» Je devais être à un quart de lieue à peine de notre tente, et j'étais à peu près certain de n'en être séparé que par un petit bois d'athel et de soude. — Au delà de ce petit bois, une ligne d'arbres plus verts que les autres, et particulièrement de mimosas, m'indiquait le lit du torrent.

» Tout cela était sombre. Le sol était une espèce de marais humide et glissant; on eût dit que, dans ces contrées, où si rarement tombe une goutte d'eau, il avait plu la veille. J'étais entouré d'une masse de feuillées qui m'empêchaient de voir à mes pieds. A chaque instant, je devais ou briser des branches qui me fouettaient le visage, ou écarter des deux mains, comme un nageur fait de l'eau, la masse de feuillages qui m'entourait; vingt fois, je regardai en arrière avec l'intention de rebrousser chemin, mais il n'y avait pas plus de difficultés à aller en avant qu'en arrière. Je résolus donc de pousser droit devant moi à tout hasard.

» J'atteignis enfin une espèce de clairière où je respirai. C'était un petit monticule, grâce auquel ma tête était parvenue à dominer la forêt rachitique; mais, à vingt pas de là, le sol s'abaissait de nouveau, et je me retrouvai forcé de chercher mon chemin dans ce ténébreux dédale où maintenant il me semblait tout autour de moi entendre passer des bruits étranges, des froissements inouïs.

» Cette dernière préoccupation devint un problème, auquel ne tarda point à me donner une solution terrible la vue d'une sorte de spirale qui se roulait et se déroulait au bout d'une branche à quelques centimétres de mon visage. Ce n'était autre chose qu'un serpent de deux pieds de long, dont le corps grêle, d'un jaune feuille morte, était marqué d'un filet noir tout le long de l'épine dorsale. C'était justement celui dont Vaysières m'avait recommandé de me garantir et dont, en quelques heures, la morsure tue l'homme le plus vigoureux.

» Je me rejetai en arrière, mais je sentis quelque chose de vivant qui effleurait mes cheveux; je demeurai alors immobile et me contentai de tourner la tête à droite, à gauche, et de la renverser en arrière. Je reconnus qu'à mes pieds, sur ma tête, autour de moi, de tous les côtés, sur chaque arbre, sur chaque branche, grouillaient des milliers de ces reptiles, les uns enroulés et immobiles, les autres promenant lentement toute la longueur de leur corps sous un rayon de soleil qui filtrait dans le feuillage.

» De là le froissement que j'avais entendu.

» Pendant quelques instants, je subis quelque chose de l'effet attribué à la tête de Méduse : j'étais complétement paralysé par la peur. Je cherchai de tous côtés un passage libre par où fuir; mais, en attendant, il me semblait que mes pieds prenaient racine dans le sol sur lequel je n'osais faire un pas de peur de mettre le pied sur l'un de ces terribles animaux. Notez que justement, ce jour-là, j'étais vêtu du costume du pays, consistant en un caleçon et en un couari. Mes pieds, mes jambes, ma poitrine, mes bras, étaient nus!

» Cependant, il fallait prendre un parti; rester était impossible: il pleuvait littéralement des serpents autour de moi, et c'était un miracle qu'il ne m'en fût pas tombé encore quelqu'un sur la tête ou dans la poitrine. Je me fis aussi petit que je pus pour ne pas frôler le moindre rameau, je ramassai lentement les plis de la longue toile jetée sur mes épaules, plis dans lesquels je craignais d'enfermer un serpent; puis, mesurant de l'œil toutes les issues ouvertes autour de moi, je me mis en route. Tantôt j'allais à quatre pattes, tantôt courbé jusqu'à terre. De temps en temps, il me fallait abattre avec la baguette de mon fusil un de cès reptiles qui me barrait le passage, ou bondir au-dessus de quelque tronc de tamarin couché sur le sol, et du creux duquel je voyais sortir des têtes de serpents comme on voit des têtes d'oiseaux sortir de leur nid.

» A chaque pas, je devais calculer le pas suivant, et eux cependant jouaient en s'enroulant les uns aux au-

tres avec un frémissement sinistre et un petit sifflement par lequel ils semblaient témoigner du plaisir qu'ils éprouvaient de se chauffer au soleil. Ce froissement, ce sifflement, je les entends encore, et ils font courir sur mon cœur un frisson d'horreur indicible.

» Cela dura cinq minutes, cinq ans, cinq siècles. Le temps n'a plus de mesure dans de pareils moments. Enfin je mis le pied sur un terrain libre, et je m'élançai comme un fou à travers les halliers que j'avais eu tant de peine à franchir ou à traverser tout à l'heure; en quelques bonds, je me trouvai sur le sable du torrent, à dix pas de ma tente...

Les convives du prince Ernest étaient encore tout frissonnants du récit de Bénédict, et partageaient la peur qu'il avait éprouvée, lorsque, à travers les portes de glace d'une galerie, on vit venir de loin le roi; il avait la main appuyée au bras de son aide de camp, M. de Wedel, et marchait d'un pas aussi ferme, aussi sûr que s'il voyait clair. Il baissait la tête et causait.

Il entra dans la salle à manger sans se faire annoncer. Les quatre convives le reçurent debout.

— Ne vous dérangez pas, messieurs, dit-il; je viens faire une visite au prince, voilà tout, lui demander si rien ne lui manque, et transmettre ses plaintes à qui de droit.

— Non, grâce à la bonté extrême de Votre Majesté, rien ne nous a manqué que votre personne. La science des hommes ne l'a pas trompée et elle a deviné M. Bé-

nédict, qui est bien le plus charmant compagnon que j'aie jamais rencontré.

— Le prince est plein d'imagination, sire, dit Bénédict en riant, et il a attaché à quelques récits sans prétention et à quelques croquis au courant du crayon une valeur qu'ils n'avaient pas.

Mais le roi, comme s'il répondait à sa propre pensée et surtout à la pensée qui l'avait conduit en face des deux jeunes gens :

— Hier, monsieur, dit-il s'adressant à Bénédict et se tournant de son côté, comme il a l'habitude de le faire lorsqu'il parle à quelqu'un, vous avez dit quelques mots d'une science à laquelle, autrefois, j'ai donné quelque attention : je veux parler de la chiromancie. Je suis entraîné, autant que la raison toutefois veut le permettre, vers les régions mystérieuses de l'esprit humain, de la nature et de la création. Mon plus grand désir serait de les voir baser sur la logique, sur la physiologie, par exemple.

— Je le sais, sire, dit en souriant Bénédict; et voilà pourquoi hier j'ai hasardé devant Votre Majesté quelques mots de sciences occultes.

— Vous le savez ! Et comment le savez-vous ? demanda le roi.

— Je serais un pauvre chiromancien, sire, si j'avais borné mon étude à la science des mains, et si je n'avais joint celle de Lavater et de Gall à celle d'Arpentigny. J'ai donc d'un seul coup d'œil lu à la fois dans la forme de vos mains et dans celle de votre visage

ces précieuses aptitudes, clairement exprimées en phrénologie par les organes très-développés de la poésie, et ensuite de la merveillosité éclairée par la comparaison; et, si je ne trouvais, au-dessus des yeux contenant l'organe de la musique, l'amour des harmonies, c'est-à-dire des sciences naturelles, dans ce cas, sire, je serais inhabile à lire que la haute protection accordée par vous au pauvre cordonnier Lampe, le médecin botaniste naturel de Goslar, l'inventeur de la cure par les herbes, vient moins d'un sentiment de bienveillance fortuite que d'une conviction que certains hommes peuvent recevoir la révélation, et que ce n'est pas toujours aux plus haut placés que Dieu, c'est-à-dire la vérité, se révèle.

— Comment! s'écria le roi en souriant de satisfaction, vous connaissez mon pauvre Lampe?

— Oui, sire, je l'ai vu et lui ai parlé dans le café des *Eaux minérales*, à trois quarts de lieue de Goslar, où il se rend chaque jour et où il trône entouré de ses admirateurs, dont la plupart ont été guéris par lui.

— Vous avez causé avec lui? demanda le roi. N'est-ce pas que c'est un homme extraordinaire?

— Oui, sire, et je connais toute son histoire : sa vie misérable, son humble état de cordonnier, sa carrière de soldat interrompue par le sabre d'un cuirassier français qui lui fendit le crâne dans les plaines de la Champagne. Je connais ses études dans une école de botanique où il s'est présenté comme domestique afin d'en suivre les cours. J'ai admiré sa patience, j'ai cherché

à reconnaître et j'ai reconnu dans sa personnalité, et particulièrement dans ses mains, les aptitudes médicales qui ont déterminé chez un pauvre paysan sans ressources une vocation si irrésistible, qu'il a souffert, pour lui obéir, les privations dures auxquelles tout autre moins enthousiaste eût succombé.

» C'est par cette obstination, à laquelle il était phrénologiquement et chiromanciquement prédestiné, qu'il est arrivé à connaître les vertus réelles de chaque plante isolément et dans sa réunion avec d'autres de natures diverses; c'est alors qu'il est arrivé à guérir et à guérir si bien, d'abord ses pauvres voisins, puis ses amis, puis des bourgeois, puis enfin de riches seigneurs, que les médecins, qui se réservent les riches pour eux, se sont opposés à ses cures et lui ont signifié leur défense.

» Mais, alors, les gens de Goslar et des environs à vingt lieues à la ronde ont élevé de telles clameurs, qu'elles sont parvenues jusqu'à Votre Majesté. Si bien que Votre Majesté a voulu juger par elle-même, et a ordonné une enquête qui a été si favorable et si décisive, que Votre Majesté, s'en tirant par un tour de force d'esprit, a accordé à Lampe le titre de *directeur d'une maison de cures par les herbes*, qu'il a si bien dirigée que Votre Majesté, si je ne me trompe, a décoré le pauvre diable de l'ordre des Guelfes, et, faveur plus grande, qu'elle a visité l'établissement avec toute sa famille. Le mérite, sire, n'a pas eu besoin de venir à vous : vous avez été au-devant du mérite.

— Est-ce que la réputation de Lampe est déjà parvenue en France ?

— Non, sire.

— Qui donc vous a si bien renseigné ?

— Moi, d'abord, puisque j'ai eu l'honneur de dire à Votre Majesté que je l'avais vu ; mais, auparavant, un de mes meilleurs amis, mon professeur dans cette science étrange, l'homme qui a complété par l'étude des nombres et des planètes la science frivole de d'Arpentigny ; un peintre comme moi, un admirateur de la nature comme moi, intrépide voyageur à pied comme moi, ennemi du tabac comme moi, admettant comme moi l'eau rougie, mais pas au delà, dans ses débauches de table, habile comme moi à tous les exercices de corps, et surtout à l'escrime ; parlant à peu près toutes les langues que je parle, mais surtout l'allemand comme sa propre langue...

— Attendez donc, dit le roi ; mais j'ai entendu parler de lui. C'est en 1863, je crois, qu'il est venu en Allemagne, et qu'il a fait un défi aux médecins de Leipzig. Il était suivi de sa femme, qui le secondait dans cette lutte mystérieuse du présent contre l'avenir. J'ai eu un instant l'idée de les appeler en Hanovre ; mais d'autres soins m'ont fait tourner les yeux d'un autre côté. Comment s'appelait-il ? Attendez... un nom, un nom sonore comme un froissement de cymbales.

— Desbarolles, sire.

— C'est cela. Je regrette de ne pas l'avoir vu ; mais, puisque vous voila, vous, son ami, vous un autre lui-

même; puisque vous avez deviné que j'aimais des sciences qui ouvrent pour nous un monde nouveau et qui, étendant jusqu'à l'infini les communications de cette pauvre étincelle divine que l'on appelle l'âme, en nous faisant commercer avec ces grands astres dont je ne puis plus admirer, qu'en souvenir, le spectacle splendide, rien n'est perdu, vous le voyez. Je ne me sens plus humilié de ma condition d'homme, quand je pense que ma respiration s'allie avec toutes ces respirations puissantes, dont le spectacle visible est le flux et le reflux de la mer. Vous voyez briller les astres dans le calme des nuits; il me semble que j'entends la mélodie de leurs accords tournant sur leurs bases si bien indiquées par le divin Pythagore, et qui m'arrive distincte à moi, dévoué à ma méditation. Je suis tout fier de penser que, moi qui suis au point culminant de la société humaine, j'ai au-dessus de moi des êtres intermédiaires à nature d'ange sans doute portant la chaîne électrique, immense, sans bornes, qui nous met en contact, non-seulement avec ce système planétaire dont le soleil est le centre, mais avec tous les mondes, mais avec tous les soleils.

» Je ne dis point, continua Georges V en souriant, de ces choses-là en plein conseil. J'aurais bientôt la réputation d'un roi rêveur, la plus mauvaise réputation pour un roi. Mais je le dis à vous, qui êtes un rêveur comme moi; — donc, à vous, et à vous seul, je dis : Oui, je crois aux attractions célestes, pendant notre misérable passage sur la terre; je crois que chacun

apporte avec lui, dans cet écrin précieux qu'on appelle le crâne, sa destinée qu'il peut combattre, mais qui l'entraîne, bien qu'il puisse en modérer la vitesse, vers la fortune, la réussite ou le malheur.

» Et je parle avec conviction, parce que j'ai déjà eu des preuves. Quand j'étais jeune homme, une bohémienne m'a pris une fois la main dans une de mes promenades solitaires et m'a annoncé des faits qui se sont réalisés. — Je désire vivement vous croire, mais non comme un insensé. Je serais désireux d'avoir des preuves, mais il me faut des preuves. Pouvez-vous, à la simple inspection de ma main, lire dans mon passé ce que la bohémienne avait lu dans mon avenir ? Dites, le pouvez-vous, ou sincèrement croyez-vous le pouvoir ?

— Oui, sire, et, par d'autres calculs, la science vous dira ce que vous a dit l'intuition ou la tradition peut-être.

—Eh bien, donc, dit le roi en étendant la main, lisez, je vous prie.

XIV

Ce qu'on lit dans une main royale

Le roi tendit la main.

— Sire, dit Bénédict, je ne sais si je dois me hasarder... ?

— A quoi ? demanda le roi.

— Si j'y lisais des choses menaçantes ?

— Nous sommes dans des jours de bouleversements tels, que jamais les prédictions, si terribles qu'elles puissent être, n'atteindront la réalité. Que me prédiriez-vous de si terrible ? La perte de mon royaume ? J'ai perdu plus que la possession d'un royaume en perdant la vue du soleil, du ciel, de la terre et de la mer... Prenez donc, et dites ce que vous verrez.

— Tout ?

— Tout. En supposant des malheurs, ne vaut-il pas mieux les connaître que de les voir tomber sur nous à l'improviste ?

Bénédict s'inclina sur la main du roi Georges au point de la toucher presque avec les lèvres.

— Main véritablement royale, dit-il après avoir jeté un simple coup d'œil dessus, main bienfaisante, main artistique.

— Je ne vous demande point de compliment, monsieur, dit en riant le roi.

— Voyez donc, mon cher maître, dit Bénédict en s'adressant à Kaulbach, combien le mont d'Apollon, là, sous l'annulaire, est développé ! C'est Apollon qui donne le goût des arts, c'est lui qui donne l'intelligence, c'est lui qui donne tout ce qui brille et fait briller. C'est lui qui donne l'espoir d'un nom immortel, le calme de l'âme, la sympathie qui fait aimer. Voyez le mont de Mars, représenté par la partie opposée au pouce : c'est lui qui donne le double courage civil et militaire, le calme, le sang-froid dans le danger, la résignation, la fierté, le dévouement, la résolution et la force de résis-

tance. Par malheur, Saturne est contre nous. Saturne nous menace.—Vous le savez, sire, Saturne, c'est la fatalité. Or, je dois le dire, non-seulement les lignes de Saturne ne sont point favorables, mais elles sont néfastes.

Ici, Bénédict releva la tête et dit en jetant sur le roi un regard plein de respect et de sympathie :

— Je pourrais, sire, en continuant plus intimement encore, révéler votre caractère jusque dans ses replis les plus secrets. Je pourrais vous dérouler une à une toutes vos aptitudes dans les moindres nuances; mais j'aime mieux passer tout de suite à des faits importants. A douze ans, Votre Majesté a fait une maladie grave...

— C'est vrai, dit le roi.

— A dix-neuf ans, une ligne fatale s'étend à la fois vers le cerveau et vers le mont du Soleil, une attaque nerveuse d'un côté; de l'autre, quelque chose de semblable à la mort, mais pas la mort, une éclipse! Pis que cela : — l'éclipse est momentanée! — une nuit!

— La bohémienne m'avait dit littéralement comme vous, quelque chose qui ressemble à la mort, mais pas la mort. C'est, en effet, à dix-neuf ans que j'ai beaucoup souffert.

— Attendez! là, sire, sur Jupiter un rayonnement merveilleux : une des plus hautes positions de la fortune humaine, — vers trente-neuf ans.

— Encore les paroles de la bohémienne. A trente-neuf ans, en effet, je devins roi.

— J'ignorais ces deux époques précises, dit Bénédict; mais on pourrait supposer que je les connaissais. Cherchons un fait que je doive ignorer. Ah! je vois! Oui, c'est bien cela ! une terreur affreuse, un accident causé par l'eau... Qu'est-ce? une barque en danger? Est-ce une tempête examinée de la rive? le naufrage imminent d'un navire qui renferme un objet aimé? Il y a là terreur affreuse, mais seulement terreur; car une préservation est tracée près de la ligne fatale. A coup sûr, Votre Majesté a éprouvé une terrible crainte pour la vie d'une personne qu'elle aime profondément.

— Entendez-vous cela, Ernest? dit le roi s'adressant à son fils.

— Oh! mon père! dit le jeune prince en jetant ses bras autour du cou du roi.

Puis, à Bénédict :

— Oui, oui, il a eu une grande peur, pauvre père! Imaginez-vous que je me baignais dans la mer à Nordenay. Je nage assez bien; mais, sans y songer, je m'étais laissé entraîner par le courant, et, ma foi, j'allais disparaître quand j'ai eu la chance de m'accrocher au bras d'un brave pêcheur qui venait à mon secours. Une seconde de plus, tout était fini.

— Et j'étais là, dit le roi; je ne pouvais qu'entendre ses cris, j'étendais les bras vers lui : voilà tout! Glocester offrait son royaume pour un cheval; moi, j'aurais bien donné ma couronne pour un rayon de lumière. Ne pensons plus à cela, tous les malheurs à

venir réunis ne sont pas plus terribles que l'ombre de ce malheur qui n'est pas arrivé.

— Ainsi, sire ?... dit Bénédict.

— Ainsi je suis convaincu, dit le roi, je n'ai pas besoin d'autres preuves; passons donc à l'avenir.

Bénédict avait regardé avec attention dans la main du roi, il hésita un moment et demanda une loupe pour mieux voir.

On lui donna l'objet demandé.

— Sire, dit-il, vous allez être entraîné dans une grande guerre. Un de vos plus proches, non-seulement vous trahira, mais vous dépouillera; et, cependant, voyez, monseigneur ! dit-il au prince royal, la ligne du Soleil présage une victoire, mais une victoire creuse, inutile, sans résultat.

— Et puis ? demanda le roi.

— Oh ! sire, que de choses dans cette main-là !

— Bonnes, ou mauvaises ?

— Vous m'avez dit de ne rien vous cacher, sire.

— Et je vous le répète. Donc, cette victoire?...

— Cette victoire, je l'ai dit à Votre Majesté, n'amène rien. Voici la ligne du Soleil brisée au-dessus de la ligne de tête par une ligne partie de Mars qui coupe aussi le mont de Jupiter.

— Ce qui annonce?

— Un renversement. Et cependant..., non, fit Bénédict en essayant d'arracher à cette main royale ses plus mystérieux secrets; et cependant, ce n'est pas le dernier mot de votre destinée. Voyez la ligne du Soleil

qui, après sa brisure, reprend, monte jusqu'à l'annulaire et s'arrête au commencement du doigt. Et puis voyez encore au-dessus une ligne transversale sur Jupiter, une ligne droite, creuse comme un sillon, terminée par une étoile, comme un sceptre est terminé par un diamant.

— Ce qui veut dire ?

— Restauration.

— Alors, selon vous, je perdrai le trône et le reconquerrai ?

Bénédict se tourna vers le prince royal.

— Votre main, s'il vous plaît, monseigneur.

Le prince royal lui donna sa main.

— Après l'âge de quarante ans, monseigneur, la ligne de vie envoie un rameau vers la ligne du Soleil. A cette époque, vous monterez sur le trône. Voilà tout ce que je puis vous dire. Or, si vous montez sur le trône, prince, c'est que le roi votre père ou y sera remonté, ou n'en sera pas descendu.

Le roi resta un moment sans parole, la tête appuyée sur sa main gauche ; il semblait regarder fixement devant lui, comme un homme absorbé par une grande idée.

— Je ne puis vous dire, monsieur, reprit-il après une pause pendant laquelle tout le monde garda le plus profond silence, je ne puis vous dire combien m'intéresse cette science inconnue. Vous m'avez raconté le passé avec de surprenants détails ; pourquoi ne m'annonceriez-vous pas l'avenir ? Le nuage est le

même pour le voyant et toujours aussi épais, soit qu'il représente l'avenir, soit qu'il représente le passé. La Providence, par des moyens naturels, a-t-elle donc permis que chacun pût reconnaître sa destinée à l'avance, comme le lutteur de l'ancienne Grèce pouvait calculer des yeux la force de l'athlète qu'il allait combattre dans le cirque, et cherchait déjà par avance le moyen d'éviter ses étreintes et d'arriver au triomphe?

Puis, après un autre silence de quelques secondes :

— Ce serait justice, ce serait raisonnable, dit-il, après tout; car il est impossible que la Providence, qui annonce l'orage par les nuages qui s'amoncellent et par la foudre qui gronde, afin que chacun cherche un abri contre le tonnerre, n'ait point indiqué à l'homme, et surtout à l'homme placé au sommet de la société, l'approche des orages de la vie.— Oui, cette science est vraie, par cela même qu'elle est nécessaire et qu'elle a manqué jusqu'ici, inconnue qu'elle était, comme une preuve de l'harmonie dans la création et de la logique dans la miséricorde divine.

Puis, redescendant des hauteurs où son esprit l'avait emporté:

— Comment votre maître en chiromancie, demanda-t-il à Bénédict, en est-il arrivé là? Est-ce par une aptitude particulière ou bien est-ce par hasard? Rien ne m'intéresse comme de remonter aux sources. Le hasard peut avoir été son seul guide; mais nous savons qu'il y a toujours un guide quelconque qui conduit le hasard.

— Sire, dans un voyage qu'il fit à pied en Espagne, et dans lequel il se trouvait presque constamment avec des bohémiens, qu'il recherchait comme artiste, pour le pittoresque de leurs costumes, il vit ces hommes du désert et de la montagne dire à des citadins la bonne aventure lue dans leurs mains ; il conçut dès lors une vague idée de pouvoir expliquer ces révélations et de leur donner un côté estimable par l'étude des rapports, des formes du corps avec les instincts et les passions. Cette idée vague depuis ne le quitta jamais plus. Et, comme une idée dominante est magnétique, qu'elle a la force centripète, qu'elle attire autour d'elle, comme l'aimant les parcelles de fer, tout ce qui peut la servir et aider à son essor, en arrivant à Paris, la Providence le mit en rapport avec un homme du monde qui avait instinctivement découvert un système qui reposait justement sur la révélation des instincts par la forme des mains.

» Cet homme du monde se nommait le capitaine d'Arpentigny ; mais le système tirait simplement ses conséquences des formes extérieures de la main. Mon ami comprit tout de suite les incertitudes et le peu d'étendue de ce système. Si la forme extérieure devait représenter les instincts, la paume et l'interieur de la main où réside le sens du tact, c'est-à-dire *le toucher*, devaient avoir des significations plus importantes. Là devait résider l'emblême, la représentation des aptitudes émanant du cerveau, puisque les corpuscules phréniques qui communiquent directement avec le cerveau

sont des réservoirs d'électricité et qu'ils s'accumulent dans la paume de la main, qui est pour ainsi dire le cerveau du bras.

» Il dirigea donc ses observations de ce côté.

» Quant à la manière dont M. d'Arpentigny a découvert son système, je la raconterais à Votre Majesté si je ne craignais de la fatiguer par des détails d'un intérêt inférieur. Elle est assez originale cependant pour mériter d'être connue.

— Ils m'intéressent, au contraire, vivement, dit le roi, et vous pouvez continuer.

— M. d'Arpentigny était galant et il aimait à prendre les mains des dames; en outre, observateur, très-jeune et vivant de la vie de province, il allait souvent à des réunions qui avaient lieu chez un de ses voisins de campagne. Ce voisin, au contraire de M. d'Arpentigny, avait un grand amour pour les sciences exactes en général, pour la mécanique en particulier; il recevait donc chez lui force géomètres et force mathématiciens.

— Ce voisin était-il marié ? demanda le roi.

— Oui, sire, répondit Bénédict; et sa femme, par la loi des contrastes, ne pouvait entendre parler ni mathématique ni mécanisme.

» Mais elle adorait la peinture, la poésie et la musique.

» Il était impossible que ces deux sociétés se réunissent.

» La société scientifique prit son cours chez le mari, la société artistique prit son cours chez la femme.

» Le capitaine d'Arpentigny, qui cultivait à un degré égal la poésie et les mathématiques, ce qui veut dire qu'il n'était ni poëte ni mathématicien, mais seulement homme d'esprit, allait avec un égal plaisir aux soirées de la femme et à celles du mari.

» Une portion de l'esprit du capitaine était l'esprit d'analyse. Il remarqua, à force de serrer les mains chez le mari et chez la femme, que les doigts des mathématiciens, des arithméticiens, des industriels enfin, étaient noueux, tandis que ceux des poëtes, des pianistes et des peintres étaient lisses.

» Les deux sociétés étaient si différentes sous ce rapport, que d'Arpentigy disait qu'elles n'avaient pas l'air de se fournir chez le même faiseur de mains.

» Il commença par être frappé du contraste; mais ce n'était encore qu'une indication.

» Il poursuivit l'épreuve.

» Il parcourut les ateliers de peinture, les cabinets d'artistes, les mansardes de poëtes.

» Partout des doigts lisses!

» Il parcourut les forges, les usines.

» Partout des doigts noueux.

» Il en résulta qu'il divisa la société en deux castes:

» Les doigts lisses.

» Les doigts noueux.

» Mais il s'aperçut bientôt que son système était trop absolu, qu'il devait y avoir des variétés, qu'il devait y avoir des divisions, des sous-divisions.

» Il hésitait.

» Il savait par l'expérience de chaque jour que ses erreurs étaient nombreuses, il sentait que sa science n'était pas complète. Ce fut alors qu'il trouva l'importance du pouce dans la main; grande révélation ! Newton disait: « L'invention du pouce, chez l'homme, suffirait à me faire croire en Dieu. » En effet, l'homme est le seul animal qui ait un pouce. Le singe lui-même, cette caricature de l'homme, n'a qu'une caricature de pouce.

» Mais, le pouce trouvé, là s'arrêta sa puissance d'intuition. Il lui manquait, il le sentait bien, la sanction de cette paume de la main qu'il comprenait être si importante.

» Le courage lui fit défaut, il crut avoir assez fait. D'ailleurs, il était voltairien, il avait horreur de tout ce qui pouvait l'entraîner dans le mysticisme. Le seul mot de kabbale lui faisait hausser les épaules.

» Desbarolles reprit la science ou d'Arpentigny l'avait laissée; il se mit à étudier énergiquement, non-seulement les traditions de l'astrologie, mais encore cette kabbale dédaignée par son prédécesseur. Il crut découvrir dans l'électricité la chaîne universelle qui relie tous les mondes entre eux. Tandis que le système du vide de Newton avait triomphé, le nouveau système était impossible; mais, depuis qu'il a été incontestablement démontré que les espaces sont pleins, rien n'est plus simple et même plus raisonnable, et l'électricité représentée par l'éther fait coudoyer les mondes entre eux, et, dès lors, une communication

magnétique, universelle, réunit toute la création.

— Ma foi, dit le roi moitié souriant, moitié approuvant, voilà ce que je demandais depuis si longtemps. Le mysticisme basé sur la logique.

En ce moment, un huissier entra et annonça au roi que son ministre des affaires étrangères demandait à lui parler pour choses d'importance.

Le roi se retourna vers Bénédict.

— Monsieur, lui dit-il, quoique vos prédictions soient sombres, soyez le bienvenu au foyer de celui à qui vous les avez faites. — Vous lui avez prophétisé une victoire. Je vous en commande dès aujourd'hui le tableau. Et, si vous restez avec nous, il ne tiendra qu'à vous d'y prendre part. — Ernest, donnez votre croix des Guelfes à M. Bénédict. Je vais donner l'ordre à mon ministre des affaires étrangères de m'en signer le brevet demain.

Le roi embrassa son fils, serra la main de Kaulbach, salua affectueusement Anderson et Bénédict, et sortit comme il était entré, au bras de son aide de camp.

Le jeune prince détacha la croix et le ruban des Guelfes qu'il portait à son uniforme et les mit tout joyeux à l'habit de Bénédict.

Celui-ci le remercia.. avec cette effusion de cœur qu'amènent sur les lèvres d'un homme jeune encore, et que rien n'a blasé, ces distinctions qui sont d'autant plus précieuses que le temps ne vous les a pas marchandées et qu'on les reçoit à cet âge où l'orgueil se met de moitié avec la reconnaissance pour les recevoir.

Et, comme il témoignait sa reconnaissance au prince royal en termes chaleureux :

— Écoutez, lui dit le prince Ernest, promettez-moi une chose, monsieur Bénédict, c'est que, si votre prédiction se réalise, et si vous n'avez rien de mieux à faire, nous entreprendrons ensemble un de ces grands voyages où l'on tue des tigres et des éléphants, et où l'on manque de mourir de peur en traversant des forêts naines, au milieu d'une émigration de serpents jaunes.

XV

Le baron Frédéric de Below

Et maintenant, avec la permission de nos lecteurs, il nous faut abandonner notre ami Bénédict Turpin, ses croquis, ses cartons, ses fusils et ses histoires de chasse pour suivre un des trois adversaires avec lesquels il s'est battu ; adversaire destiné à devenir un des personnages importants de cette histoire.

Nous voulons parler du baron Frédéric de Below, que nous avons laissé avec les deux autres écloppés, Georges Kleist et Franz Müller, dans la clairière d'Eilenriede.

Il était le moins blessé des trois, quoique sa blessure, à première vue, dût paraître la plus considérable, et, en outre, il était le plus pressé de quitter le champ de bataille. Chargé, comme nous l'avons dit, d'une mis-

sion pour Francfort, il s'était détourné de son chemin pour venir demander raison à Bénédict, et, du moment qu'il pouvait soutenir la fatigue du voyage, il ne devait plus perdre une minute pour l'accomplir.

Le journaliste était pansé, et, quoique la balle ne l'eût pas touché, le contact du canon du pistolet avec le côté droit de son visage avait eu de déplorables résultats pour celui-ci. Le contre-coup avait été si violent, qu'il avait tracé une ecchymose de la forme même du pistolet. Le sang s'était épanché dans les cavités de l'œil, la joue avait démesurément enflé. Bref, M. Kleist devait, pour quinze jours au moins, renoncer aux distractions de ce monde.

On mit les deux blessés au fond de la voiture. Les deux témoins se placèrent sur le devant. Le médecin, largement rétribué par le baron de Below, resta près de Franz Müller, le plus malade de tous, et qui n'avait, malgré l'abondante saignée qu'on avait pratiquée sur lui, pas encore repris connaissance.

Quand le baron Frédéric de Below et M. Kleist arrivèrent à l'hôtel *Royal*, on connaissait déjà leur mésaventure et le triomphe de Bénédict. Leur qualité de Prussiens n'était point une recommandation; aussi furent-ils reçus avec une certaine raillerie qui détermina M. Kleist, si souffrant qu'il fût, à reprendre immédiatement le train.

Quant au major, qui était au tiers de sa route, il n'eut qu'à la continuer, un embranchement se rendant directement de Hanovre à Francfort.

Nous avons dit en quelques mots ce qu'était au physique le baron Frédéric de Below; complétons les explications que nous avons à donner sur lui.

Disons d'abord par quel chemin pittoresque il entra dans la carrière militaire et quel hasard fit qu'ayant du mérite, justice fût rendue à son mérite.

Frédéric de Below était d'une famille originaire de Breslau, il étudiait à Iéna. Un beau jour, il résolut, comme c'est la coutume dans toutes les universités d'Allemagne, d'aller faire son voyage des bords du Rhin.

Frédéric de Below partit seul, non point qu'il fût misanthrope, non; il était poëte, il voulait voyager à son caprice, s'arrêter lorsqu'il le jugerait convenable, repartir quand il lui plairait, n'être point tiré à gauche par un compagnon de voyage quand il lui plairait de suivre à droite les traces d'une femme.

Il en était arrivé à l'endroit le plus pittoresque du Rhin, c'est-à-dire aux Sept-Montagnes.

Sur la rive opposée, à la cime d'une haute colline s'élevait un ravissant château gothique, remis à neuf. C'était la propriété du frère du roi de Prusse, qui alors n'était que prince royal. Non-seulement il avait fait rebâtir le château sur ses anciens plans, mais encore il l'avait fait meubler entièrement de meubles du XVIe siècle, achetés dans les environs, soit aux paysans, soit aux couvents, et de meubles nouveaux, faits par d'habiles ouvriers sur d'anciens modèles. Tentures, tapisseries, glaces, tout était du temps, et formait en

miniature un charmant musée d'armes, de tableaux et de curiosités précieuses.

Lorsque le prince n'y était pas, il permettait aux étrangers de distinction de visiter son château.

Comme il est difficile de dire ce que signifie ce mot *distinction*, Frédéric, qui était d'une excellente noblesse, crut que, quoique voyageant à pied, il avait le droit comme un autre de visiter le château ; il grimpa la rampe son sac sur le dos, son bâton ferré à la main, et alla frapper à la porte du donjon.

Le bruit d'un cor se fit entendre, la porte s'ouvrit. Un concierge parut et un officier en costume du XVIe siècle lui demanda ce qu'il y avait pour son service.

Frédéric de Below exprima le désir qu'il avait, en sa qualité d'archéologue, de visiter le château du prince royal.

L'officier lui répondit par des regrets de ne pouvoir déférer à son désir : l'intendant du prince était arrivé la veille, précédant son maître de vingt-quatre heures seulement. Défense était faite de recevoir aucun étranger.

Le voyageur n'en fut pas moins invité, selon la coutume usitée, à mettre ses nom, prénoms et qualités sur le registre des étrangers.

Il prit une plume et écrivit : « Frédéric de Below, étudiant à l'université d'Iéna. » Puis il reprit son bâton ferré, salua l'officier et commença à redescendre la rampe.

Mais il n'avait pas fait cent pas, qu'il s'entendit rappeler. L'officier lui faisait signe de la porte et un page courait après lui; l'intendant le faisait prier de revenir, prenant sur lui de lever la défense et lui permettant de visiter le château.

Dans l'antichambre, comme par hasard, Frédéric rencontra un homme de cinquante-huit à soixante ans à peu près. C'était l'intendant.

Il lia conversation avec le jeune homme, parut se plaire à cette conversation et lui offrit de lui servir de guide par tout le château, ce que Frédéric se garda bien de refuser.

L'intendant était un homme instruit, Frédéric était un homme distingué, trois ou quatre heures s'écoulèrent sans que ni l'un ni l'autre eût le temps de compter les heures.

On vint annoncer à M. l'intendant qu'il était servi.

Frédéric exprima gracieusement à son cicérone le regret qu'il éprouvait de le quitter si vite.

Ce regret était visiblement partagé par l'intendant.

— Écoutez, lui dit celui-ci. Vous voyagez en étudiant, je suis ici en garçon. Dînez avec moi, vous ne dînerez pas si bien que chez le roi de Prusse; mais vous dînerez toujours mieux qu'à l'hôtel.

Frédéric ne refusa que juste ce qu'il fallait pour prouver qu'il était homme de bonne compagnie, et, comme il mourait d'envie d'accepter, il finit par dire *oui* avec un plaisir visible.

L'intendant et l'étudiant dînèrent en tête-à-tête.

Frédéric était un charmant esprit ; poëte et philosophe, comme cela se rencontre en Allemagne seulement ; il fit la conquête de son hôte.

Après le dîner, celui-ci proposa une partie d'échecs, que Frédéric accepta. L'intendant était de première force, Frédéric pouvait se défendre et gagner une partie sur trois. Il fit naturellement ce qu'eût fait un courtisan habile : il resta en arrière d'une partie sur cinq. Minuit sonna, que chacun croyait la soirée à peine entamée. Il n'y avait pas moyen de redescendre au village, à pareille heure. Frédéric, après une défense honorable, resta au château et coucha dans le lit du landgrave Philippe; et ce ne fut que le lendemain, après le déjeuner, qu'il obtint de son hôte la permission de se remettre en route.

— Je ne suis pas sans une certaine influence à la cour, lui dit l'intendant en prenant congé de lui ; si vous avez quelque grâce à demander, adressez-vous à moi.

Frédéric le lui promit.

— En tout cas, ajouta l'intendant, je prends votre nom ; si vous m'oubliez, je ne vous oublierai pas.

Frédéric fit son voyage des bords du Rhin, rentra à l'université d'Iéna, y acheva ses études, entra dans la diplomatie et fut très-étonné d'être appelé un jour dans le cabinet du grand-duc.

— Monsieur, lui dit celui-ci, j'ai fait choix de vous pour complimenter sur son avénement le roi de Prusse, Guillaume Ier, qui vient de monter sur le trône.

— Moi, monseigneur ! s'écria Frédéric tout étonné ; mais que suis-je pour être chargé d'une pareille mission ?

— Comment ! qui vous êtes ? Vous êtes le baron Frédéric de Below.

— Baron ! moi, monseigneur ? Et depuis quand suis-je baron ?

— Depuis que je vous ai nommé. Vous partirez dès demain à neuf heures ; à huit, vos lettres de créance seront prêtes.

Frédéric n'avait qu'à saluer et faire ses remercîments ; il salua, remercia et sortit.

Le lendemain, à dix heures du matin, il prenait le chemin de fer, et, le soir, il était à Berlin.

Il fit aussitôt annoncer son arrivée au nouveau roi. Le nouveau roi lui fit répondre qu'il l'attendrait le lendemain au château de Postdam.

Le lendemain, Frédéric, en habit de cour, partit pour Postdam et arriva au château. Mais, là, à son grand étonnement, il apprit que le roi venait d'en partir et n'avait laissé pour le représenter que son intendant.

Le premier mouvement de Frédéric fut de repartir pour Berlin, mais il se rappela que cet intendant était celui qui l'avait si bien reçu, deux ans auparavant, au château de Rheinstein. Il craignit de paraître ingrat ou orgueilleux, et se fit annoncer chez M. l'intendant.

Seulement, en traversant l'antichambre, il vit un portrait en pied du roi ; il s'arrêta en tressaillant un

instant devant lui. Sa Majesté ressemblait comme deux gouttes d'eau à son intendant.

Alors, la vérité tout entière apparut aux yeux de Frédéric. C'était le frère du roi, aujourd'hui le roi Guillaume Ier, qui l'avait reçu au château de Rheinstein, qui lui avait servi de cicérone, qui l'avait gardé à dîner, qui lui avait gagné trois parties d'échecs sur cinq, qui l'avait fait coucher dans le lit du landgrave Philippe, qui lui avait offert ses services à la cour, et qui enfin, en le quittant, lui avait promis de ne pas l'oublier.

Il comprit alors pourquoi il avait été choisi par le grand-duc de Weymar pour complimenter le roi; pourquoi le grand-duc de Weymar l'avait fait baron; pourquoi le roi lui avait donné rendez-vous à Postdam, et pourquoi enfin Sa Majesté venait de repartir pour Berlin, chargeant son intendant de le remplacer.

Sa Majesté voulait se donner le plaisir d'une seconde journée comme celle de Rheinstein.

En bon courtisan qu'il était, Frédéric voulut contribuer de tout son pouvoir à cette fantaisie. Il entra sans paraître rien soupçonner, salua l'intendant comme une ancienne connaissance, ne conservant pour lui que le respect imposé par la différence d'âge et renouvelant enfin la scène qui avait laissé un si bon souvenir dans son esprit.

L'intendant excusa Sa Majesté, invita Frédéric à passer la journée au château de Postdam, ce que Frédéric accepta comme à Rheinstein, lui servit de cicé-

rone, le fit descendre dans le mausolée et lui fit voir le tombeau et l'épée du grand Frédéric.

Une voiture de la cour tout attelée les attendait. On partit pour visiter le château de Sans-Souci, qui n'est qu'à deux kilomètres de Postdam.

C'est, on se le rappelle, dans le parc de ce château qu'était situé ce fameux moulin que son propriétaire ne voulut jamais vendre au roi Frédéric II, et qui fit dire au meunier gagnant son procès contre le roi : « Il y a encore des juges à Berlin ! » Au reste, les descendants du farouche meunier s'étaient adoucis et avaient vendu leur moulin au roi Guillaume IV, qui, voulant le conserver comme monument anecdotique, défendit qu'on lui enlevât une seule pierre.

Mais le temps, qui ne se soucie pas des ordonnances des rois, réservait à Guillaume Ier et à son hôte un exemple de sa désobéissance. Une heure avant l'arrivée de Frédéric et du fameux intendant à Sans-Souci, les quatre ailes du moulin s'étaient détachées, effondrant la balustrade qui l'entourait.

De sorte qu'aujourd'hui il n'y a plus de juges à Berlin, et plus de moulin à Sans-Souci.

A leur retour à Postdam, Frédéric et son compagnon trouvèrent une table de deux couverts qui les attendait; ils dînèrent en tête-à-tête, firent cinq parties d'échecs, dont l'intendant gagna trois et Frédéric deux, et ce ne fut qu'à minuit, lorsqu'il s'agit de se retirer, lorsque l'intendant eut souhaité une bonne nuit à Frédéric, que celui-ci, en s'inclinant profondément, répondit :

— Sire ! que Dieu donne une bonne nuit à Votre Majesté !

On devine que la fiction de l'étiquette du lendemain fut supprimée. Le roi, en déjeunant avec lui, fit Frédéric chevalier de l'Aigle-Rouge, et, à force d'instances, obtint qu'il donnât sa démission et entrât dans l'armée. Huit jours après, il était reçu comme lieutenant dans la ligne et venait, dans son nouveau grade, faire sa visite au roi, qui lui promit de ne pas plus l'oublier roi qu'il ne l'avait oublié prince royal....

Deux ans après, Frédéric eut la preuve que le roi, en effet, ne l'avait pas oublié. Son régiment ayant été appelé à tenir garnison à Francfort, il fit connaissance chez le bourgmestre, M. Fellner, d'une ancienne famille exilée de France, lors de la révocation de l'édit de Nantes, famille qui depuis s'était faite catholique.

Elle se composait de la mère, âgée de trente-huit ans, de la grand'mère, âgée de soixante-huit ans, et de deux jeunes filles âgées, l'aînée de vingt ans, la seconde de dix-huit ans.

Ces dames se nommaient mesdames de Chandroz.

Emma — c'était l'aînée des deux jeunes filles — avait es cheveux noirs, les yeux noirs, le teint mat, les sourcils bien accentués ; ses dents, merveilleusement belles, ressortaient comme des perles sous ses lèvres d'un rouge vif. Elle avait en somme la beauté plantureuse des brunes qui promet à la mère de famille la matrone romaine, Lucrèce et Cornélie tout à la fois.

Sa jeune sœur, nommée Hélène, subissait l'influence de son nom ; elle était de ce blond charmant qu'on ne peut comparer qu'à la couleur des épis mûrs.

Son teint blanc légèrement teinté de rose avait la délicatesse et la fraîcheur du camellia. Et l'on était presque étonné, lorsqu'on voyait s'ouvrir sous ces blondes tresses et au milieu de ce visage blanc jusqu'à la transparence, deux grands yeux bruns pleins de passion surmontés de sourcils et brodés de cils noirs qui donnaient à leurs prunelles étincelantes le sombre reflet des diamants noirs de Tripoli. De même qu'on pouvait deviner dans Emma la sage et calme prédestination de ces matrones dont la religion catholique eût fait des saintes, on pouvait deviner dans Hélène tout cet orageux avenir que les passions promettent à ces hybrides de leur sexe qui réunissent en elles les beautés de deux races différentes.

Soit que cette étrange manifestation d'un caprice divin l'effrayât, soit qu'il se sentît sympathiquement entraîné vers l'aînée des deux sœurs, ce fut à elle que le baron de Below adressa ses hommages. Il était jeune, il était beau, il était riche. On savait que le roi de Prusse avait pour lui une bienveillante sympathie. Il affirmait que, si on lui accordait la main d'Emma, il recevrait en même temps de son royal protecteur le grade de capitaine. Les deux jeunes gens s'aimaient, la famille n'avait aucune raison sérieuse à opposer à cette union. On lui répondit : « Faites-vous nommer capitaine, et nous verrons. » Il demanda un congé de trois jours,

partit pour Berlin, vit le roi et revint le troisième jour avec son brevet de capitaine.

Tout fut accordé. Seulement, une indisposition, pendant son absence, était survenue à la mère d'Emma. Cette indisposition s'aggrava, devint une maladie de poitrine, et, au bout de six mois, Emma était doublement orpheline.

C'était une raison de plus de donner un protecteur à la famille. La grand'mère, âgée de soixante-neuf ans, pouvait mourir d'un moment à l'autre. On attendit le temps strictement nécessaire que commandaient à la fois le deuil du cœur et celui des convenances. Au bout de six mois, le mariage se fit.

Trois jours après la naissance de son premier enfant, qui était un garçon, le baron Frédéric de Below avait reçu du roi son brevet de major. Cette fois, la protection du roi était si visible et si bienveillante, que le baron résolut de faire un second voyage à Berlin ; cette fois, non plus pour solliciter, mais pour remercier le roi. Ce voyage était d'autant plus opportun qu'un mot à part du secrétaire de Sa Majesté le prévenait que, de grands événements se préparant dans lesquels il pourrait jouer un rôle, il ferait bien, sous un prétexte ou sous un autre, de venir à Berlin et de voir le roi en personne.

Et, en effet, nous avons dit à quel point M. de Bœsewerk avait amené les événements. Le roi avait reçu trois fois en particulier le baron Frédéric, il ne lui avait rien caché des probabilités d'une guerre terrible. Enfin, il l'avait attaché à l'état-major, afin qu'il pût devenir

l'aide de camp de tel ou tel général qu'il enverrait sur tel ou tel point, et même, au besoin, celui de son fils ou de son cousin.

Le baron Frédéric se trouvait donc, par suite de ce voyage, à Berlin le 7 juin, c'est-à-dire le jour de la tentative d'assassinat contre M. de Bœsewerk. Lui troisième, comme nous l'avons vu, il arracha Bénédict aux mains de la multitude; mais, ayant promis à cette même multitude que Bénédict allait crier : « Vive la Prusse! Vive le roi Guillaume ! » il avait été fort désappointé lorsque le Français, au lieu de faire cette petite lâcheté, s'était mis à déclamer les vers d'Alfred de Musset, presque aussi connus en Prusse que la chanson à laquelle ils répondent.

Ce désappointement, dont le public avait été témoin, avait été regardé comme une insulte par lui et ses camarades. Tous trois s'étaient présentés à l'*Aigle noir*, où Bénédict avait, comme on le sait, donné son adresse; et, la fureur des trois officiers n'étant pas encore passée lorsque l'avis que contenait la *Nouvelle Gazette de Hanovre* était parvenu à Berlin, tous trois s'étaient promis d'aller immédiatement lui demander satisfaction.

Mais, se rencontrant tous trois dans le même dessein, ils avaient compris que trois hommes, s'ils ne veulent procéder par intimidation, ne vont point demander satisfaction à un seul. C'est alors qu'ils avaient tiré au sort à qui se battrait avec Bénédict, et que le sort était tombé sur Frédéric.

On sait le reste.

XVI

Hélène.

Il existe à Francfort-sur-le-Mein au coin du Rossmarkt, près de la Grand'Rue, en face de l'église protestante qui a conservé le nom de Sainte-Catherine, il existe, disons-nous, une maison d'une architecture de transition de Louis XIV à Louis XV.

Elle porte le nom de maison Passevent. Le rez-de-chaussée est habité par le libraire Giguel et le reste de la maison est occupé par la famille de Chandroz, que nous connaissons déjà, de nom du moins.

Sans qu'il y ait une inquiétude réelle dans la maison, il y règne un certain trouble. La veille au matin, la baronne de Below a reçu une lettre de son mari qui lui annonce son arrivée pour le soir. Puis, presque aussitôt, un télégramme qui lui dit de ne l'attendre que le lendemain matin et de ne s'inquiéter même point s'il y avait quelque retard.

C'est que, deux heures après, la lettre de Bénédict était survenue, et Frédéric, supposant la mauvaise chance d'une blessure, voulait, dans la situation où était sa femme, c'est-à-dire accouchée depuis sept ou huit jours, lui épargner toute préoccupation inutile.

Quoique le train n'arrivât qu'à quatre heures du matin, dès trois heures Hans, le domestique de confiance de la maison, était allé avec la voiture attendre

M. le baron à la gare. Dix fois, dans l'intervalle de trois à quatre heures, Emma sonna sa femme de chambre, s'étonnant de la lenteur du temps.

Enfin le roulement d'une voiture gronda, la grande porte cria sur ses gonds, la calèche passa sous la voûte; enfin, on entendit dans l'escalier le pas retentissant d'une botte éperonnée; la porte de la chambre à coucher d'Emma s'ouvrit, le baron se jeta dans les bras de sa femme.

Un léger mouvement d'appréhension qu'il fit au moment où sa femme le serra entre ses bras, n'échappa point à celle-ci. Interrogé, Frédéric lui raconta une fausse aventure de cabriolet versé, et rejeta cet imperceptible mouvement sur le compte d'une foulure à l'avant-bras, qui aurait été la suite de cet accident.

Au bruit de la voiture et au mouvement qui s'était fait dans la maison, Hélène avait compris que son beau-frère était arrivé.

Elle s'était enveloppée à la hâte d'un peignoir de batiste, et, ses beaux cheveux tout dénoués par le désordre de la nuit, elle était accourue pour embrasser son beau-frère, qu'elle aimait tendrement. Quant à la grand'mère, la comtesse de Chandroz, ses enfants avaient bien recommandé qu'on fît le moins de bruit possible et qu'on ne la réveillât point dans l'aile éloignée de la maison qu'elle habitait.

Madame de Below, avec ce pressentiment particulier aux femmes, avait prétendu, au mouvement qu'avait fait Frédéric, que la lésion était plus grave qu'il

ne voulait l'avouer. Elle fut donc la première à insister pour que l'on envoyât chercher le chirurgien de la maison, M. Bodenmacker.

Frédéric, qui, aux douleurs qu'il éprouvait, comprenait lui-même que le mouvement du chemin de fer devait avoir dérangé l'appareil, ne s'opposa point au désir de sa femme; il la pria seulement de se tenir parfaitement tranquille tandis qu'il allait prendre, dans sa chambre, le bain qu'il avait commandé qu'on lui préparât. Le chirurgien le trouverait dans sa baignoire et n'aurait que plus de facilité de lui remettre en place celui de ses deux cent quatre-vingt-deux os qui aurait été déboîté de son articulation.

La question importante était de cacher la gravité de la blessure de Frédéric à la baronne, et, avec l'aide de Hans, rien n'était plus facile : le médecin déclarait une foulure, une luxation, et tout était dit.

Le bain, qui se trouvait là d'une façon toute fortuite, avait merveilleusement servi les combinaisons de Frédéric, et la baronne avait laissé passer son mari dans son appartement sans concevoir aucun soupçon de la cause réelle qui l'y rappelait.

Là, au grand étonnement de Hans, le docteur étant arrivé, Frédéric lui expliqua qu'il avait reçu la veille un coup de sabre qui lui ouvrait tout le bras, que l'appareil s'était dérangé dans le chemin de fer, de sorte qu'appareil, chemise et habit, agglutinés par le sang, ne faisaient plus qu'un.

Le docteur commença par ouvrir avec un bistouri la

manche de l'habit dans toute sa longueur; puis il la détacha aux entournures, puis enfin il ordonna à Frédéric de tremper son bras tout vêtu dans l'eau tiède du bain, ce qui permit d'enlever la manche de l'habit d'abord; puis, en faisant couler l'eau de haut en bas avec une éponge, il détacha la manche de chemise comme il avait détaché la manche de l'habit; puis, la coupant circulairement au bas de l'épaule, il arriva à mettre le bras à nu.

Le bras, comprimé par la manche, était dans un état horrible d'enflure et de rougeur : le sparadrap était parti, les deux lèvres de la blessure étaient rouvertes dans toute leur longueur, et, dans le bas, le regard pouvait plonger jusqu'à l'os.

Ce fut une providence qu'il y eût là un bain pour fournir de l'eau tiède tant qu'on en pouvait désirer. Les deux lèvres de la blessure restées vives ne demandaient pas mieux que de se réunir. Le docteur les rapprocha une seconde fois, les fixa l'une contre l'autre, banda le bras dans toute sa longueur et y mit des éclisses comme pour un bras cassé. Mais il était urgent que le baron restât calme et sans mouvement pendant deux ou trois jours. Le docteur se chargea d'aller trouver le général commandant la garnison prussienne et de lui dire sous le sceau du secret le besoin que le baron de Below avait de lui parler et l'impossibilité où il était de sortir.

Jean fit disparaître les linges ensanglantés et l'eau sanglante. Frédéric descendit, embrassa la baronne et

la rassura complétement en lui disant que le docteur s'était contenté d'ordonner un repos de quelques jours. Le mot luxation du radius courut dans la maison et indiqua de par la science ce qu'il fallait croire de l'indisposition de Frédéric, qui, en rentrant chez lui, trouva le général prussien.

En deux mots, les officiers s'entendirent; d'ailleurs, avant qu'un long temps fût passé, les journaux allaient raconter les événements. Toute la question était donc d'empêcher la vérité d'arriver aux oreilles de la baronne. Une luxation l'avait inquiétée, une blessure l'eût mise au désespoir.

Frédéric communiqua ses dépêches au général prussien. Jusqu'alors, elles ne contenaient qu'un avis de se tenir prêts à partir à la première notification venue. Il était évident que M. de Bœsewerk, de qui l'ordre émanait, voulait avoir là une garnison pendant la Diète, afin d'influer sur l'assemblée, s'il était possible; puis la retirerait ou la laisserait, selon les circonstances.

Et, en effet, cette question allait être posée à la Confédération : « En cas de guerre entre l'Autriche et la Prusse, pour laquelle des deux puissances serez-vous ?»

Il y avait dans la maison quelqu'un que Frédéric avait entrevu et avait grande hâte de revoir : c'était sa petite sœur Hélène, à laquelle il avait les choses les plus importantes à communiquer. Depuis que, sur le champ même du duel, Bénédict et lui s'étaient juré une inaltérable amitié, et surtout que Bénédict lui avait dit qu'il avait rencontré la baronne chez le bourgmestre

Fellner, il lui était venu une idée qu'il ne pouvait parvenir à chasser de sa cervelle; c'était de marier Turpin avec sa belle-sœur.

D'après ce qu'il avait vu du jeune homme, d'après ce qu'il en avait appris, il était convaincu que ces deux caractères ardents, fantasques, artistiques, toujours prêts à partir sur un rayon de soleil ou sur une brise parfumée pour suivre le vol de leurs fantaisies, étaient bien les deux êtres de la création les mieux faits l'un pour l'autre. En conséquence, il désirait savoir si Hélène l'avait remarqué. Si elle l'avait remarqué, sous un prétexte quelconque il attirait Bénédict à Francfort, la connaissance se renouait alors, et, pour peu qu'Hélène tint à se faire adorer, cette connaissance prenait les proportions que le blessé voulait lui voir acquérir.

Ensuite, c'était Hélène qu'il voulait charger du soin de ne laisser arriver aucun journal jusqu'à sa sœur et sa mère; et, pour cela, il était absolument nécessaire de mettre Hélène dans la confidence.

Hélène vint au-devant de ses désirs. A peine le général était-il sorti, qu'on frappa doucement à sa porte. Il y avait du chat et de l'oiseau dans cette manière de dire : « C'est moi ! »

Frédéric reconnut la fine et douce main d'Hélène.

— Viens, petite sœur, viens ! cria le major.

Et Hélène entra sur la pointe du pied.

Frédéric, en robe de chambre, s'était jeté sur son lit; il était couché sur le côté gauche, son bras blessé était allongé le long de son corps.

— Ah çà! monsieur le mauvais sujet, dit-elle en croisant les bras et en le regardant; nous avons donc fait des nôtres?

— Comment, des nôtres? dit en riant Frédéric.

— Oui, maintenant que je vous tiens seul, à nous deux!

— Justement, à nous deux, chère Hélène, comme tu le dis. Tu es, sans que personne s'en doute, et toi pas plus que les autres, tu es l'esprit fort de la maison. C'est donc avec toi qu'il faut parler des choses importantes, et j'ai une foule de choses importantes à te dire.

— Et moi aussi. — D'abord, j'attaque, comme on dit, le taureau par les cornes. Vous n'avez pas eu du tout le bras ni luxé ni foulé. Vous vous êtes battu en duel comme une méchante tête que vous êtes, et vous avez été blessé au bras, soit d'un coup de sabre, soit d'un coup d'épée.

— Eh bien, petite sœur, voilà justement la confidence que j'avais à te faire; je me suis battu en effet pour une cause politique. J'ai reçu un coup de sabre au bras, un coup de sabre d'ami, très-joli, très-bien appliqué, mais rien de dangereux, pas d'artère, pas de nerf attaqué. L'affaire sera sur les journaux, car elle a déjà fait et elle fera encore du bruit. Il faut empêcher les journaux qui en parleront de tomber sous les yeux de grand'maman et d'Emma.

— On ne reçoit qu'un journal ici, la *Gazette de la Croix*.

— C'est justement celui-là qui, selon toute probabilité, contiendra le plus de détails.

— Tu ris.

— Je ne puis pas m'empêcher de penser à la figure de celui qui les donnera.

— Tu dis ?

— Rien, je me parle à moi-même. Et ce que je me dis tout bas ne vaut pas la peine d'être répété tout haut. Il s'agit donc de veiller sur la *Gazette de la Croix*.

— C'est bien ! on y veillera.

— C'est dit ?

— C'est dit.

— Je n'ai plus ni à craindre ni à m'en occuper ?

— Puisque je te dis que c'est moi que cela regarde.

— Parlons d'autre chose alors, si tu veux.

— Parlons de ce que tu voudras.

— Voyons. Te rappelles-tu avoir rencontré chez le ourgmestre Fellner un jeune Français, un artiste, un peintre ?

— M. Bénédict Turpin. Je crois bien, un homme charmant, qui fait des croquis à la minute, et qui, en faisant les femmes plus jolies qu'elles ne sont, les fait ressemblantes.

— Oh la la ! quel enthousiasme !

— Je te montrerai un croquis qu'il a fait de moi. Il m'a mis des ailes, de sorte que j'ai l'air d'un ange.

— Il a du talent, alors ?

— Énormément.

— De l'esprit ?

— Argent comptant, je t'en réponds, va ! Si tu avais vu comme il roulait nos banquiers quand ils essayaient de le plaisanter. Il parlait mieux allemand qu'eux.

— Et riche avec cela ?

— On le dit.

— Il paraît, en outre, qu'il a dans le caractère, avec une petite fille de ma connaissance, des affinités incroyables.

— Avec qui donc ? Je ne vois pas.

— C'est pourtant avec quelqu'un de ta connaissance. Il paraît qu'il est fantasque, capricieux, inattendu, qu'il adore les voyages, que c'est un cavalier excellent, chasseur à pied et à courre ; ce qui me paraît rentrer complétement dans les habitudes d'une certaine Diana Vernon.

— Je croyais que c'était moi que tu appelais Diana Vernon.

— Oui, c'est toi ; tu ne te reconnais pas à mon portrait ?

— Ma foi, non ! pas le moins du monde. Je suis douce, calme, semblable à moi-même. J'aime les voyages. Mais où ai-je été ? A Paris, à Berlin, à Vienne, à Londres. Voilà tout. J'aimerais les chevaux ; mais je n'ai jamais monté que ma pauvre petite Gretchen.

— Qui a manqué de te tuer deux fois !

— Pauvre bête ! c'est ma faute. Quant à la chasse à pied, je n'ai jamais tenu un fusil, et, quant à la chasse à courre, je n'ai jamais forcé un lièvre.

— Oui, mais qui s'est opposé à tout cela? grand'-maman! Si on t'avait laissé faire!....

— Oh! j'avoue que ce doit être bien bon, de courir au galop contre le vent, de le sentir passer dans ses cheveux. Il y a dans la vitesse une espèce de plaisir, une sensation vivace qu'on ne retrouve nulle part.

— Si bien que tu aimerais à faire tout ce que tu ne fais pas?

— Oh! je l'avoue!

— Avec M. Bénédict?

— Avec M. Bénédict? Pourquoi plutôt avec lui qu'avec un autre?

— Mais parce qu'il est plus aimable qu'un autre.

— Je ne trouve pas.

— Vraiment?

— Non.

— Comment! si, parmi tous les hommes que je connais, on te permettait de prendre un mari, tu ne choisirais pas M. Bénédict?

— Je n'en aurais pas même l'idée.

— Voyons, tu sais que je suis un esprit positif, petite sœur; aimant à me rendre compte de tout. Comment se fait-il qu'un homme jeune, beau, riche, plein de talents, de courage, de fantaisie, ne te plaise pas; surtout quand il a une partie des qualités et des défauts qui font la base de ton caractère à toi?

— Que veux-tu que je te réponde? Je ne sais. Je n'analyse pas mes sentiments; tel m'est sympathique, tel m'est indifférent; tel m'est antipathique.

— Ah moins, tu ne ranges pas M. Bénédict dans la classe des antipathiques, j'espère ?

— Non; mais dans la classe des indifférents.

— Mais enfin, comment et pourquoi t'est-il indifférent ?

— M. Bénédict est de taille moyenne, j'aime les hommes grands ; il est blond, j'aime les hommes bruns; il est léger d'esprit, j'aime les hommes sérieux. Il est téméraire, toujours en course aux deux extrémités du monde; il sera le mari de toutes les autres femmes, il ne serait même pas l'amant de la sienne.

— Mais résumons-nous : pour te plaire, comment faudrait-il être donc ?

— Tout le contraire de ce qu'est M. Bénédict.

— Alors, de haute taille ?

— Oui.

— Brun ?

— Brun ou châtain.

— Grave ?

— Grave ou tout au moins sérieux. Enfin brave, sédentaire, fidèle.

— Eh bien, mais sais-tu que c'est là, trait pour trait, mon ami le capitaine Karl de Freyberg.

Une vive rougeur passa sur le front d'Hélène : elle fit un prompt mouvement pour se lever et sortir.

Tout blessé qu'il était, Frédéric la retint par la main et la força de se rasseoir.

Puis, aux premiers rayons du jour glissant à travers les rideaux de la chambre et se jouant sur le visage

d'Hélène, comme un rayon de soleil sur une fleur, il la regarda fixement.

— Eh bien, oui, dit-elle; mais personne ne le sait que toi.

— Pas même lui ?

— Lui, je crois qu'il s'en doute.

— Eh bien, ma petite sœur, dit Frédéric, je ne vois pas grand mal à tout cela. Viens m'embrasser et nous en recauserons plus tard.

— Mais comment se fait-il donc, s'écria Hélène avec dépit, que, sans qu'on t'ait rien dit, tu saches tout ce que tu veux savoir ?

— C'est qu'on voit au travers du cristal tant qu'il reste pur ! Chère petite Hélène, Karl de Freyberg est mon ami, il a toutes les qualités que je puis désirer en un beau-frère, et que tu peux demander à un mari. S'il t'aime autant que tu parais l'aimer, je ne vois pas de grandes difficultés à ce que tu sois sa femme.

— Ah ! mon cher Frédéric, dit Hélène en balançant sa jolie tête de droite à gauche, j'ai entendu dire par une Française qu'il n'y avait que les mariages sans difficultés qui ne se faisaient pas.

Et Hélène se retira dans sa chambre pour rêver sans doute aux difficultés que la destinée pourrait susciter à son mariage.

XVII

Le comte Karl de Freyberg

Il y eut autrefois un empire d'Autriche, qui, sous Charles-Quint, régna un instant sur l'Europe et sur l'Amérique, sur les Indes orientales et sur les Indes occidentales.

Du haut des monts Dalmates, il regardait se lever le soleil; du haut de la cordillère des Andes, il le regardait se coucher. Quand son dernier rayon disparaissait à l'Occident, son premier rayon reparaissait à l'Orient.

Cet empire était plus grand que l'empire d'Alexandre, plus grand que l'empire d'Auguste, plus grand que l'empire de Charlemagne.

Cet empire a fondu aux mains dévorantes du temps. La France a été le champion qui a fait tomber pièce à pièce l'armure du colosse.

Elle lui a pris, pour elle, les Flandres, le duché de Bar, la Bourgogne, l'Alsace et la Lorraine.

Elle lui a pris, pour le petit-fils de Louis XIV, l'Espagne, les deux Indes, les Iles.

Elle lui a pris pour le fils de Philippe V, Naples et la Sicile.

Elle lui a pris, les Pays-Bas pour en faire deux royaumes à part : la Belgique et la Hollande.

Enfin, pour les donner à l'Italie, elle lui a pris la Lombardie et la Vénétie.

Aujourd'hui, les bornes de cet empire sur lesquelles, il y a trois siècles, le soleil ne se couchait pas, sont : à l'Occident, le Tyrol ; à l'Orient, la Moldavie ; au nord, la Prusse ; au midi, la Turquie.

Il n'y a personne qui ne sache qu'il n'y a point d'Autriche proprement dite, mais un duché d'Autriche, dont Vienne est la capitale, et qui renferme neuf à dix millions d'Autrichiens.

C'est un duc d'Autriche qui, en 1192, fit prisonnier Richard Cœur-de-Lion à son retour de Palestine, et ne le relâcha que contre une rançon de deux cent cinquante mille écus d'or.

Tout l'espace que l'empire d'Autriche actuel occupe sur la carte en dehors du duché d'Autriche, son noyau, se compose de la Bohême, de la Hongrie, de l'Illyrie, du Tyrol, de la Moravie, de la Silésie, du royaume Croato-Esclavon, de la woïvodie de Servie, du banat de Temes, de la Transylvanie, de la Gallicie, de la Dalmatie et de la Styrie.

Nous ne parlons pas de quatre à cinq millions de Roumains épars en Hongrie et sur les rives du Danube. Chacun de ces peuples a son caractère particulier, ses mœurs particulières, sa langue, son costume et son galbe particuliers. La Styrie surtout, composée de la Norique et de l'ancienne Pannonie ; ses habitants ont conservé leur langue, leurs costumes, leur caractère primitifs. Avant de passer sous la domination de l'Autriche, la Styrie a eu son histoire à part et sa noblesse, qui date de l'époque où elle fut élevée au rang de

Marche de Steyer, c'est-à-dire vers 1030 ou 1032. C'était, en effet, de cette époque que datait celle de Karl de Freyberg, resté grand seigneur de fortune, de langage, de manières, à une époque où les grands seigneurs deviennent de plus en plus rares.

Karl de Freyberg était un beau jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, d'une taille élevée, droite, mince, flexible comme le jonc, résistante comme lui. Il avait de beaux cheveux noirs coupés courts à cause de l'exigence de l'uniforme, et, avec cela, sous des sourcils et des cils noirs, ces yeux slaves qu'Homère donne à Minerve et qui brillent comme les émeraudes.

Il avait le teint hâlé, car c'était un chasseur d'enfance; les dents blanches et pointues, la lèvre dédaigneusement retroussée, les mains et les pieds petits, un jarret infatigable; une force prodigieuse. Dans les montagnes natales, il avait chassé l'ours, le bouquetin et le chamois. Mais nul ne pouvait dire qu'il eût attaqué, frappé, tué le premier de ces animaux avec autre chose que la lance ou le poignard.

Capitaine dans le régiment des hussards de Litchtenstein, il était, même au régiment, suivi de deux chasseurs tyroliens, dans leur costume national; tandis que l'un exécutait les ordres qu'il lui donnait, l'autre restait près de lui afin qu'il eût toujours quelqu'un à qui dire : « Faites ceci ! » Quoiqu'ils sussent l'allemand, il ne leur parlait que dans leur langue. C'étaient des paysans à lui, qui, ne comprenant rien à toutes les idées de servage et d'affranchissement, le tenaient pour leur sei-

gneur et ne doutaient pas qu'il n'eût sur eux droit de vie et de mort.

Plusieurs fois, il avait voulu les éclairer à cet égard, et leur avait dit qu'ils étaient libres; mais jamais ils n'avaient consenti, non-seulement à rien croire, mais à rien écouter.

Il y avait trois ans, pendant une chasse au chamois, le pied avait glissé à l'un de ses gardes; il était tombé dans un précipice au fond duquel on l'avait retrouvé en morceaux.

Le comte avait ordonné à son intendant de compter douze cents francs de rente à la veuve. La veuve avait remercié le comte Karl de Freyberg; mais elle n'avait pas compris qu'il lui dût quelque chose parce que son mari s'était tué à son service.

Lorsqu'il chassait, — et celui qui écrit ces lignes a eu deux fois l'honneur de chasser avec lui, — que ce fût ou non dans son pays natal, il portait toujours le costume styrien, c'est-à-dire le chapeau de feutre haut et pointu, avec une bande de velours vert, large de cinq doigts, dans laquelle on passe en manière de panache la queue du tétras; la veste de gros drap gris à collet et à poignets verts, la culotte grise du même drap venant jusqu'au-dessus du genou seulement; enfin la guêtre de cuir emboîtant des sandales, couvrant un bas de laine vert, et venant jusqu'au-dessous du genou, la culotte et la guêtre laissant, par conséquent, l'articulation du genou libre. Chez ces sauvages montagnards, qui font parfois vingt ou vingt-cinq lieues dans une chasse,

quelque froid qu'il fasse, cette partie du corps reste nue. J'ai vu, par une température de dix degrés, le comte tenir pendant cinq ou six heures la tête de nos chasses, et ni lui ni ses hommes ne s'apercevoir de cette nudité partielle.

Nous avons dit que ces hommes ne e quittaient jamais, pas plus à la chasse qu'ailleurs. Ce sont des chargeurs de fusil; ils se tiennent derrière lui chaque fois que son fusil est vide; le comte le laisse tomber et ils lui en glissent un dans la main tout chargé, tout armé.

En attendant que les rabatteurs fussent placés, ce qui prend toujours une demi-heure, ces deux hommes tiraient de leur carnassière une petite flûte styrienne fabriquée avec des roseaux; et alors, ils commençaient, tantôt ensemble, tantôt faisant chacun leur partie, mais se réunissant toujours après un certain nombre de mesures; c'étaient des airs styriens d'une mélancolie douce et plaintive; cela durait quelques minutes; puis, comme si le comte eût été attiré par cette irrésistible mélodie, il tirait à son tour de son carnier une flûte absolument pareille à celle de ses deux serviteurs et la portait à ses lèvres. Dès lors, c'était lui qui se chargeait du chant, les deux autres le soutenaient seulement par des accompagnements de fantaisie qui me semblaient improvisés, tant ils étaient originaux.

Ces accompagnements s'élançaient de leurs lèvres, couraient après le motif, et, l'ayant rejoint, s'enroulaient autour de lui comme des lierres ou des volubilis; puis

le motif reparaissait seul, toujours charmant, toujours triste et atteignant à des notes si élevées, qu'on eût cru que l'argent ou le cristal pouvait seul les donner. Tout à coup une détonation se faisait entendre. C'était le chef des rabatteurs qui indiquait que, chacun étant à son poste, la chasse allait commencer. Alors, les trois musiciens remettaient leurs flûtes dans leurs carniers, et, reprenant leurs fusils, l'oreille tendue, l'œil au guet, faisaient place aux chasseurs.

Ce fut dans ce dernier costume, sous lequel il était véritablement beau, que le comte Karl vint frapper à onze heures du matin à la porte du baron de Below, dont il venait d'apprendre le retour ainsi que l'accident.

Il va sans dire que ses deux Styriens le suivaient et s'étaient arrêtés dans l'antichambre.

Frédéric le reçut d'un visage plus souriant encore que d'habitude, mais en lui tendant la main gauche.

— Ah çà! c'est donc vrai, ce que je viens de lire dans la *Kreutz Zeitung?*

—Qu'avez-vous lu, mon cher Karl ?

— J'ai lu que vous vous étiez battu avec un Français et que vous aviez été blessé.

— Chut! pas si haut! je ne suis pas blessé pour la maison, je suis disloqué seulement.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, mon cher, que la baronne ne demandera pas à voir un bras simplement foulé, tandis qu'elle eût voulu absolument voir un bras blessé. Or,

ma blessure qui vous ferait envie, à vous, j'en suis sûr, mon cher comte, ma blessure eût fait mourir de peur la baronne. En avez-vous vu beaucoup de trentre-cinq centimètres de long, des blessures? Je peux vous en montrer une, moi!

— Comment! vous si adroit, qui tirez le sabre comme si vous l'aviez inventé?

— Eh bien, oui, j'ai trouvé mon maître.

— Un Français?

— Un Français!

— Mais, au lieu de me mettre en chasse du sanglier que j'allais attaquer demain matin dans le Taunus, j'ai bien envie de me mettre en chasse de ce Français-là, moi, et de vous apporter une de ses pattes pour remplacer la vôtre.

— N'en faites rien, cher ami; car vous pourriez bien y attraper quelque bonne estafilade dans le genre de la mienne; puis ce Français est devenu mon ami, et je veux de plus qu'il soit le vôtre.

— Jamais! mon ami, un gaillard qui vous a ouvert la peau dans une longueur de combien, dites-vous? de trente-cinq centimètres?

— Il pouvait bien me tuer, il ne l'a pas fait. Il pouvait me fendre en deux, il s'est contenté de m'ouvrir. Nous nous sommes embrassés sur le champ de bataille. Avez-vous vu les autres détails?

— Quels autres détails?

— Mais relatifs à ses deux autres duels, avec M. Georges Kleist et Franz Müller.

— Superficiellement : je ne connaissais que vous sur les trois ; je ne me suis inquiété que de vous. Il m'a paru seulement qu'il avait tant soit peu endommagé la mâchoire d'un monsieur qui fait des articles dans la *Kreutz Zeitung*, et qu'il avait presque assommé à coups de poing une espèce de drôle nommé Franz Müller. Il avait donc choisi des échantillons dans les armes, la toge et le peuple, qu'il se bat le même jour avec un officier, un journaliste et un menuisier ?

— Ce n'est pas lui qui nous a choisis, c'est nous qui avons eu la bêtise de le choisir ; nous avons été le chercher à Hanovre, où il était bien tranquille ; il paraît que ça l'a ennuyé d'être dérangé : il m'a renvoyé chez moi avec un bras en écharpe, il a renvoyé M. Kleist chez lui avec un œil poché, et il a laissé Franz Müller sur le terrain moulu de coups. C'était le plus court.

— C'est donc un hercule que ce gaillard-là ?

— Pas le moins du monde, voilà ce qu'il y a de curieux. La tête de moins que vous, mon cher, mais fait voyez-vous, comme le Hassan d'Alfred de Musset, que sa mère avait fait tout petit pour le bien faire.

— Et vous vous êtes embrassés sur le champ de bataille ?

—Mieux que cela, j'ai même eu en revenant une idée.

— Laquelle ?

— C'est un Français, vous savez ?

— De bonne famille ?

— Mon cher, ils le sont tous depuis la révolution de 89. Il a du talent, beaucoup.

— Comme maître d'armes?

— Non, non, non! comme peintre. Kaulbach l'a appelé l'espoir de la peinture. Il est jeune.

— Joune!

— Ma foi! vingt-cinq à vingt-six ans tout au plus. Beau.

— Beau aussi?

— Charmant! Douze mille livres de rente!

— Peuh!

— Tout le monde n'a pas deux cent mille livres de rente comme vous, mon cher ami. Douze mille livres de rente, et un beau talent, cela fait cinquante ou soixante mille livres de rente.

— Mais à quel propos avez-vous donc fait tous ces calculs?

— J'avais envie de lui faire épouser Hélène.

Le comte bondit sur sa chaise.

— Comment! le faire épouser à Hélène? à votre belle-sœur? un Français?

— Mais n'est-elle pas elle-même d'origine française?

— Mademoiselle Hélène vous aime trop, j'en suis certain, pour jamais épouser un homme qui vous a mis dans l'état où vous êtes. — J'espère bien qu'elle a refusé?

— Oui, ma foi!

Le comte respira.

— Mais quelle diable d'idée avez-vous là de lui faire épouser votre sœur!

— Elle n'est que ma belle-sœur.

— N'importe, je reprends : quelle idée de vouloir faire épouser sa belle-sœur comme cela au premier venu qu'on rencontre sur un grand chemin!

— Je vous assure que ce garçon-là n'est pas le premier venu, moi...

— N'importe, elle a refusé, n'est-ce pas? c'est l'essentiel.

— J'espère la faire revenir là-dessus.

— Mais vous êtes donc enragé?

— Enfin, quel motif a-t-elle de refuser? Je vous le demande, à vous.

Le comte Karl rougit jusqu'au blanc des yeux.

— A moins cependant qu'elle n'en aime un autre!

— Admettez-vous l'impossibilité de cette hypothèse?

— Non; mais enfin, si elle aime quelqu'un, qu'elle le dise...

— Écoutez, mon cher Frédéric, je ne puis pas vous affirmer qu'elle aime quelqu'un, moi; mais je puis vous affirmer que quelqu'un l'aime.

— C'est déjà la moitié de la besogne faite; et ce quelqu'un vaut-il mon Français?

— Ah! cher Frédéric, vous êtes tellement prévenu en faveur de votre Français, que je n'ose dire oui!

— Dites vite! vous voyez ce qui pouvait arriver si j'avais eu là mon Français, et que je me fusse engagé vis-à-vis de lui.

— Eh bien, voyons, après tout, vous ne me mettrez

pas à la porte pour cela. Eh bien, ce quelqu'un, c'est moi!

— Toujours modeste, franc et loyal, cher Karl; mais. .

— Mais... je n'admets point de *mais*.

—Ce n'est pas un *mais* bien effrayant, vous allez voir; mais vous êtes bien grand seigneur, mon cher Karl, pour ma petite sœur Hélène!

— Je suis le dernier de ma famille, personne ne m'en fera souvenir.

— Vous êtes bien riche pour une dot de deux cent mille francs!

— Je ne dois compte de ma fortune à personne.

— Aussi sont-ce des observations que je fais à vous-même.

— Les trouvez-vous bien sérieuses?

— Les observations opposées le seraient bien davantage, je l'avoue.

— Il ne s'agit donc que de savoir si Hélène m'aime ou ne m'aime pas.

— Ça, c'est une chose sur laquelle vous pouvez être renseigné à l'instant même.

— Comment cela?

— Je vais l'envoyer chercher, les plus courtes explications sont les meilleures.

— Frédéric!

Le comte devint aussi pâle qu'un instant auparavant il était devenu rouge.

Puis, d'une voix tremblante:

— Plus tard, au nom du ciel ! plus tard

— Mon cher Karl...

— Frédéric !

— Me croyez-vous votre ami ?

— Grand Dieu !

— Eh bien, pensez-vous que je voulusse vous soumettre à une épreuve dont vous sortiriez triste et malheureux ?

— Vous dites ?

— Je dis que j'ai une conviction.

— Laquelle ?

— Eh ! bon Dieu ! c'est que vous êtes aimé autant que vous aimez.

— Mon ami, vous allez me rendre fou de joie.

— Et, puisque vous avez peur d'entamer avec Hélène une conversation de ce genre, partez pour votre chasse dans le Taunus, tuez force sangliers et revenez, la commission sera faite.

— Par qui ?

— Par moi.

— Frédéric, je ne pars pas.

— Comment ! vous ne partez pas ? Et vos hommes qui vous attendent là avec vos flûtes ?

— Ils attendront, Frédéric !

Le comte se mit à genoux, les mains jointes, devant le lit du baron.

— Que diable faites-vous là ?

— Vous le voyez bien, je vous remercie ; je suis heureux et je pleure.

Frédéric le regarda avec ce sourire de l'homme heureux et arrivé, qui voit un ami près de toucher, à son tour, au bonheur.

En ce moment, le bruit de la porte qui s'ouvrait se fit entendre et Hélène parut sur le seuil.

— Hélène ! s'écria Karl.

— Mais que faites-vous donc là, à genoux devant le lit de mon frère ? demanda la jeune fille du seuil de la porte où elle était arrêtée.

— Il t'attend, répond Frédéric.

— Moi ?

— Viens ici.

— Mon Dieu ! je n'y comprends rien.

— Viens toujours.

Karl se releva sur un genou, et, tendant la main à Hélène :

— O mademoiselle ! dit-il, faites ce que vous dit votre frère, je vous en supplie.

Hélène, toute tremblante, obéit.

— Eh bien, dit-elle, me voici à genoux ; après ?

— Prête un peu ta main à Karl, — il te la rendra.

La jeune fille tendit sa main en hésitant.

Karl la saisit et la mit sur son cœur.

Hélène poussa un cri.

Timide comme un enfant, Karl lâcha la main.

— Oh ! dit Hélène, vous ne m'aviez pas fait mal.

Karl ressaisit vivement la main abandonnée.

— Frère, dit Frédéric, ne m'avais-tu pas dit que tu avais un secret à confier tout bas à Hélène ?

— Oh ! oui, s'écria Karl.

— Eh bien, je n'écoute pas.

Karl se pencha à l'oreille d'Hélène et le doux mot *Je vous aime !* s'envola de ses lèvres et glissa dans l'air murmurant comme une de ces phalènes qui, par un soir de printemps, disent en passant à votre oreille l'éternel secret de la nature.

— Oh ! Frédéric, Frédéric ! dit Hélène en laissant tomber son front sur son lit, je ne m'étais pas trompée.

Puis, comme Karl attendait avec impatience qu'elle relevât son front pour y appuyer ses lèvres :

— Que fais-tu ? lui demanda Frédéric.

— Je prie, dit-elle.

Et, relevant sa tête et rouvrant ses beaux yeux noyés de langueur :

— Et moi aussi, dit-elle, je vous aime !

— Frédéric ! Frédéric ! s'écria Karl en se relevant et en serrant Hélène contre son cœur, quand pourrai-je mourir pour toi ?

XVIII

La Grand'maman

Frédéric laissa les deux jeunes gens un instant à leur bonheur ; puis, comme tous deux ramenaient les yeux sur lui comme pour lui demander : « Eh bien, qu'y a-t-il à faire maintenant ? »

— La petite sœur, dit-il, va conter à la grande sœur

ce qui vient de se passer ; la grande sœur le contera à la grand'maman, la grand'maman, qui a toute confiance en moi, viendra m'en parler, et nous arrangerons cela ensemble.

— Et quand dois-je aller parler de cela à la grande sœur ? demanda Hélène.

— Mais tout de suite, si tu veux.

— J'y cours ! Vous m'attendez, n'est-ce pas, Karl?

Le sourire et le geste de Karl répondirent pour lui.

Hélène glissa hors des bras de Karl et disparut comme un oiseau.

— A nous deux ! dit Frédéric.

— Comment, à nous deux ?

— Oui, j'ai quelque chose à te dire.

— D'important ?

— De grave.

— Relatif à notre mariage ?

— Oui.

— Tu m'effrayes.

— Si, ce matin, on t'avait dit, lorsque tu doutais de l'amour d'Hélène : « Rassure-toi, Karl ; Hélène t'aime, elle sera ta femme, mais un empêchement insurmontable s'oppose à ce que ce soit avant un an ? »

— Que veux-tu ! j'aurais été au désespoir du retard ; mais bien joyeux de la nouvelle.

— Eh bien, mon ami, je te dirai ce soir ce que je t'aurais dit ce matin. Hélène t'aime ; elle ne m'a pas chargé de te le dire, elle te l'a dit elle-même ; mais un

obstacle insurmontable s'oppose à votre mariage, surtout en ce moment-ci.

— Mais tu vas m'expliquer au moins quel est cet obstacle?

— Ce que je vais te dire est encore un secret, Karl. Dans huit jours, dans quinze jours au plus, la Prusse déclarera la guerre à l'Autriche.

— Ah! voilà justement ce que je craignais. Ce Bœsewerk est le mauvais génie de l'Allemagne.

— Eh bien, tu comprends une chose: *amis*, nous servons dans les deux camps opposés, cela se voit tous les jours; *beaux-frères*, cela ne se peut plus, et surtout tu ne peux pas devenir mon beau-frère juste au moment de tirer l'épée contre moi.

— Tu es sûr de ce que tu dis là?

— Certainement que j'en suis sûr; cet homme s'est mis dans une telle position vis-à-vis des Chambres, il a mis le roi dans une telle position vis-à-vis des autres princes de l'Allemagne, qu'il faut, ou que tout soit bouleversé de Berlin à Pesth et même à Inspruck, ou qu'on lui fasse son procès. et qu'il aille finir ses jours dans quelque forteresse. Or, bonne ou mauvaise, c'est une puissance que cet homme, — puissance des ténèbres si tu veux. — On ne lui fera pas son procès, et il bouleversera l'Allemagne, parce que, de son procès, la Prusse n'a rien à tirer, tandis que, du bouleversement de l'Allemagne, elle a à tirer deux ou trois petits royaumes ou duchés qui la compléteront.

— Mais il va avoir la Confédération contre lui.

— Peu lui importe, à lui, pourvu qu'il reste nécessaire. Mais écoute ce que je te dis : Plus la Prusse aura d'ennemis, plus elle en battra. Notre armée est organisée comme aucune armée ne l'est en Europe, à cette heure.

— Tu dis, *notre armée*; tu es donc Prussien maintenant ? Je te croyais Allemand.

— Allemand de la Silésie, Prussien depuis Frédéric II; je dois tout au roi Guillaume, et me ferais tuer pour lui, tout en déplorant qu'il soit le représentant d'une mauvaise cause.

— Mais que me conseilles-tu, à moi ?

— Tu es Styrien, partant Autrichien. Bats-toi comme un lion pour l'empereur d'Autriche; si nous nous rencontrons par hasard dans une charge de cavalerie, nous nous saluerons du sabre; tu pousseras ton cheval à droite, et je pousserai le mien à gauche ; ne te fais pas tuer, voilà tout, et nous signons ton contrat de mariage le jour où l'on signera la paix.

— Hélas! en effet, je n'ai pas autre chose à faire, à moins que nous n'ayons cette chance qu'on nous laisse tous deux à Francfort, ville neutre et libre. Je ne me sens pas, je l'avoue, un grand entraînement à me battre contre des Allemands. C'est la guerre inique. Ah! contre les Turcs, les Français ou les Russes, soit! mais contre les enfants du même pays, parlant la même langue! Là s'arrête mon patriotisme, j'en conviens.

— C'est un dernier espoir auquel il te faut renoncer

que celui de rester à Francfort. J'apporte, moi, l'ordre au général prussien de se tenir prêt à partir. Si la Prusse retire ses troupes, l'Autriche à coup sûr retirera les siennes. Francfort aura une garnison bavaroise ou sera livrée à son bataillon francfortois; mais très-certainement chacun de nous, jusqu'au dernier, sera forcé de rejoindre l'armée.

— Pauvre chère Hélène! qu'allons-nous lui dire quand elle va revenir?

— Nous allons lui dire que votre mariage est décidé; que, selon la coutume, on vous fiancera, et que, dans un an, vous vous mariez. Si, contre toutes mes prévisions, la guerre n'a pas lieu, vous vous marierez tout de suite. Si la guerre a lieu, une guerre comme celle-là ne saurait durer longtemps. C'est une tempête, un ouragan qui passe et renverse, puis tout est dit. Je fixe, c'est pour être sûr de n'avoir pas un nouveau délai à demander. Hélène a dix-huit ans, elle en aura dix-neuf. Tu as vingt-six ans, tu en auras vingt-sept. Ce délai ne serait pas imposé par les circonstances qu'il faudrait l'établir. Les circonstances le veulent. Cédons-y.

— Tu me donnes ta parole que rien ne te fera changer d'opinion à mon égard et qu'à partir d'aujourd'hui, 12 juin, tu es mon beau-frère, *sur parole?*

— Cet honneur m'est trop cher pour que je le répudie; — à partir d'aujourd'hui, 12 juin, je suis ton beau-frère sur parole.

— Madame de Beling!

Cette espèce d'exclamation était arrachée à Karl par la présence inattendue d'une vieille dame toute vêtue de noir avec de beaux cheveux blancs comme la neige. Elle avait dû être parfaitement belle autrefois, et un grand air de bienveillance et de distinction était répandu sur toute sa personne.

— Comment, c'est vous, mon cher Frédéric? dit-elle en entrant. Vous êtes depuis cinq heures du matin ici, et c'est à deux heures de l'après-midi seulement que je suis prévenue par votre femme que vous êtes arrivé et arrivé souffrant.

— Chère mère-grand, répondit Frédéric, je sais d'abord ceci, que vous ne vous réveillez qu'à onze heures et ne vous levez qu'à midi.

— Oui; mais vous avez une foulure, m'a-t-on dit. J'ai trois remèdes excellents pour les foulures, un surtout qui est parfait et qui me vient de mon vieil ami Gœthe; un autre de ma vieille amie madame Schrœder, et le troisième du baron de Humboldt. Vous voyez qu'ils viennent tous trois de bonne source.

Puis, s'adressant à Karl, qui lui avançait un fauteuil en saluant:

— Monsieur de Freyberg, vous n'avez pas de foulure, vous; car je vous vois en costume de chasseur. Ah! vous ne savez pas que vous me rappelez, avec votre costume styrien, un de mes bons souvenirs de jeunesse. La première fois que j'ai vu M. de Beling, mon mari, il y a quelque chose comme cinquante-deux ans de cela, c'était en 1814, monsieur, dans un

bal masqué que l'on donna à la mi-carême, il portait le costume que vous portez aujourd'hui.

» Il avait votre âge. — Au milieu du bal, je me le rappelle comme si c'était aujourd'hui, on apprit la nouvelle du débarquement de ce damné Napoléon. On parla, s'il remontait sur le trône, de partir en masse pour lui faire la guerre, et chacune de nous choisit son chevalier qu'elle autorisa à porter ses couleurs dans la campagne qui allait s'ouvrir. Je fis comme les autres, et je choisis M. de Beling pour mon chevalier, quoique, au fond du cœur, en ma qualité de *Française*, car je suis restée Française par mes sentiments, je ne pouvais pas trop en vouloir à l'homme qui avait fait la France si grande.

» Cette plaisanterie de sa nomination de mon chevalier portant mes couleurs, ouvrit à M. de Beling la porte de notre maison. Il ne voulait pas, disait-il, être mon chevalier sans la permission de mes parents. Mes parents lui permirent d'être mon chevalier. Napoléon remonta sur le trône.

» M. de Beling dut rejoindre son régiment; mais, auparavant, il demanda ma main à ma mère. Ma mère me consulta. Je l'aimais.

» Il fut convenu qu'au retour de la campagne, nous nous marierions. La campagne ne fut pas longue, et, au retour de M. de Beling, nous nous mariâmes, moi lui en voulant un peu, au fond du cœur, qu'il eût contribué, lui, trois cent millième, à détrôner mon héros; mais je ne lui dis jamais cette petite infidélité de mon

enthousiasme, et nous n'en fîmes pas plus mauvais ménage pour cela.

— Chère mère-grand, demanda Frédéric, est-ce que M. de Beling, — qui devait être très-beau en Styrien, car j'ai vu son portrait, — est-ce que M. de Beling ne s'est pas mis à genoux pour vous demander la faveur d'être votre chevalier?

— Si fait, et de très-bonne grâce même, dit la vieille dame toute rajeunie par ses souvenirs.

— De meilleure grâce que mon ami Karl?

— Comment, de meilleure grâce que votre ami Karl? Est-ce que votre ami Karl est à mes genoux, par hasard?

— Regardez!

Madame de Beling se retourna et vit, en effet, Karl un genou en terre devant elle.

— Oh! mon Dieu! dit la vieille dame en riant. Est-ce que, sans m'en apercevoir, j'ai rajeuni de cinquante ans?

— Ma bonne mère, dit Frédéric, tandis que Karl s'emparait de la main de la vieille dame, non, vous avez toujours vos soixante et dix ans, et ils vous vont trop bien pour que je vous fasse grâce d'une seule année; mais voilà mon ami Karl qui, lui aussi, va partir pour la guerre, et qui demande à être le chevalier de votre petite-fille Hélène.

— Ah! vraiment! Est-ce que ma petite-fille Hélène est déjà en âge d'avoir un chevalier?

— Dix-huit ans, mère-grand.

— Dix-huit ans! c'est l'âge que j'avais quand j'ai

épousé M. de Beling, c'est l'âge où les feuilles se détachent de l'arbre et s'envolent au vent de la vie. Si son heure est venue, continua-t-elle, avec un triste sourire, qu'elle se détache comme les autres !

— Oh ! jamais ! jamais, grand'mère ! s'écria la jeune fille, qui était entrée sur la pointe du pied, jamais assez loin pour que mes lèvres ne puissent plus toucher chaque jour cette bonne chère main qui nous verse la vie à tous !

Et elle se mit à genoux de l'autre côté de Karl et prit l'autre main.

— Ah ! dit alors madame de Beling en balançant sa tête de haut en bas, voilà donc pourquoi on m'a fait monter ? On voulait me prendre dans un guet-apens ! Eh bien, que veut-on que je fasse maintenant ? Comment veut-on que je me défende ? Céder tout de suite, c'est bien gauche, cela a l'air d'un dénoûment de Molière.

— Eh bien, ne cédez pas, grand'mère, ne cédez pas, ou mettez-y vos conditions.

— Lesquelles ?

— Que les fiançailles se feront quand on voudra, mais que le mariage, par exemple, n'aura lieu, comme le vôtre, que lorsque la campagne sera finie.

— Quelle campagne ? demanda Hélène avec inquiétude.

— Nous te dirons cela plus tard. En attendant, Karl, en sa qualité de ton chevalier, portera tes couleurs. Quelles sont tes couleurs ?

— Je n'en ai qu'une, reprit Hélène, le vert.

— Alors, dit Frédéric montrant son ami dont le chapeau portait une large bande verte, et l'habit un collet et des parements verts, il les porte déjà.

— Et, pour faire honneur à ma fiancée, dit Karl de Freyberg en se relevant, cent hommes les porteront avec moi et comme moi.

Tout fut arrêté séance tenante, et tout le monde, Frédéric en tête, madame de Beling donnant le bras à Karl, tout le monde descendit pour annoncer cette bonne nouvelle à la belle accouchée.

Le même soir, on apprit que la Diète était convoquée à Francfort pour le 15 du mois.

XIX

Francfort-sur-le-Mein

Il est cependant temps que nous disions quelques mots de la ville où vont se passer les principaux événements de l'histoire que nous avons entrepris d'écrire.

Francfort est une des villes importantes de l'Allemagne, non point précisément à cause du nombre de ses habitants, non point à cause du commerce qui s'y fait, mais en raison de la position politique que tient Francfort comme siége de la Diète de l'empire.

Tous les jours, on entend prononcer certains mots

qui deviennent familiers sans que cependant on sache premièrement ce qu'ils représentent.

Disons en deux mots quelles sont les fonctions de la Diète de l'empire.

La Diète est chargée de veiller sur les affaires générales de l'Allemagne et de concilier les différends qui pourraient s'élever entre les États confédérés. Le président est toujours un représentant de l'Autriche. Les décisions de cette assemblée portent le nom de *recès*, Cette Diète, qui existe depuis les temps les plus anciens, n'eut point d'abord de siége fixe; elle se tenait tantôt à Nuremberg, tantôt à Ratisbonne, tantôt à Augsbourg. Enfin, le 9 juin 1815, l'acte du Congrès de Vienne fit de Francfort le siége de la Diète de la Confédération germanique.

Grâce à la nouvelle constitution, les Francfortois ont droit à un quart de voix à la Diète; les trois autres quarts appartiennent aux trois autres villes libres de Hambourg, Brême et Lubeck.

En échange de cet honneur, Francfort doit lever sept cent cinquante hommes pour la Confédération germanique, et tirer le canon le jour anniversaire de la bataille de Leipzig. L'exécution de ce dernier article rencontra d'abord quelques difficultés, attendu que la ville libre, depuis 1808, n'avait plus de remparts et, depuis 1813, n'avait plus de canons. Mais on profita du premier moment d'enthousiasme pour ouvrir une souscription à l'effet d'acheter deux pièces de quatre.

depuis 1814, au jour fixé, le feu et la fumée qu'elle doit à la Sainte-Alliance.

Quant aux remparts, il n'en est plus question. Au lieu de vieilles murailles et de fossés fangeux, les Francfortois ont vu s'élever, comme une ceinture gracieuse et odoriférante, un charmant jardin anglais qui permet de faire le tour de la ville sous des arbres magnifiques et sur des chemins sablés. Si bien qu'avec ses maisons peintes en blanc, en pistache et en rose, Francfort ressemble à un énorme bouquet de camellias tout entouré de bruyères. Le tombeau du maire à qui cette amélioration est due s'élève au milieu de charmants labyrinthes que les bourgeois et leurs familles peuplent tous les jours vers quatre ou cinq heures du soir.

Francfort, dont le nom teuton *Francfurt* veut dire *gué franc*, doit son origine à un château impérial qu'avait fait bâtir Charlemagne à l'endroit même où le Mein est guéable. La première trace qu'on en trouve dans l'histoire est la date du concile qui y fut tenu en 794, concile dans lequel fut traitée la question du culte des images. Quant au palais de Charlemagne, il n'en reste plus aucun vestige; seulement, les antiquaires prétendent qu'il s'élevait juste à l'endroit où l'on a bâti depuis l'église Saint-Léonard.

Ce doit être vers 796 que Charlemagne fonda la colonie de Sachsenhausen avec les Saxons qu'il venait de prendre et de faire baptiser.

En 822, Louis le Débonnaire y bâtit la Sala sur l'em-

placement actuel du Saalhof, et, en 838, Francfort avait déjà son tribunal et ses murs d'enceinte.

En 853, Louis l'Allemand l'éleva au rang de capitale de l'empire Oriental des Francs, lui donna une plus grande étendue, fit bâtir l'église du Sauveur, fonda auprès la foire d'automne, selon la coutume qu'ont les marchands d'établir leurs boutiques autour des églises et des temples.

L'usage d'élire les empereurs à Francfort a commencé par cette grande maison de Souabe dont le nom seul ouvre dans l'esprit tout un monde de souvenirs terribles et mélancoliques. En 1240, l'empereur Frédéric II accorda des lettres de protection à tous ceux qui fréquenteraient le marché de Francfort. L'empereur Louis de Bavière, voulant reconnaître son élection, témoigna son attachement à la ville en lui accordant de grands avantages, au nombre desquels était le droit de tenir une foire de quinze jours pendant le carême, sous le nom de foire de Pâques.

L'empereur Gontran de Schwartzenbourg, qui était soutenu par le Sénat et les citoyens de Francfort, y mourut, dit-on, empoisonné le 14 juin 1349. Charles IV, son adversaire, accorda à Francfort la confirmation de lieu d'élection du saint-empire romain de la nation allemande, par la bulle d'Or, publiée en 1356, et posa les fondements de la municipalité libre de Francfort en vendant à la ville l'emploi de reichsschultheissen.

Cette bulle fournit à l'empereur Napoléon une occasion de faire preuve de son excellente mémoire. Un

jour qu'il se trouvait à table, à l'entrevue d'Erfurt, avec une dizaine de souverains, le hasard amena la conversation sur la bulle d'Or, qui, jusqu'à l'établissement de la Confédération du Rhin, avait servi de règlement pour l'élection des empereurs. Le prince primat, qui se trouvait sur son terrain, entra dans quelques détails sur cette bulle, dont il fit remonter la date à l'an 1409.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur le prince, dit Napoléon. Cette bulle, si j'ai bonne mémoire, fut proclamée en 1356, sous le règne de l'empereur Charles IV.

— Votre Majesté a raison, dit le primat rappelant ses souvenirs; mais comment se fait-il qu'elle ait conservé si religieusement la date d'une bulle? Si c'était celle d'une bataille, cela m'étonnerait moins.

— Voulez-vous que je vous dise le secret de cette mémoire qui vous étonne, monsieur le prince? répondit Napoléon.

— Votre Majesté nous fera grand plaisir.

— Eh bien, continua l'empereur, vous saurez donc que, lorsque j'étais sous-lieutenant d'artillerie...

A ce début, il y eut un mouvement de surprise et de curiosité si marquée parmi les illustres convives, que Napoléon s'interrompit un instant.

Mais, voyant qu'aussitôt on faisait silence pour l'écouter, il reprit en souriant :

— Je dis donc que, lorsque j'avais l'honneur d'être sous-lieutenant d'artillerie, je restai trois ans en gar-

nison à Valence; j'aimais peu le monde et vivais très-retiré. Un heureux hasard m'avait logé en face d'un libraire instruit et très-complaisant nommé Marc-Aurèle. Cet excellent homme avait mis tout son magasin à ma disposition. J'ai lu et relu deux ou trois fois sa bibliothèque pendant ma résidence dans la capitale de la Drôme, et, de ce que j'ai lu à cette époque, je n'ai rien oublié, pas même la date de la bulle d'Or.

Comme les Florentins à Monte-Aperto, où ils perdirent cette fameuse bataille qui, au dire de Dante, teignit l'Arbilla en rouge, les Francfortois perdirent (le 12 mai 1339) leur bataille d'Eschborn contre les chevaliers de Cronberg et le comte palatin Ruprecht; leur maire Winter du Wasem et leur capitaine Rule de Schweinsheim y furent faits prisonniers avec six cents citoyens de la ville. Cent restèrent sur le champ de bataille. Les prisonniers furent rachetés 73,000 florins d'or.

La guerre de Trente Ans jeta aussi quelque trouble dans la ville impériale, et, malgré l'opposition du Sénat, Gustave-Adolphe y entra le 17 novembre 1631, et y laissa une faible garnison de six cents hommes, qui n'en fut chassée qu'en 1635 par Lamboy de Sachsenhausen.

Francfort se gouverna ainsi tant bien que mal comme ville municipo-impériale jusqu'au moment où, après avoir été bombardée par les Français pendant les guerres de la Révolution, elle fut donnée un beau matin par Napoléon au prince primat Charles de Dal-

berg et devint alors la capitale du grand-duché de Francfort.

L'édifice le plus curieux de Francfort est sans contredit le Rœmer, grand bâtiment qui contient la salle des Électeurs, servant aujourd'hui aux séances du haut sénat de la ville de Francfort, et la salle des Empereurs, où les empereurs étaient proclamés. Une des singularités de cette salle, qui renferme tous les portraits des empereurs depuis Conrad jusqu'à Léopold II, c'est que l'architecte qui l'a bâtie fit juste autant de niches qu'il y avait de souverains devant porter la couronne impériale. De sorte qu'au moment où François II fut élu, toutes les niches étaient remplies, et qu'il ne s'en trouva plus pour le nouveau César. Il y avait donc grande discussion pour savoir où l'on mettrait son portrait, lorsqu'en 1805, le vieil empire germanique croula au bruit du canon d'Austerlitz, et les courtisans se trouvèrent ainsi tirés d'embarras.

L'architecte avait prévu juste le nombre des empereurs qu'il devait y avoir. Nostradamus n'aurait pas fait mieux.

Depuis Conrad jusqu'à Ferdinand Ier, c'est-à-dire de 911 à 1556, le couronnement avait eu lieu à Aix-la-Chapelle. Maximilien II commença en 1564 la série des empereurs élus à Francfort. A partir de ce moment, cette salle servit à la proclamation des empereurs, et s'appela le Kaisersaal.

Ce fut alors que la première pensée vint d'installer dans les niches déroulées autour des murailles les por-

traits de tous les Césars allemands élus et couronnés depuis l'extinction de la race de Charlemagne, en réservant aux césars futurs les niches vacantes.

Or, trente-six empereurs avaient déjà été sacrés à Aix-la-Chapelle ; en y joignant Maximilien, il n'y restait pour l'avenir que huit niches vides. C'était bien peu. Ce fut assez. En 1794, le quarante-cinquième empereur d'Allemagne vint occuper la quarante-cinquième case. Ce fut le dernier empereur ; la salle remplie, l'empire germanique s'écroula.

« Cet architecte inconnu, dit Victor Hugo dans son livre sur le Rhin, c'était la destinée. Cette salle mystérieuse aux quarante-cinq cellules, c'est l'histoire même de l'Allemagne qui, la race de Charlemagne éteinte, ne devait plus contenir que quarante-cinq empereurs.

» Là, en effet, dans cette salle oblongue, vaste, froide, presque obscure, encombrée, à l'un de ses angles, de meubles de rebut parmi lesquels j'ai vu la table de cuir des électeurs ; à peine éclairée à son extrémité orientale par les cinq étroites fenêtres inégales qui pyramident dans le sens du pignon extérieur entre quatre hautes murailles chargées de fresques effacées, sous une voûte en bois à nervures jadis dorées, seuls dans une espèce de pénombre qui ressemble au commencement de l'oubli, tous grossièrement peints, et figurés en bustes d'airain dont le piédouche porte les deux dates qui ouvrent et ferment chaque règne, les uns coiffés de lauriers comme des

césars romains, les autres fleuronnés du diadème germanique, là s'entre-regardent silencieusement, chacun dans sa sombre ogive, les trois Conrad, les sept Henri, les quatre Othon, l'unique Lothaire, les quatre Frédéric, l'unique Philippe, les deux Rodolphe, l'unique Adolphe, les deux Albert, l'unique Louis, les quatre Charles, l'unique Wenceslas, l'unique Robert, l'unique Sigismond, les deux Maximilien, les trois Ferdinand, l'unique Mathias, les deux Léopold, les deux Joseph, les deux François, les quarante-cinq fantômes qui, pendant neuf siècles, de 911 à 1806, ont traversé l'histoire du monde, l'épée de saint Pierre dans une main et le globe de Charlemagne dans l'autre. »

Après la cérémonie, qui avait lieu dans l'église cathédrale de Saint-Barthélemy, plus connue sous le simple nom du Dôme, le nouvel élu, accompagné des électeurs, rentrait à l'hôtel de ville, c'est-à-dire au Rœmer, et montait à la grande salle pour accomplir et voir accomplir les cérémonies usitées en pareil cas.

Les électeurs de Trêves, de Mayence et de Cologne se plaçaient à la première fenêtre en allant de gauche à droite.

L'empereur, en grand costume, le manteau impérial sur les épaules, la couronne sur la tête, le sceptre et le globe en main, se plaçait à la seconde fenêtre.

La troisième était occupée par un dais où se tenaient l'archevêque et le clergé.

La quatrième était destinée aux ambassadeurs de Bohême et du Palatinat.

La cinquième, aux électeurs de Saxe, de Brandebourg et de Brunswick.

Au moment où paraissait cette brillante assemblée, la place tout entière éclatait en cris et en acclamations.

Cette place, que nous allons reconstruire telle qu'elle était ce jour-là, mérite une description particulière.

Le milieu en était occupé par un bœuf qui rôtissait tout entier au milieu d'une cuisine de planches.

Un des côtés était occupé par une fontaine surmontée d'un aigle à deux têtes ; par l'un de ses becs, il jetait du vin rouge ; par l'autre bec, du vin blanc. Le second côté était occupé par un monceau d'avoine qui pouvait s'élever à la hauteur de trois pieds.

Quand toutes les fenêtres étaient garnies, quand l'empereur, l'archevêque et les électeurs étaient assis à leurs places respectives, le son de la trompette se faisait entendre, et l'archimaréchal sortait à cheval, poussait jusqu'à la sangle sa monture dans l'avoine, y remplissait une mesure d'argent, remontait dans la salle et présentait cette mesure à l'empereur.

Cela voulait dire que les écuries étaient approvisionnées.

Alors, la trompette se faisait entendre une seconde fois et l'archiéchanson sortait à cheval et s'en allait remplir deux coupes d'argent à la fontaine, l'une de vin rouge, l'autre de vin blanc, et il portait ces deux coupes à l'empereur.

Cela voulait dire que les celliers étaient garnis.

Puis la trompette se faisait entendre une troisième fois, et l'architrancheur sortait à cheval, s'en allait couper une tranche de bœuf et l'apportait à l'empereur.

Cela voulait dire que les cuisines étaient florissantes.

Enfin la trompette se faisait entendre une quatrième fois, et l'architrésorier sortait à cheval tenant à la main un sac où des pièces d'argent et d'or étaient mêlées, et il jetait ces pièces d'or et d'argent au peuple.

Cela voulait dire que le trésor était plein.

La rentrée du grand trésorier était le signal d'un combat que se livrait le peuple pour avoir l'avoine, le vin et le bœuf. En général, on laissait les bouchers et les encaveurs assiéger et prendre la cuisine; la tête du bœuf était le trophée le plus honorable de la lutte. La victoire était censée rester au parti qui avait la tête; et, encore aujourd'hui, les encaveurs montrent dans les caves du palais, et les bouchers à leur halle, les têtes que leurs ancêtres ont conquises dans les mémorables journées des couronnements.

Après le Rœmer, ce qu'il y a de plus curieux à Francfort, c'est la rue des Juifs. A l'époque où celui qui écrit ces lignes visita Francfort pour la première fois, c'est-à-dire il y a trente ans, il y avait encore à Francfort des juifs et des chrétiens, mais de vrais juifs qui haïssaient les chrétiens comme faisait Shylock, et de vrais chrétiens qui haïssaient les juifs comme faisait Torquemada.

Cette rue se compose de deux longues rangées de maisons noires, sombres, hautes, sinistres, contiguës, compactes et comme serrées les unes contre les autres par la peur. C'était un samedi, il est vrai, et la solennité de ce jour ajoutait encore à la tristesse de la rue. Toutes les portes étaient fermées : petites portes bâtardes, faites pour laisser passer une seule personne à la fois. Tous les volets de fer étaient fermés aussi.

On n'entendait aucun bruit, aucune voix, aucun mouvement, aucun pas, aucun souffle dans l'intérieur; il y avait un air d'angoisse et de crainte répandu sur les faces de toutes ces maisons. Une ou deux fois, je vis passer, comme on voit, le soir, des chats effarouchés se glisser d'une porte sous l'autre ; je vis passer, sortant d'une allée pour s'engouffrer dans une autre allée, quelque belle jeune fille qui ne pouvait résister sans doute au désir de me voir ou plutôt de se faire voir.

De temps en temps, pour faire contraste avec elle, une vieille femme au nez de hibou, marchant à la manière des spectres, me croisa et entra ou plutôt disparut dans une espèce de cave formant le sous-sol de cette rue étrange. Aujourd'hui, tout cela s'est quelque peu civilisé, et les maisons elles-mêmes semblent avoir pris un air plus vivant et plus mouvementé.

La population de Francfort se compose d'abord d'une bourgeoisie historiquement francfortoise, qui formait le patriciat de l'ancienne ville libre et impériale, proclamée ville du couronnement par la bulle d'Or. Les principales familles sont :

1° Celles du baron Holzhausen, du baron Guidderrod, de Bethmann.

2° Des familles françaises venues à Francfort après la révocation de l'édit de Nantes, et qui, par leur intelligence et leur industrie, forment pour ainsi dire le point le plus élevé de la société. Nous citerons parmi elles les familles du Fay, Gontard, Bernus, Luttoroh.

3° Des familles italiennes chez lesquelles les souvenirs de races communes ont été plus puissants que les croyances religieuses et qui, quoique catholiques, se sont particulièrement mêlées et unies aux familles françaises protestantes.

Ainsi dirons-nous des familles Brintano, Borgnis et Brolongaro.

Enfin, toute la banque israélite qui se groupe autour de la maison Rothschild comme autour d'une famille naturelle et incontestée.

Toute cette population est attachée à l'Autriche, parce que c'est de l'Autriche qu'elle a reçu sa situation particulière, source de son indépendance et de sa fortune.

Toutes les classes, divisées par les races, les langues et les religions, sont réunies par l'amour commun pour la maison de Hapsbourg, par cet amour qui n'irait peut-être pas jusqu'au dévouement, mais qui, en paroles du moins, va jusqu'au fanatisme.

A Francfort, il faut ajouter le faubourg de Sachsenhausen, situé de l'autre côté du Mein, c'est-à-dire cette colonie saxonne amenée par Charlemagne, et dont les

membres, en vivant ensemble, en se mariant entre eux, ont conservé quelque chose de la rudesse des vieux Saxons. Cette rudesse, avec le progrès qu'ont fait toutes les langues modernes dans la courtoisie, cette rudesse est devenue pour nous de la grossièreté, mais de la grossièreté dont leur intelligence n'est pas responsable.

C'est généralement à eux que l'on attribue les mots un peu trop crus, et quelquefois aussi les mots spirituels par lesquels le plus faible fait la guerre au plus fort.

Donnons un double exemple de l'esprit des hommes de Sachsenhausen.

Comme d'habitude, vers le moi de mai, c'est-à-dire à la fonte des neiges, le Mein avait débordé. Le grand électeur de Hesse était venu lui-même sur les lieux pour juger de la crue des eaux et des dégâts qu'elles avaient pu faire.

Il rencontra un de ces Francfortois de l'autre rive.

— Eh bien, lui demanda-t-il, le Mein continue-t-il de monter?

— Eh! charogne d'imbécile, lui répondit celui auquel il s'adressait, est-ce que tu ne peux pas le voir toi-même?

Et le vieux Saxon s'éloigna en haussant les épaules.

Un de ses camarades accourt à lui.

— Tu sais à qui tu viens de parler? lui demanda-t-il.

— Non.

— Eh bien, c'est à l'électeur de Hesse.

— Tempêtes et tonnerres! s'écria le vieux Saxon, que je suis content de lui avoir répondu poliment!

Au spectacle, un de ces braves gens s'appuie sur le voisin qui est devant lui; celui-ci fait un mouvement.

— Est-ce que je vous gêne? lui demanda-t-il. C'est que, si vous me gêniez, voyez-vous, je vous donnerais une gifle dont vous vous souviendriez toute votre vie.

On sait que la garnison de Francfort est tenue, depuis 1815, par deux détachements de quinze cents ou deux mille hommes chacun, l'un autrichien, l'autre prussien.

Comme nous l'avons dit, les Autrichiens sont adorés des Francfortois, tandis que les Prussiens sont haïs à un degré égal, si ce n'est supérieur.

Un officier prussien faisait visiter à quelques amis les curiosités de Francfort

On arriva au Dôme.

Là, parmi quelques *ex-voto* ordinaires représentant, soit des cœurs, soit des mains, soit des pieds, le sacristain, qui était de Sachsenhausen, montra aux curieux une souris d'argent.

— Oh! qu'est-ce que cela?

— Par une vengeance du ciel, répondit le sacristain, tout un quartier de Francfort se trouva un jour plein de souris qui le dévoraient. On eut beau faire venir tous les chats des autres quartiers, tous les terriers, tous les bouledogues, tous les animaux mangeurs de

souris, rien n'y fit. Alors, une dame dévote eut l'idée de faire fabriquer une souris d'argent et de la consacrer à la Vierge en manière d'*ex-voto*. Au bout de huit jours, toutes les souris avaient disparu.

Et, comme cette légende jetait ceux qui l'entendaient dans un certain étonnement :

— Sont-ils bêtes, ces Francfortois ! dit le Prussien, de raconter ces choses-là et de les croire.

— Nous les racontons, dit le sacristain, mais nous n'y croyons pas. Si nous y croyions, il y a longtemps que nous aurions offert à la Vierge un Prussien d'argent.

On se rappelle que notre ami Lenhart, cocher de Bénédict, est un citoyen de la colonie de Sachsenhausen.

XX

Le Départ

Depuis l'affaire du Slesvig-Holstein, la Diète a été réunie à Francfort le 9 juin, c'est-à-dire le lendemain du jour où M. de Bœsewerk faillit être assassiné, et où Bénédict but à la santé de la France. La Diète, appreuant la mobilisation de la landwehr et la dissolution de la Chambre, décrétait que, pour que Francfort ne fût pas compromis en sa qualité de ville libre et impériale dans tous les événements qui allaient indubitablement être la suite d'une guerre entre la Prusse

et l'Autriche, les garnisons prussienne et autrichienne quitteraient la ville, et seraient remplacées par une garnison bavaroise.

La Bavière et la ville libre tombèrent d'accord pour que la Bavière nommât le commandant en chef, et Francfort le commandant de la ville. On désigna pour le poste de commandant en chef le colonel bavarois Lessel, qui avait été, pendant de longues années, membre de la commission militaire fédérale pour la Bavière, et l'on nomma commandant de la ville, le lieutenant-colonel du bataillon de ligne francfortois.

Le départ des troupes prussiennes et autrichiennes fut fixé au 12 juin, et il fut décidé que les Prussiens partiraient par deux trains extra de la ligne du Mein-Weser, le matin à six heures et à huit heures, pour se rendre à Wetzlar, tandis que les Autrichiens partiraient le même jour à trois heures de l'après-midi.

Cette nouvelle se répandit le 9 dans la ville de Francfort, et jeta, comme on le comprend, la désolation dans la maison Chandroz. Emma allait se séparer de son mari, Hélène de son fiancé.

Nous avons dit que les Prussiens partaient les premiers.

A cinq heures du matin, Frédéric embrassa sa femme, son enfant, sa petite Hélène et sa bonne mère grand. Il était beaucoup trop tôt pour que Karl de Freyberg fût introduit dans la maison à cette heure; mais il attendait son ami sur la Zeil; il avait été convenu la veille entre lui et Hélène, qu'après avoir fait la

conduite à Frédéric, Karl reviendrait l'attendre dans la petite église catholique de Notre-Dame de la Croix.

Ainsi tout était en harmonie entre les deux jeunes gens Hélène et Karl, quoique nés dans deux pays différents, à des centaines de lieues l'un de l'autre, étaient tous deux catholiques.

Sans doute avait-on fixé cette heure matinale, parce qu'on savait le peu de sympathie que les Francfortois avaient pour les Prussiens. En effet, aucune manifestation de regret n'accompagna leur départ; peut-être beaucoup veillaient-ils déjà et regardaient-ils à travers la persienne fermée; mais pas une fenêtre, pas une persienne ne s'ouvrit pour laisser passer la fleur qui dit : « Au revoir! » ou le mouchoir agité qui dit : « Adieu! »

On eût juré une troupe ennemie quittant une ville ennemie, et la ville elle-même semblait attendre le départ de cette troupe pour se réveiller et se réjouir.

Seuls, les officiers du bataillon francfortois se trouvèrent à la gare pour saluer par courtoisie ceux qu'ils ne demandaient pas mieux que de combattre par haine.

Frédéric n'était parti que par le second train, c'est-à-dire à huit heures du matin. De sorte que, Karl se trouvant en retard, ce fut Hélène qui l'attendit.

Elle était debout près du bénitier, appuyée à la colonne blanche. En apercevant Karl, elle sourit tristement, trempa légèrement ses deux doigts dans l'eau bénite et les étendit vers lui. Karl prit la main tout

entière et fit le signe de la croix avec la main de son amie.

Jamais la ravissante créature n'avait été plus belle qu'au moment où Karl allait se séparer d'elle. A peine avait-elle dormi une heure de toute la nuit ; pendant tout le reste du temps, elle avait pleuré et prié.

Elle était vêtue tout de blanc comme une fiancée, elle avait autour du front une petite couronne de roses blanches naturelles. Lorsque Karl entra, les dernières larmes sorties de son cœur tremblaient aux cils de ses yeux comme des gouttes de rosée aux pistils d'un lis ; ils allèrent tous deux, Karl tenant toujours la main d'Hélène, s'agenouiller à l'une des chapelles latérales où Hélène avait l'habitude de venir faire sa prière. Presque tous les ornements de cette chapelle, depuis la nappe d'autel jusqu'à la robe de la Vierge, étaient de sa main. C'était elle qui avait donné à la douce Madone la couronne d'or et de perles qui reposait sur sa tête.

C'était elle qui avait taillé dans un de ses voiles les plus précieux la robe de dentelle dont était revêtu l'Enfant Jésus.

— O Vierge! dit-elle, tu sais que jamais je n'ai eu un secret pour toi ; tu sais que, dès le premier jour où j'ai vu mon cher Karl, je suis venue à toi, et je t'ai dit : « S'il y a péché à aimer d'un amour dévoué, puissant, éternel, une créature humaine, arrête dans mon cœur cet amour qui commence à s'emparer de lui. Il en est temps encore, peut-être. Vierge bien

heureuse, va chercher au fond de mon cœur, pour l'éteindre, cette passion, si elle n'était pas selon Dieu. » Et alors, n'ayant plus rien à te dire, j'ai prié tout bas, ou plutôt je suis restée devant toi à remuer les lèvres sans parler. Mais tu savais bien, malgré mon silence, et peut-être à cause de mon silence, que c'était à lui, à lui seul que je pensais. Maintenant, il est trop tard, tu voudrais essayer d'enlever de mon cœur cet amour, que, malgré ta toute-puissance, ô Vierge! tu n'y parviendrais probablement pas. De cet amour je dois vivre, ou par cet amour je dois mourir.

Elle laissa tomber sa tête sur ses genoux en élevant ses deux mains vers la Vierge.

Karl la regarda un instant en silence, et, comme ses deux mains s'abaissaient lentement, il les lui prit toutes deux dans l'une des siennes.

Puis, s'adressant à son tour à la Madone :

— Vierge, dit-il, pardonne-moi, si mes souvenirs de jeunesse m'ont fait défaut, pardonne-moi si je ne suis pas venu comme cette sainte enfant t'ouvrir mon cœur et te dire : « Guide-moi, conseille-moi, conduis-moi. » Notre siècle, par malheur, n'est pas un siècle de foi; comme les autres, sans avoir l'intention impie de m'éloigner de ton autel, j'ai passé à côté et pris un autre chemin; mais ce chemin m'a toujours conduit à toi, puisqu'il m'a conduit à l'amour et que ton cœur est tout amour. Maintenant, nous voici deux devant toi, venus par des routes différentes. Cette belle et douce vierge que voilà n'a laissé sur la sienne que des

fleurs effeuillées, tandis que la mienne est tachée par bien des fautes, bien des désirs qui s'éloignaient des chastes vœux que je forme aujourd'hui ; mais, tel que je suis, bon ou mauvais, je reviens, criant à toi : « Grâce ! » à elle : « Amour ! »

Puis, s'adressant à la jeune fille :

— Nous allons nous quitter, Hélène ; quelle promesse voulez-vous que je vous fasse ? et dans quels termes voulez-vous qu'elle soit faite ?

— Karl, dit Hélène, répétez-moi devant la Madone bien-aimée qui a veillé sur mon enfance et sur ma jeunesse, répétez-moi que vous m'aimerez toujours, que vous n'aurez jamais d'autre femme que moi.

Karl étendit vivement la main.

— Ah ! oui, dit-il, et de grand cœur ! car je t'ai aimée, je t'aime et t'aimerai toujours. Oui, tu seras ma femme en ce monde et dans l'autre, ici-bas et là-haut !

— Merci ! reprit Hélène ; je t'ai donné mon cœur, et, avec mon cœur, je t'ai donné ma vie. Tu es l'arbre et je suis la liane, tu es la tige et je suis le lierre qui t'enveloppe de ses nœuds. Au moment où je t'ai vu, j'ai dit, comme Juliette : *Je serai à toi ou à la tombe !*

— Hélène ! s'écria le jeune homme, pourquoi mêler un mot si sombre à une si douce promesse ?

Mais elle, sans l'écouter, et continuant seulement sa pensée :

— Je ne te demande aucun autre serment que celui que tu viens de faire, Karl ; il est la répétition du

mien; garde le tien tel qu'il est; mais, après que je t'ai dit que je t'aimerai toujours, que je n'aimerai que toi, que je ne serai jamais à un autre qu'à toi, laisse-moi ajouter : Et, si tu meurs, je mourrai avec toi !

— Hélène, mon amour, que dis-tu là ? fit vivement le jeune officier.

— Je dis, mon Karl, que, depuis que je t'ai vu mon cœur a quitté ma poitrine pour passer en toi ; tu es devenu tellement celui par lequel je pense, celui par lequel j'existe, que, s'il t'arrivait malheur, je n'aurais pas même la peine de me tuer, je n'aurais que celle de me laisser mourir. Je n'entends rien à toutes ces querelles des rois qui me semblent impies parce qu'elles font couler le sang des hommes et les pleurs des femmes. Je sais seulement ceci, que peu m'importe qui sera le victorieux de François-Joseph ou de Guillaume Ier. Je vis si tu vis, je meurs si tu meurs. Je voudrais qu'il en fût autrement que ma volonté n'y ferait rien.

— Hélène, tu veux donc me rendre fou, que tu me dis de pareilles choses ?...

— Non, je veux seulement que tu saches, toi absent, ce qu'il adviendra de moi, et que, si loin de moi, tu étais frappé d'un coup mortel, au lieu de dire : « Je ne la verrai plus ! » tu dises simplement : « Je vais la revoir ! » Et je dis cela aussi simplement et aussi sincèrement que je dépose cette couronne aux pieds de ma Vierge bien aimée.

Et elle prit sa couronne de roses blanches qu'elle déposa en effet aux pieds de la Vierge.

—Et maintenant, acheva-t-elle, mon serment est fait, je t'ai dit ce que j'avais à te dire. Rester ici plus longtemps, parler plus longtemps d'amour serait un sacrilége. Viens, Karl; tu pars ce soir à deux heures, tu es autorisé par ma sœur, par ma mère et par Frédéric à ne pas me quitter d'ici là.

Tous deux se levèrent, échangèrent une fois encore l'eau bénite et sortirent.

La jeune fille, au sortir de l'église, donna le bras à Karl; car, à partir de ce moment, elle se regardait comme sa femme. Seulement, par le même sentiment de respect qui lui avait fait quitter son kolbach en entrant à l'église, il le conserva à la main pendant tout le trajet qui séparait Notre-Dame de la Croix de la maison habitée par Hélène.

La journée s'écoula en épanchements intimes. Le jour où il avait demandé à Hélène quelles étaient ses couleurs et où elle avait répondu : « Le vert, » il avait pris une résolution.

Cette résolution, il l'expliqua à Hélène.

Voici ce qu'il allait faire :

Il allait demander un congé de huit jours à son colonel; à coup sûr, les hostilités n'éclateraient pas avant huit jours.

Il lui fallait vingt heures à peine pour arriver dans ses montagnes, dont il était le roi. Là, outre les vingt-deux gardes qui étaient à son service, il réunissait

soixante-dix-huit hommes choisis parmi les meilleurs chasseurs styriens. Il les habillait de l'uniforme qu'il portait lui-même dans ses chasses, il les armait des meilleures carabines qu'il pouvait trouver, puis il donnait sa démission de capitaine de chasseurs de Lichtenstein, et demandait à l'empereur de le nommer capitaine de sa compagnie franche. Admirable tireur lui-même, à la tête de cent hommes renommés pour leur adresse, il pouvait alors arriver à des résultats, qu'enclavé dans un régiment aux ordres d'un colonel il n'aurait jamais la possibilité d'atteindre.

Puis il y avait un autre avantage à cette combinaison. Chef d'un corps franc, Karl avait la liberté de ses mouvements. Cette guerre de partisan ne l'attachait point à tel ou tel corps. Il combattait comme il l'entendait, pour son compte, faisant le plus de mal possible à l'ennemi, ne rendant compte qu'à l'empereur, ne relevant que de lui.

De cette façon, il ne s'éloignait pas de Francfort, c'est-à-dire de la seule ville qui existât pour lui en ce monde, parce que dans cette ville existait Hélène.

Le cœur n'est pas où il bat, mais où il aime.

D'après le plan de campagne des Prussiens, qui devait être d'envelopper l'Allemagne comme dans un demi-cercle, et pousser rois, grands-ducs, princes, peuples les uns sur les autres en marchant de l'ouest à l'est, on se battrait certainement dans la Hesse, dans le duché de Bade et en Bavière, tous endroits rapprochés de Francfort.

C'est là que Karl se battrait; puis enfin, avec de bons espions, il saurait toujours où se trouvait son beau-frère, et ne s'exposerait point à le rencontrer.

Au milieu de tous ces projets, avec lesquels, par malheur, on ne pouvait faire pactiser le hasard, l'heure continuait de marcher toujours.

La pendule sonna deux heures.

A deux heures, officiers et soldats autrichiens devaient être réunis dans la cour de la caserne des Carmélites. Karl embrassa la baronne et son enfant couché près d'elle, dans un petit lit; puis il alla, avec Hélène, mettre un genou en terre devant la grand'mère et lui demander sa bénédiction.

L'adorable femme pleurait en les voyant si tristes; elle posa chacune de ses mains sur leurs têtes, puis elle voulut les bénir avec la parole, mais la voix lui manqua.

Tous deux se relevèrent, se tenant debout et silencieux devant elle; des larmes muettes coulaient sur leurs visages.

Elle eut pitié d'eux.

— Hélène, dit-elle, j'ai embrassé votre grand-père en lui disant adieu, je ne vois pas de mal à ce que vous accordiez la même faveur au pauvre Karl.

Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et la grand'mère, sous prétexte d'essuyer une larme, se détourna pour ne pas espionner leur dernier baiser.

Hélène avait cherché longtemps un moyen de revoir

Karl une dernière fois, lorsqu'il aurait quitté la maison où il lui était permis de lui dire adieu. Elle n'avait pas trouvé ce moyen, quand tout à coup elle se souvint que les fenêtres du bourgmestre Fellner, parrain de sa sœur, donnaient sur la gare.

Elle supplia alors sa bonne grand'mère de venir avec elle demander à son vieil ami une place à sa fenêtre.

Les femmes qui sont restées belles en vieillissant ont en général conservé un cœur jeune : la bonne grand'mère y consentit.

Ce ne fut donc qu'un adieu de la bouche que s'adressèrent les deux jeunes gens; il leur restait un dernier adieu à se dire des yeux et du cœur.

Hans reçut l'ordre de mettre sans tarder les chevaux à la voiture; tandis que Karl se rendrait à la caserne des Carmélites, Hélène aurait le temps, de son côté de se rendre chez le bourgmestre Fellner.

Hélène fit signe à Hans de se presser. Celui-ci lui fit comprendre par un geste de tête que cette recommandation était inutile.

Hélène jeta un dernier regard sur Karl; il était charmant dans son uniforme bleu à tresses d'or et son pantalon collant qui dessinait une jambe élégamment et vigoureusement moulée.

Son kolbach en astrakan surmonté de la plume d'aigle qui le forçait de se baisser à cause de sa grande taille, même lorsqu'il passait sous des portes assez hautes, lui allait à merveille. Jamais il n'avait

paru si beau à Hélène qu'au moment où il allait la quitter.

Elle descendit appuyée à son bras, pour ne le quitter qu'au seuil de la porte, c'est-à-dire le plus tard possible. Au seuil de la porte, un dernier baiser scella leur séparation et garantit leurs serments.

Un hussard attendait son capitaine à la porte avec un cheval de main ; Karl salua Hélène une fois encore avec la main, puis il partit au galop, faisant jaillir les étincelles sous les pieds de son cheval : il était en retard de plus d'un quart d'heure.

Derrière lui, Hans arrivait avec la voiture; en un clin d'œil, on fut chez M. Fellner.

Francfort n'était pas la même ville que le matin. Nous avons dit le départ sombre et triste des Prussiens qui y étaient détestés; on voulut faire, au contraire, de charmants adieux aux Autrichiens, qui y étaient adorés.

Aussi, quoique ce départ fût une séparation, et que toute séparation derrière laquelle se cache l'invisible puisse aussi servir de rideau à la douleur, on fit de ce départ une dernière fête. Toutes les fenêtres étaient pavoisées de drapeaux autrichiens. A chaque fenêtre où flottait un drapeau se tenaient les plus jolies femmes de Francfort un bouquet à la main. Les rues qui conduisaient à la gare regorgeaient de monde et l'on se demandait comment il resterait de la place au régiment pour passer. Dans la rue attenante à la gare, le régiment francfortois se tenait sous les armes,

chaque soldat le fusil au pied, avec un bouquet dans le canon de son fusil.

Hélène fut obligée de descendre de voiture, tant la foule était grande ; elle arriva enfin à la maison de M. Fellner, qui, sans être officiellement averti des dispositions de sa jeune amie, avait cru remarqer que le capitaine Freyberg ne lui était point indifférent. Ses deux filles et sa femme reçurent Hélène et la grand'mère au seuil de l'appartement du premier. C'était une famille charmante, vivant en communauté avec la sœur et le beau-frère de M. Fellner, qui n'avaient point d'enfant.

Au temps de la paix et des beaux jours de Francfort, M. Fellner et son beau-frère recevaient deux fois la semaine. Tout ce qui passait d'étrangers de distinction était sûr d'être reçu, et bien reçu, de M. Fellner. C'était chez lui que Bénédict Turpin avait été présenté à la baronne Frédéric de Below, présentation dont on a vu qu'il avait gardé le souvenir.

A trois heures précises, on entendit, au milieu des cris, des hourras, des acclamations, les trompettes du régiment qui, par la Zeil et par la rue de Tous-les-Saints, venait à la gare du chemin de fer de Hanovre en jouant la marche de Radetzky.

On eût dit que toute la population de Francfort était à la suite du splendide régiment. Les hommes balançaient les drapeaux des fenêtres au-dessus de lui ; les femmes lui lançaient leurs bouquets, et, leurs bouquets lancés, agitaient leurs mouchoirs avec ces cris

d'enthousiasme comme en pareille occasion les femmes seules savent en pousser.

Dès le détour de la rue, Hélène avait reconnu Karl, et Karl de son côté avait répondu aux agitations de son mouchoir avec les saluts de son sabre. Au moment où il passait sous la fenêtre, elle lui jeta une scabieuse entourée de myosotis. La scabieuse voulait dire : « Tristesse et désolation. » Le myosotis (*vergis mein nicht*) voulait dire : « Ne m'oubliez pas ! »

Karl reçut la fleur dans son kolbach et la mit sur son cœur.

Jusqu'au moment où il disparut sous la gare à demi retourné sur son cheval, il ne quitta pas Hélène des yeux.

Puis enfin il disparut.

Hélène presque entière était penchée en dehors de la fenêtre.

M. Fellner entoura la taille de la jeune fille de son bras et la tira en arrière dans l'intérieur de l'appartement.

Voyant alors des larmes qui coulaient de ses yeux, et devinant quelle cause les faisait couler :

— Avec l'aide de Dieu, chère enfant, dit-il, il reviendra.

Hélène s'arracha de ses bras, et alla cacher en sanglotant sa tête dans les coussins d'un canapé.

XXI

Autrichiens et Prussiens

Desbarolles dit dans son livre sur l'Allemagne :

« Impossible de causer trois minutes avec un Autrichien sans être tenté de lui tendre la main. Impossible de causer trois minutes avec un Prussien sans être tenté de lui chercher querelle. »

Cette différence dans les deux organisations tient-elle au tempérament, à l'éducation, au degré de latitude ? Nous ne savons, mais il y a un fait, c'est qu'en traversant la frontière d'Ostrow à Oderberg, on s'aperçoit que l'on a quitté l'Autriche et qu'on est entré en Prusse, à la manière dont les employés du chemin de fer ferment les wagons.

C'était surtout à Francfort que cette double impression s'était produite, Francfort, ville de mœurs douces, d'esprits cultivés, de banquiers amateurs; donc, la patrie de Gœthe avait été à même d'apprécier cette différence entre l'extrême civilisation viennoise et la rude écorce protestante de Berlin.

On a vu quelle avait été la différence des sentiments lors du départ des deux garnisons, n'ayant pas le moindre doute sur le résultat de la guerre, et croyant, d'après les dispositions de la Diète, à la supériorité des armes autrichiennes qui allaient être secondées

par tous les petits États de la Confédération. Les Francfortois n'avaient pas cru devoir s'imposer la moindre gêne dans la manifestation de leurs sentiments ; ils avaient laissé partir les Prussiens comme des ennemis vaincus d'avance qu'ils ne devaient plus revoir, et ils avaient, au contraire, fêté les Autrichiens comme des frères victorieux auxquels, s'ils en eussent eu le temps, ils eussent dressé des arcs de triomphe.

Le salon du bon bourgmestre, où nous avons introduit nos lecteurs, offrait un spécimen exact et complet de ce qu'étaient au même moment, c'est-à-dire le 12 juin à midi, tous les autres salons de la ville, quelles que fussent l'origine, la patrie et la religion de ceux qui les habitaient.

Ainsi, tandis qu'Hélène, dont on respectait la douleur, pleurait la tête cachée dans ses coussins, que sa bonne grand'mère quittait la fenêtre pour aller s'asseoir près d'elle et la dérober un peu aux regards, le conseiller aulique Fichor, rédacteur en chef de la *Post Zeitung*, c'est-à-dire de la *Gazette des Postes*, écrivait sur le coin d'une table un article dans lequel il racontait avec une antipathie et une sympathie dont il n'était pas le maître, la sortie des Prussiens qu'il comparait à une fuite nocturne, et celle des Autrichiens qu'il comparait à un départ triomphal.

Devant la cheminée, le sénateur de Bernus, l'un des hommes les plus distingués de Francfort par son esprit, son éducation et sa naissance, causait avec son collègue, le docteur Speltz, chef de la police, qui, par

la position qu'il occupait, était toujours admirablement renseigné. Une légère dissidence plutôt qu'une discussion s'était élevée entre eux. Le docteur Speltz ne partageait pas complétement, quant à la victoire certaine des Autrichiens, l'opinion de la majorité des Francfortois.

Ses renseignements particuliers comme chef de police, ceux qui ne trompent pas, ceux qu'on reçoit, non pas pour aider l'opinion des autres, mais pour s'en faire une à soi, lui présentaient les troupes prussiennes comme pleines d'enthousiasme, admirablement armées, brûlant du désir d'entrer en campagne. Ses deux chefs, Frédéric-Charles de Prusse et le prince royal, étaient à la fois des hommes de commandement et des hommes d'exécution, sur la rapidité et le courage desquels on pouvait compter.

— Mais, faisait observer M. de Bernus, l'Autriche a une admirable armée qui, elle aussi, est animée du meilleur esprit; elle a été battue à Palestro, à Magenta, à Solferino, c'est vrai, mais par les Français, qui ont aussi lestement battu les Prussiens à Iéna.

— Mon cher de Bernus, répondait Speltz, il y a loin des Prussiens d'Iéna à ceux d'aujourd'hui : l'état misérable dans lequel les avait réduits l'empereur Napoléon, en ne leur permettant, pendant six ans, que de mettre quarante mille hommes sous les armes, a été la cause providentielle de leur force; de cette armée réduite, les officiers et les administrateurs ont pu soigner les moindres détails et les porter aussi

près que possible de la perfection. De là est sortie la landwehr.

— Bon, dit de Bernus, si les Prussiens ont la landwehr, les Autrichiens ont la *landsturm*; toute la population autrichienne se soulèvera.

— Oui, si les premières batailles sont chaudement disputées; oui, s'il y a une chance en se soulevant de repousser les Prussiens. Mais les trois quarts de l'armée sont armés de fusils à aiguille qui tirent huit et dix coups à la minute. Le temps n'est plus, comme le disait le maréchal de Saxe, où le fusil n'était que le *manche de la baïonnette;* et pour qui disait-il cela? pour les Français! nation fougueuse, nation guerrière, et non pas méthodique et militaire comme les Autrichiens. Vous le savez, mon Dieu, la victoire est une chose toute morale: inspirer à l'ennemi une crainte que l'on n'éprouve pas, voilà tout le secret. La plupart du temps, quand deux régiments se chargent, l'un des deux tourne le dos avant d'en être venu aux mains avec son adversaire. Si les nouveaux fusils, dont les Prussiens sont armés, font leur effet, j'ai bien peur que la terreur ne soit si grande en Autriche que la landsturm, créée de Kœnigsgrætz à Trieste et de Salzbourg à Pesth, ne fasse pas lever un homme.

— Pesth!... mon cher ami, tenez, vous venez de nommer la vraie pierre d'achoppement; si les Hongrois étaient avec nous, mon espérance serait une conviction. Les Hongrois, c'est le nerf de l'armée autrichienne, et l'on peut dire d'eux ce que les anciens

Romains disaient des Marses : « Que faire contre les Marses ou sans les Marses? » Mais les Hongrois ne marcheront pas qu'ils ne tiennent leur gouvernement séparé, qu'ils n'aient leur constitution, leurs trois ministères, et ils ont raison au bout du compte. Voilà cent cinquante ans qu'on leur promet cette constitution, qu'on la leur donne, qu'on la leur retire. A la fin, ils se fâchent; mais l'empereur n'a qu'un mot à dire, qu'une signature à donner, c'est une nation à cheval que la Hongrie. Que le *Szozat* se fasse entendre, et, en trois jours, on aura cent mille hommes sous les armes.

—Qu'est-ce que le Szozat? demanda un gros homme, qui tenait à lui seul une fenêtre, et représentait, par l'épanouissement de son visage, le commerce dans sa plus grande prospérité.

Et, en effet, cet homme était le premier marchand de vin de Francfort, Hermann Mumm.

— Le *Szozat,* dit le journaliste Fischer tout en écrivant son article, c'est *la Marseillaise* hongroise du poëte Vœrœsmarti.

— Que diable faites-vous donc là, Fellner? ajouta-t-il en relevant ses lunettes sur son front et en regardant le bourgmestre, qui jouait avec ses deux plus jeunes enfants.

— Je fais une chose bien plus importante que votre article, monsieur le conseiller d'État. Je construis, avec des maisons que j'ai fait venir de Nuremberg dans une boite, un village dont M. Édouard sera baron.

Qu'est-ce c'est que cela, baron? demanda l'enfant.

— La question est difficile. C'est beaucoup et ce n'est rien. C'est beaucoup si l'on s'appelle Montmorency. Ce n'est rien si l'on s'appelle Rothschild.

Et il se remit le plus sérieusement du monde à son village.

— On dit, continua M. de Bernus s'adressant au docteur Speltz, et en reprenant la conversation où tous deux l'avaient laissée lors de l'interruption d'Hermann Mumm, que l'empereur d'Autriche a nommé général en chef avec tout pouvoir le général Benedeck.

— Sa nomination a été discutée au conseil et signée hier.

— Le connaissez-vous ?

— Oui.

— C'est un bon choix, il me semble.

— Dieu le veuille !

— Benedeck est l'enfant de ses œuvres, il a conquis tous ses grades l'épée à la main. L'armée l'aimera mieux qu'un archiduc venu au monde feld-maréchal.

— Vous allez vous moquer de moi, de Bernus, et trouver que je vous parle en mauvais républicain. Eh bien, j'aimerais mieux un archiduc que ce fils de ses œuvres, comme vous l'appelez. Oui, si tous nos officiers étaient les fils de leurs œuvres, cela irait à merveille, parce que, si tous ne savaient point commander, au moins tous sauraient obéir ; mais point ! nos officiers sont des nobles arrivés là par position, par faveur. Ils ne voudront point obéir ou obéiront à contre-cœur à un homme de rien. En outre, vous le savez, j'ai le

malheur d'être fataliste et de croire à l'influence des planètes. Eh bien, le général Benedeck est saturnien.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'il est né sous la planète de Saturne; que Saturne, avec son incompréhensible anneau et ses sept lunes d'or, est, parmi les planètes, une espèce de spectre. C'est, en mythologie, le roi *déchu du ciel*. Benedeck tombera du haut de sa gloire; c'est *le Temps qui dévore ses enfants* : il dévorera l'armée dans une défaite.

» Saturne! c'est la fatalité.

» De même qu'en alchimie, on désigne le plus vil des métaux, le plomb, par le nom de Saturne, de même, en kabbale, on désigne l'homme funeste par le mot saturnien.

» Henri II était saturnien, Louis XIII était saturnien. Les hommes auxquels il arrive de grandes catastrophes, sans causes logiques apparentes, sont saturniens. Je voudrais me tromper; mais, en ma qualité de chef de police, j'ai vu qu'en général les hommes qui causaient de grands malheurs étaient nés sous l'influence de Saturne et de Mercure. Puisse l'Autriche échapper à l'influence fatale de Benedeck! Il aura de la patience contre un échec, de la résolution contre deux, peut-être; mais, au troisième, il perdra complétement la tête et ne sera plus bon à rien.

» D'ailleurs, voyez-vous, il ne peut pas y avoir deux puissances égales en Allemagne. L'Allemagne, avec la Prusse au nord et l'Autriche au midi, a deux têtes

comme l'aigle impériale. Or, qui a deux têtes n'en a pas une. L'année dernière, j'étais à Vienne, le 1er janvier. Tous les 1er janvier on met un drapeau neuf sur la forteresse. A six heures du matin, le drapeau de 1866 a été placé; un instant après, arrivait à point nommé du nord une tempête furieuse, et comme j'en ai rarement vu. En quelques secondes, le drapeau fut déchiré et sa déchirure coupa les deux têtes de l'aigle. C'est la perte de la suprématie autrichienne en Italie et en Allemagne.

— Diable! murmura M. de Bernus, savez-vous que ce n'est pas gai, ce que vous nous dites là? Ceux que je plains, au reste, ce n'est pas l'empereur d'Autriche, que la France, ayant besoin d'un contre-poids en Allemagne, ne laissera jamais détrôner. Ce sont les pauvres petits princes comme le roi de Hanovre, comme le roi de Saxe, qui vont être dévorés d'un seul coup.

— Fataliste! s'écria Fischer, qui avait terminé son article, en aurez-vous bientôt fini avec vos planètes, votre Saturne, votre Mercure?

Speltz haussa les épaules.

— Tout homme est plus ou moins fataliste. Ne l'êtes-vous pas vous-même, vous?

— Ma foi, non! Et heureusement! Si je l'étais, j'aurais grand'peur en ce moment.

— Pourquoi cela? demanda M. de Bernus.

— Savez-vous ce que m'a prédit ce jeune Français, avec lequel vous vous entendiez si bien, Speltz, à l'endroit des sciences occultes? un garçon charmant à ses

prédictions près, que vous receviez chez vous, Fellner; comment diable l'appeliez-vous ?

— Bénédict Turpin, dit Fellner avec un léger tremblement dans la voix. Est-ce qu'il vous a prédit aussi quelque chose, à vous ?

— Je dois dire à son honneur qu'il a fait une foule de difficultés pour en arriver là, qu'il a fallu que je le presse énormément. Il m'a demandé mon âge, je lui ai dit : « Quarante-neuf ans et huit mois.—Eh bien, m'a-t-il répondu, laissez-moi remettre ma prédiction à l'année prochaine, car, l'année prochaine, elle n'aura plus d'importance. » Vous comprenez que cette manière de me dire ma bonne ou plutôt ma mauvaise fortune a vivement piqué ma curiosité. J'insistai. « Faites un voyage, m'a-t-il dit, restez six mois dehors. — Et qui fera mon journal pendant ce temps-là ? lui ai-je demandé.— Alors, faites votre journal, m'a-t-il répondu ; mais faites votre testament en même temps. La ligne de vie, chez vous, s'arrête brusquement entre le mont de Mars et le mont de Vénus. » Or, comme voilà trois mois que la chose s'est passée, cela me fait quarante-neuf ans et onze mois, j'ai encore trente jours à peu près à vivre.

— Diable ! fit Fellner en essayant de rire.

— Fellner, mon cher ami, vous riez du bout des lèvres. Voyons, que vous a-t-il prédit ?

— A moi ?

— Oui, à vous ?

— Fellner! Fellner! vous m'avez fait montrer mon jeu et vous cachez le vôtre.

Et, comme tout le monde regardait Fellner avec curiosité :

— Eh bien, il m'a prédit, à moi, pis que cela, dit-il.

— Je voudrais bien savoir ce qui peut vous arriver de pis que de mourir.

— Mon cher, il y a plusieurs genres de mort plus ou moins désagréables; il m'a prédit, à moi...

Fellner hésita.

— Mais allez donc! fit Fischer; on dirait que le mot vous étrangle.

— Justement, il m'a prédit que je serais pendu!

— Comment, pendu? firent tous les assistants.

— Il est vrai que, comme c'est moi qui dois me pendre, je suis toujours libre de ne pas le faire, et je prends dès aujourd'hui l'engagement avec vous de ne jamais faire le moindre nœud coulant de ma vie.

Un immense éclat de rire accueillit la promesse de M. Fellner.

Sa femme seule pâlit, s'approcha de lui, et, s'appuyant sur son épaule :

— Tu ne m'avais jamais raconté cela, lui dit-elle.

— Je voulais ménager mon effet, dit en riant Fellner, et vous voyez, chère amie, que je ne l'ai pas manqué.

Et, en effet, comme le disait M. Fellner, une impression profonde s'était communiquée de sa femme à ses filles, de ses filles à l'assemblée. Seul, M. le baron

Édouard, dont il avait cessé de s'occuper, s'était endormi, tout en cherchant dans quel endroit de son village il mettrait son clocher.

M. Fellner sonna trois coups ; et une belle paysanne du duché de Bade, reconnaissant le signal convenu pour l'appeler, entra et prit l'enfant.

Elle allait l'emporter tout endormi entre ses bras, lorsque M. Fellner, dans le but de changer le cours des idées, fit un signe à la société.

— Attendez, dit-il.

Et, posant la main sur l'épaule de la nourrice :

— Linda, chante-nous la chanson avec laquelle les mères du duché de Bade endorment leurs enfants.

Puis, à ceux qui l'écoutaient :

— Messieurs, dit-il, écoutez cette chanson que l'on chante encore tout bas dans tout le duché de Bade. Peut-être, dans quelques jours, l'heure sera-t-elle venue de la chanter tout haut. C'est un souvenir de sa mère. Ainsi chantait la pauvre femme au berceau du jeune frère de celle-ci. Leur père avait été fusillé en 1848 par les Prussiens. — Allons, Linda, chante comme ta mère chantait.

Linda prit l'enfant dans ses bras, posa son pied sur une chaise, de manière à le presser sur sa poitrine et à le couvrir de son corps. Puis, l'œil inquiet, d'une voix basse et tremblante, elle chanta :

Dors sans bruit, dors, mon enfant, dors
Le Prussien passe là dehors.

Le Prussien a tué ton père,
Il a pris l'argent de ta mère.
Qui ne dort pas silencieux,
Le Prussien lui ferme les yeux.

Dors sans bruit, dors, mon enfant, dors ;
Le Prussien passe là dehors.

Le Prussien a la main sanglante :
Il l'étend sur Bade expirante.
Nous devons être muets, tous,
Comme en sa tombe est mon époux!

Dors sans bruit, dors, mon enfant, dors:
Le Prussien passe là dehors.

A Darmstadt, il joue une danse
Dont la mort marque la cadence.
Cette danse rend, grâce au plomb,
Libres ceux qui la danseront.

Dors sans bruit, dors, mon enfant, dors ;
Le Prussien passe là dehors.

Dieu sait combien de jours encore
Nous devons attendre l'aurore,
Dont la merveilleuse clarté
Réveillera la liberté !

Dors sans bruit, dors mon enfant, dors;
Le Prussien passe là dehors.

Mais, quand sonnera l'heure sainte,
Quelque étroite que soit l'enceinte,
Autour de ton père endormi
Dormira plus d'un ennemi.

Crie alors, enfant! crie alors:
Le Prussien est couché dehors !

La nourrice avait dit ce chant sinistre avec une telle expression, qu'un frisson passa dans le cœur de ceux qui l'écoutaient et que nul n'eut l'idée de l'applaudir.

Elle sortit avec l'enfant au milieu du plus profond silence.

Seule, Hélène murmura à l'oreille de sa grand'mère : — Hélas ! hélas ! les Prussiens, c'est Frédéric ! les Autrichiens, c'est Karl !

FIN DU TOME PREMIER

UNIV. [illegible]N,

JAN 4 1913

TABLE

		Pages
I.	— La promenade des Tilleuls à Berlin. . . .	1
II.	— La maison de Hohenzollern.	14
III.	— Le comte Edmond de Bœsewerk	28
IV.	— Où le comte de Bœsewerk sort de l'impossible.	40
V.	— Un chasseur et son chien.	57
VI.	— Bénédict Turpin	72
VII.	— Comment Bénédict Turpin fit annoncer par la *Gazette du Hanovre* son arrivée dans la capitale de Sa Majesté Georges V. . .	84
VIII.	— L'atelier de Kaulbach.	101
IX.	— Les Guelfes.	115
X.	— Le défi.	122
XI.	— Le coup de manchette	133
XII.	— Les croquis de Bénédict	155
XIII.	— Les serpents jaunes	183
XIV.	— Ce qu'on lit dans une main royale	196
XV.	— Le baron Frédéric de Below	208
XVI.	— Hélène.	221
XVII.	— Le comte Karl de Freyberg.	233
XVIII.	— La grand'maman.	246
XIX.	— Francfort-sur-le-Mein.	255
XX.	— Le départ.	270
XXI.	— Autrichiens et Prussiens	284

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY